

Ms. h. 1. a. 73

MORALE

UNIVERSELLE.

CONTENANT

LES ELOGES

DE LA MORALE,

DE L'HOMME,

DE
LA FEMME
ET

DU MARIAGE

Par le Sr. des COUSTURES.



A LA HAYE;

Chez JACOB van ELLINKHUYSEN
Marchand Libraire, dans la Hal-
straat, au Dauphin.

AVERTISSEMENT,

J E n'ai point fait de Préface à cet Ouvrage, parce que les deux premières Réflexions en peuvent servir, & que l'on y voit quel est l'avantage de la Morale sur la Physique.

Cependant le titre montre, qu'il est d'une grande étendue, & qu'il peut renfermer beaucoup de sujets, il est sur tout susceptible

AVERTISSEMENT.

d'une grande variété , ce qui doit être de quelque agrément au Lecteur.

Je commence dès la création du monde , de l'homme , & de la femme ; je fais l'éloge de ce Séxe aimable , parce que beaucoup de Misanthropes se sont déclarez ses ennemis.

Comme la chute du premier homme assujettit sa postérité à ces mouvements de l'ame , que l'on a appellé des passions , j'en donne un Traité , parce que

AVERTISSEMENT.

que ces mêmes passions feront l'ame de cette Morale Universelle.

J'ai travaillé à cet Ovrage pour me délasser l'esprit de l'application , que demande la Traduction & l'explication de la Genese , que j'ai entrepris. J'espére que la manière , dont j'ai traité ce grand sujet , satisfera les Lecteurs , car elle est nouvelle & étendue , il n'y a point d'inutilitez , & presque rien n'y manquera pour l'interpréta-

AVERTISSEMENT.
tion du sens littéral , à
quoi je me suis particuliè-
rement attaché.



• dat
Znak
• inw.

LA

7



LA
MORALE
UNIVERSELLE.

MAXIME PREMIERE.

*Le Monde est l'ouvrage de la main
toute-puissante de Dieu; les Philo-
sophes ont erré dans les principes
qu'ils ont donné à ce grand Tout,
ces principes ne sont que les causes
secondes de la volonté Divine.*

I. REFLEXION.

Les Philosophes regardent la
Phisique comme la première
& la plus considérable des sci-
ences;

A 4

ccs;

8. LA MORALE

ces ; ils prétendent que la nature a voulu cacher en vain ses mystères ; & que c'est par elle que ses secrets ont été révélés, ils ont vieilli dans cet orgueil ; quiconque les veut combattre passe chez eux, ou pour ignorant, ou tout au moins pour teméraire.

J'avoué que cette science a ses avantages, mais la Morale n'a-t-elle pas quelque chose de plus excellent ; la Physique se propose une carrière de toute étendue, elle veut voler au Ciel ? Que peut-elle y connoître ? Elle descend dans les entrailles de la terre sans être beaucoup plus éclaircie, elle cherche le principe des choses. Quel est alors son embarras si la foi n'est son guide, elle veut connoître la fin de tout, ou ne la trouver que dans Dieu qui est ce cercle où tout se vient réunir ; la matière néanmoins que cette partie prend pour le sujet de ses

décou-

UNIVERSELLE. 9

découvertes est assurément illustre, mais ces grandes idées surpassent les forces de l'homme, il y rencontre plus souvent le naufrage de sa raison que la certitude des causes.

La Morale au contraire s'arrête dans la conduite de ce qui est une fois établi, elle réforme ce que la nature peut avoir donné de dérèglement, elle est sans curiosité pour ce qui n'est pas de sa dépendance, elle n'est point incrédule sur les choses qu'elle ne doit pas pénétrer, & n'a point enfin l'incertitude de la Physique qui n'est, proprement parlant, qu'un cahos d'opinions différentes dont personne n'a encore pu démêler la vérité.

L'une est toute matérielle & ne reçoit que ce qui est approuvé par les sens : Si sa faiblesse s'oppose à la pénétration, elle décide avec temérité sur ce qu'el-

10 LA MORALE

le ne peut comprendre , & ne veut recevoir aucun dogme s'il n'est , pour ainsi dire , touché au doigt : de sorte que quand la voix de Dieu crie , que toute la nature a été produite de rien , ce rien allarme toutes ses connaissances ; & parce qu'il est incompréhensible à ses lumières , elle nie la possibilité de cette création , plutôt que d'avouer son ignorance : L'autre est plus spirituelle & plus sincère , elle ne parle que de la foiblesse de l'homme ; elle veut que son génie s'élève , mais qu'il ait de la précaution dans son effort ; & lors que la Phisique rejette ce rien , d'où l'immensité des choses est sortie , elle le reçoit avec respect & comprend fort bien , que ce même rien est néanmoins quelque chose de grand & de sublime , puis que dès l'éternité des tems le Souverain Créateur de la nature

UNIVERSELLE. 11

ture avoit déterminé la création de ce vaste univers , & de toutes les parties qui en forment la diversité & l'agrément : & cette détermination est sans doute une réalité , puis qu'elle a eu un effet proportionné à la puissance , à la bonté , & à la sagesse de ce lui qui est .

II. REFLEXION.

IL faut laisser au Phisicien ses recherches incertaines & téméraires ; la vérité à son égard est cette eau que Tantale étoit prêt de boire à chaque instant , & à laquelle il ne pouvoit jamais atteindre : Il se croit avoir du succès dans ses découvertes ; & dans le même moment qu'il se flatte d'avoir pénétré les secrets de la Nature , il se trouve dans les nouveaux labyrinthes ; elle le fait

12 LA MORALE

aller d'abîme en abîme; elle proméne son orgueil dans le vaste sein des choses qu'elle renferme, & lui montre des écucis où il a espéré la fin de ses travaux; de sorte qu'il ne nous rapporte que des ombres pour des réalitez, quoi qu'il ose prétendre qu'on regarde les reliques de son naufrage comme les efforts victorieux de son application.



MAXIME III.

L'homme est l'ouvrage de Dieu, il ne peut être un assemblage fortuit.

I. REFLEXION.

APrés que Dieu eut fait toutes les diverses parties du monde, qu'il l'eût embelli de tout

UNIVERSELLE. 13

tout ce qui en pouvoit faire l'agrément, qu'il eut fait naître l'abondance des fruits & la verdure des herbes, qu'il l'eut peuplé d'animaux différens & de toutes les sortes d'espèces d'oiseaux, qui volent par le vaste de l'air, il voulut finir ses ouvrages par un chef-d'œuvre, à qui il imprima un rayon de la Grandeur & de sa Majesté.

L'homme fut ce miracle qui partit de sa main toute-puissante; il le forma, quant au corps, du limon de la terre: Et comme le nombre ternaire enferme toute sorte de perfections, & que l'Auguste Trinité avoit travaillé à sa formation, il reçût dans cet instant trois attributs qui faisoient l'état bien-heureux de sa vie: Il fut fait, quant à l'ame, du souffle de Dieu, à son image & ressemblance; il devoit être immortel; & la puissance

14 LA MORALE
fance lui fut donnée sur toute la
nature.

II. REFLEXION.

LE Maître de l'Univers qui ne fait rien sans sagesse pouvoit faire l'homme de rien, de la même manière qu'il avoit formé ce grand Tout ; mais il voulut qu'il tirât son origine de la terre , parce qu'il previt son orgueil , & que le faisant réfléchir à la matière , dont son assemblage étoit composé, sa vanité seroit humiliée par la basseſſe de son extraction.

Il est vrai , quant au corps , que la présomption d'Adam étoit vaine : Mais si l'on considère l'ame , n'avoit-il pas quelque sujet d'applaudir à l'excellence de ses facultez ? Oui sans doute , ce souffle du Dieu vivant lui permettoit

UNIVERSELLE. 15
mettoit de s'élever au dessus de tout ce qui étoit sur la terre , & de se préférer même à tous ces Globes , qui faisoient admirer dans l'air l'éclat de leur lumière ; ditons plus , son orgueil étoit raisonnabille s'il n'eût pas manqué d'obéissance envers son Créateur à qui il étoit redevable de la naissance , de ses talens & de l'Empire du monde.



M A X I M E III.

Dieu prit l'homme & le mit dans un lieu de plaisir afin qu'il y tra- vailât & qu'il le gardât.

I. REFLEXION.

Dieu dont les richesses sont incompréhensibles , ne met jamais de borne à ses bien-faits ; après

après avoir tiré notre premier père des abîmes du néant & l'avoir enrichi de tout ce qu'il y avoit de plus avantageux à souhaiter dans les facultez du corps & de l'ame , il voulut lui faire voir un dernier effet de sa magnificence , en lui donnant pour demeure un lieu qui devoit faire sa félicité , par le charme des véritables plaisirs.

L'Ecriture Sainte remarque , que ce lieu de volupté , où Dieu établit ce premier des mortels , pour commander à tout ce qui étoit sur la terre , lui fut donné à condition qu'il travailleroit . Je scçai bien que le travail où l'homme a été assujetti , n'est venu que du péché , mais il est néanmoins certain , que l'action est le propre de l'homme : Et comme dans cette naissance du monde la nature étoit fertile , sans qu'elle eût besoin d'aucun secours pour faire

re

re éclore ses femences , parce que l'état d'innocence régnoit sur la terre , & que ce premier rebelle à la Loi n'avoit point encore attiré la colère du Ciel sur tout ce qui avoit été mis sous sa puissance , Adam sans doute n'étoit pas alors occupé , comme ont été ses malheureux descendants.

Il ne falloit point que pour subsister il fouillât dans les entrailles de la terre d'où il étoit sorti ; son travail étoit plus noble , puis qu'il étoit sans cesse dans la contemplation des beautez de l'univers , ses découvertes étoient sans incertitude , ses pénétrations sans témérité , ses réflexions pleines de plaisir , & ses idées toutes remplies de la puissance de son Créateur ; Enfin la félicité consistant dans l'action de l'esprit , il agissoit toujours & se conservoit dans la possession de ce séjour bien-heureux , parce que sa conduite

+ 213

II. REFLEXION.

Cette réflexion que nous voulons de faire est selon le sentiment de quelques Théologiens rapporté par Comestor ; mais ceux qui expliquent autrement ce passage , ainsi qu'il est traduit par saint Hiéromé, veulent qu'Adam travaillât à cultiver ce séjour délicieux, où Dieu l'avoit mis , que ce ne fut pas par nécessité , mais pour s'occuper agréablement.

C'est ici une excellente idée que nous donne Moïse contre l'oisiveté : Adam étoit parfaitement heureux , il jouissoit de tous les charmes de sa félicité , la grandeur de Dieu & l'admiration de ses ouvrages étoient le sujet de ses méditations ; néanmoins le

UNIVERSELLE. 19
travail lui est commandé , Dieu veut qu'il passe de la spéulation de l'esprit , à l'action du corps. C'est un précepte admirable qui est donné à tous ceux qui croiroient se prophaner s'ils s'appliquoient à quelque travail des mains ; il n'est point inutile de se délasser l'esprit par ces sortes d'occupations , c'est lui faire considérer la foibleesse de notre nature à cause de la corruption du péché , & c'est imiter ces pieux solitaires qui joignoient le travail du corps à la ferveur de l'oraison.

Il est même très nécessaire à la santé. Dioclétian se portoit beaucoup mieux lors qu'il cultivoit le Jardin de sa petite métairie , que quand il commandoit à l'univers ; le travail d'ailleurs est d'un grand secours contre les noires vapeurs de la mélancolie , aussi-bien que contre la violence des

20 LA MORALE
des tentations du Démon ; rien
n'est plus dangereux qu'une in-
dolente fénéantise , l'esprit , l'a-
me & le corps en reçoivent de
furieuses atteintes : Voulez-vous
les éviter ? Imitez Adam , soyez
plus riche que Crésus , & plus
noble que les Rois de Perse qui
s'appelloient les proches parens
des Dieux travaillez , c'est le
commandement de celui à qui il
est glorieux d'obéir.



MAXIME IV.

*L'imposition des noms n'est point un
effet de la sagesse d'Adam.*

I. REFLEXION.

CE passage a fait naître par-
mi les hommes l'opinion
qui veut que le propre du sage
soit

UNIVERSELLE. 21
soit d'appeler chaque chose se-
lon sa nature. Platon fait l'Elo-
ge de ce premier inventeur des
noms , il lui donne la préférence
sur tous ceux qui se sont rendus
célèbres par leurs découvertes ,
& cette invention lui paroît si
dicile , qu'il est du sentiment de
ces Philosophes qui l'attribuent
à quelque chose de plus élevé
que l'esprit de l'homme : Il me
semble qu'il y a trop d'exagéra-
tion dans l'opinion de Platon ,
puis que les noms ne sont que
l'effet du caprice , de l'occasion ,
& de certains termes dont on
est convenu pour désigner une
chose. Il n'y a point d'Art dans
leur invention , il n'y a rien
d'extraordinaire , & la plus su-
blime sagesse ne pourroit point
donner un nom qui pût faire
concevoir l'idée de toutes les
propriétés d'une chose ; ce n'est
point par cette expression qu'on
les

les pourroit connoître, mais seulement par la chose même, qui étant diverse par la différence de ses parties ou de ses facultez, ne pourroit pas être connue telle qu'elle est en effet, par un certain terme qui lui seroit donné.

Quel nom imposer à un chien afin que cette expression fit voir d'abord qu'elle est sa nature? Comment exprimer par un seul terme sa vitesse, sa fidélité, son ardeur, la subtilité de son odorat, ou bien dans un autre sa paresse, sa timidité, & tant d'autres choses contraires.

Il y a des chiens, pour ne point sortir de l'exemple que nous avons pris, qui sont propres à la chasse, d'autres à la garde des maisons; il y en a dont on se sert en guerre, ainsi qu'ont fait les Espagnols dans les Indes; il y en a de doux, & de timides,

mides, de paresseux, &c. Il a donc fallu un nom différent à ces espèces différentes, & cette diversité de noms n'est point assurément l'effet d'aucune sagesse, le caprice, l'occasion & le consentement de ceux qui étoient en société l'ont fait naître.

Adam donna un nom à tout ce qui respire sur la terre, ce ne fut point assurément pour faire aucune épreuve de sa sagesse: Mais comme il avoit reçû de Dieu un pouvoir absolu sur toute la nature, il commença par cette action à exercer son droit de souveraineté.

Il en est de même des noms des hommes qui sont très-différents entre eux, & dont un seul nom ne pourroit pas exprimer la nature diverse: Car il y en a, par exemple, de paisible & de furieux, il a fallu désigner ces hommes de tempéramment différent.

24 LA MORALE

rent par des expressions diverses, & cela par le discernement du sens commun ; & comme il y a eu plusieurs paisibles & plusieurs furieux , il a encore fallu , de toute nécessité , que tels & tels furieux , aussi-bien que tels & tels paisibles , ayent été distinguez entr'eux par des noms particuliers , afin qu'il n'y eût point de confusion parmi les noms , ce qui ne vient d'aucune science , mais du caprice , de l'occasion , & du consentement.

Regardons tous les noms Hébreux , il n'y en a pas un qui désigne la nature de l'homme , ce sont proprement des Epithèses . Eve veut dire la mère des vivans ; cela n'explique point ses proprietez , & il ne falloit point être trop habile homme pour appeller mère des vivans la première femme du monde .

Abraham veut dire père de la

mul-

UNIVERSELLE. 25

multitude ; cela ne me fait point connoître la nature de ce Patriarche , mais simplement que sa postérité sera nombreuse . Abdias est comme si l'on ditoit serviteur de Dieu , cela peut convenir à plusieurs ; & pour mieux prouver que les noms viennent du caprice , de l'occasion , & de la convention , c'est qu'un même nom signifie quelquefois dans l'Hébreu une chose diverse , selon la lettre , & cette lettre n'a eu une telle propriété , que par la manière dont les élémens ont été d'abord placez , pour désigner telle & telle chose ; & ainsi Abel par Aleph veut dire affliction , Cité , & par hé dans le commencement du mot , vanité , fils d'Adám : Il n'y a donc pas d'apparence de dire que ce soit là des noms qui expriment la nature de la chose , puis que ces expressions peuvent être .

B

être données à plusieurs, dont la nature est diverse.



MAXIME V.

Dieu fit la première Loi du monde lors qu'il exigea d'Adam, qu'il ne mangeât point du fruit, qui avoit en soi la science du bien & du mal.

I. REFLEXION.

ADAM étoit l'ouvrage de Dieu: Mais comme la bonté de cet Estre suprême, après l'avoir formé du limon de la terre, l'avoit mis hors des atteintes de la mort, & qu'il l'avoit rendu immortel par la grace, parce qu'il devoit mourir selon la nature, il voulut lui faire voir la différence qu'il y avoit entre l'ouvrage

UNIVERSELLE. 27
vrier & l'ouvrage. La marque de cette juste dépendance fut la Loi qu'il lui prescrivit: *Tout ce qui est dans ce lieu de plaisirs, lui dit le Seigneur, vous servira de nourriture: Voila la libéralité d'un véritable père, mais ne mangez point du fruit de cet arbre, ajoute-t-il, si vous ne voulez périr: Voila le caractère du Maître.*

Adam avoit tous les avantages d'une nature excellente. Il ne pouvoit songer au degré sublime de perfection où Dieu l'avoit mis, sans être ébloui de ces grandes merveilles, qui devoient faire son éternelle félicité: Aussi ce même Dieu à qui rien n'est caché, prévit ce qu'un insolent orgueil pouvoit faire naître. Il fit donc voir à sa créature, qu'il pouvoit la détruire dans l'instant de sa désobéissance ou de sa présomption: qu'il s'étoit réservé sur elle le droit de souveraineté,

28 LA MORALE
raineté , & qu'afin qu'elle eût
sans cesse de la soumission aux
ordres de son bienfaiteur , el-
le devoit toujours avoir devant
les yeux la défense qui lui avoit
été faite.

II. REFLEXION.

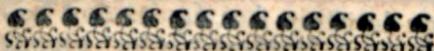
Cette Loi que Dieu prescri-
vit à Adam , a autorisé les
Souverains , pour donner des
Loix à leurs Sujets ; ils sont
les images de la Divinité sur la
terre , & par conséquent ils doi-
vent imiter sa bonte & sa justi-
ce , c'est à dire , récompenser
les bons & punir les méchans ;
s'ils sont les pères de leurs Peu-
ples , ils en sont aussi les arbi-
tres souverains.

Ce n'est point aux Sujets de
demander au Prince raison de
la Loi qu'il établit , leur dépen-
dance

UNIVERSELLE. 29
dance veut qu'ils obéissent , c'est
le droit du Diadème , ce n'est
point à eux à pénétrer le se-
cret du cabinet , ce qui paroît
quelquefois sans équité doit faire
leur bonheur. Ces grands
projets que l'esprit élevé du
Prince médite , sont au dessus
de leurs connaissances.

Dieu défendit à Adam de
manger d'un certain fruit , sans
cette défense ce même fruit
n'eût point été une nourriture
criminelle , & n'eût point don-
né la mort à toute sa postérité ;
mais cette Loi étant procédée de
la volonté du Seigneur , il n'y
a point de pourquoi avec son
Souverain : ainsi la soumission
est le caractère de la fidélité &
de l'obéissance ; & quiconque
ose se révolter contre les décrets
de celui que le Ciel établit pour
nous commander , est coupable
devant Dieu & devant les hom-
mes ;

30 LA MORALE
mes ; cela est vrai selon l'ancien
Testament & selon les préceptes
de l'Evangile.



MAXIME VI.

*Dieu forma la femme de la côte
qu'il avoit ôté à Adam, parce
que l'homme n'étoit point né pour
être seul.*

I. REFLEXION.

Dieu qui vit que la disposition de l'homme demandoit quelque chose qui lui fût semblable, pour achever son bonheur par la société, forma la femme, qu'on peut assurément appeler un petit miracle de la nature.

Je scçai bien qu'on lui reproche qu'elle fut la cause funeste
de

UNIVERSELLE. 31
de la disgrâce, que toute la postérité d'Adam partagea avec lui : mais si le premier des mortels devint criminel, parce qu'il s'etoit laissé séduire à Eve, ses descendants furent justifiés par le ministère de Marie, qui avoit été choisie dès l'éternité, pour le mystère de l'Incarnation.

Avouons néanmoins que la naissance de la femme prépara des scènes bien différentes sur le grand théâtre du monde, que ce jour promit bien des plaisirs, & bien des peines, & qu'il fut heureux & malheureux tout ensemble.

Ce grand jour établit l'empire du beau sexe, il donna des chaînes aux vainqueurs de la terre, & il apprêta de quoi remplir tout l'Univers du pouvoir de ses charmes. N'a-t-on pas vu l'expérience de ses effets ? Le Héros a pâli à la vue d'une beau-

32 LA MORALE
té, le Sage y a fait naufrage, &
les plus grands mouvemens des
siècles ont été quelquefois l'ou-
vrage de ce sexe charmant.

Rien n'approche des plaisirs
dont on est enchanté dans un
commerce permis, l'ame y trou-
ve un deliciieux épanchement de
ce qu'elle a de plus tendre, la
fortune y est méprisée dans ses
bizarries, & sans se laisser em-
porter au vent de l'ambition,
on se laisse agréablement enle-
ver sur les ailes des amours :
Que de plaisirs !

Mais hélas ! que de peines,
quand on prévoit que le char-
me de notre union va être trou-
blé par l'inconstance ou par la
perfidie ! que ne souffre-t-on
point dans ce cruel pressenti-
ment ! Si les momens nous pa-
roissent une éternité de suppli-
ces, comment exprimer la dou-
leur qu'on reçoit dans le tems,
ou

UNIVERSELLE. 33
où l'on ne doute plus, que tout
ce que l'on aime ne soit volage
ou perfide ?

Ces plaintes néanmoins ne sont
point tout à fait raisonnables,
le beau sexe se corrompt, &
reçoit tous ces defauts qu'on
lui reproche des premiers téduc-
teurs de son innocence, il trou-
ve dans les hommes des exem-
ples d'inconstance & de perfidie ;
il en éprouve tout le ca-
price & toute la dureté ; son
cœur qui brûle d'une flamme
sincère, ne trouve pas toujours
ce charmant réciproque, dont
il est si digne. Un ingrat court
à de nouveaux feux, & ce qui
devroit être éternel, prend le ca-
ractère d'une habitude pleine de
langueur. Quelle est donc nô-
tre injustice, de ne pas pardon-
ner à la foiblesse du sexe, s'il
punit quelquefois l'innocent pour
le coupable ?

II. REFLEXION.

Rien n'étoit digne de l'homme, ni d'être formé de la main d'un Dieu, que la femme ; cet être suprême pouvoit perpétuer le genre humain par tant de moyens qui dépendoient d'un seul effet de sa volonté : mais il voulut faire éclatter un rayon de ses beautez dans la production de la femme, ainsi qu'il avoit fait voir dans la formation de l'homme un échantillon de sa puissance & de sa lumiére.

J'avoué que la corruption du péché s'étant emparé des cœurs, cet ouvrage admirable n'a pas conservé la perfection qu'il avoit reçû dans sa création ; la nature qui est si réglée par la sagesse de celui qui préside à sa conduite,

UNIVERSELLE. 35
duite, a apporté des monstres de tems en tems ; il n'est pas donc étrange, que parmi les femmes il y en ait eu qui ayent dégénéré de la douceur, de la modestie, & de la vertu, qui fait l'agrément de leur sexe. C'est ce qui leur a attiré des ennemis, qui se sont plûs à leur rechercher épithètes, selon le caractère qu'on leur donnoit.

Le vent, la foudre, & la renommée, si l'on les croit, n'ont pas tant de légéreté que la femme ; le plus traître des élémens a moins de perfidie qu'elle ; son cœur reçoit de la tendresse, pour le changer ensuite en une violente haine ; elle cache sous la douceur de ses regards une cruelle vengeance, elle accable de caresses celui à qui elle est résolue d'ôter la vie, elle proméne ses charmes parmi le feu & le sang ; enfin tout parle des

III. REFLEXION.

Si le beau sexe a eu ses ennemis, il a eu aussi ses panégyristes; & s'il s'est élevé quelque monstre parmi les femmes, on y a d'autre côté admiré des chefs-d'œuvre & des miracles. Si les envieux lui reprochent des Jezabelles qui ont profané le culte du vrai Dieu, & qui ont fait couler le sang des Prophètes, il montre en même tems des Hélènes qui ont fait triompher la Croix, & des Clotildes qui ont fait régner l'Evangile de JESUS CHRIST, s'il y a eu des Clytamnestres qui ont joint le meurtre à l'adultére; il y a eu des Sufannes qui ont préféré la mort à la perte de leur hon-

UNIVERSELLE. 37
honneur. S'il y a eu des Tanquilles qui ont marché sur le corps mort de leur père pour monter au Trône; il y en a qui parmi l'horreur des prisons, les ont nourri du lait de leurs mamelles; & d'autres, qui par une valeur héroïque les ont arraché des fers, ainsi que fit Harpalis fille d'Harpalus Roi de Thrace, laquelle fit voir aux Grecs, que leur sexe étoit capable des plus hardies entreprises, puis que malgré leurs efforts elle tira de leurs mains le Roi son père qu'ils emmenoient prisonnier. Enfin, si quelques-unes ont trahi l'objet de leur amour, on en a vu qui ont craché leur langue au visage des tyrans, afin de ne rien dire contre ceux qu'ils aimoient. C'est ce que fit Leæna, qui méprisant la fureur des tourmens, n'accusa jamais Harmo-

nus.

nius & Aristogiton d'être coupables de la conspiration qui a voit été formée contre Pisistrate ; elle fit voir par cette action surprenante , qu'elle sçavoit se taire : aussi les Atheniens , pour laisser un monument éternel de sa constance , lui érigèrent une statuë sous la figure d'une lionne sans langue , parce que *Leona* est un mot Latin qui signifie lionne. On manqueroit plutôt de voix & de paroles , que d'exemples , pour faire l'éloge des femmes.

IV. REFLEXION.

ON a vû chez les Romains une espèce de * Misanthrope qui a soutenu , que si le monde étoit sans femme , on ne seroit pas sans la conversation des Dieux , s'il y avoit au contraire

* Cason.

traire de la possibilité dans le sentiment de cet homme bizarre ? Que la vie seroit languissante , puis que le commerce honnête du beau sexe fait une partie de son agrément , & que d'ailleurs il est capable , de même que l'homme , des grandes actions qui donnent l'immortalité.

La vertu , comme dit excellé-
lent saint Jérôme , n'est d'aucun sexe : la femme aussi - bien que l'homme , peut recevoir ses belles impressions ; si l'Univers a eu des Héros , il a admiré des Héroïnes , dont la réputation n'a pas été moins fameuse , que celle des plus grands Conqué-
rans.

Tomyris fit trembler toute l'Asie , & vainquit un des plus puissans Rois de la terre ; Semiramis subjugua par la force de ses armes l'Egypte & la Lybie ; elle joignit à la valeur , la sage-
se

40 LA MORALE
fe du gouvernement, & rendit Babylone une des merveilles du monde ; Debora fut choisie de la main de Dieu pour juger son peuple ; & les femmes chez les Gaulois eurent tant de prudence pour appaiser une sedition qui alloit faire périr leurs maris, que les hommes, pour reconnoître la sagesse & la fermeté de leur action, ordonnerent qu'à l'avenir elles assisteroient dans le Conseil, & délibéreroient comme eux sur toutes les affaires qui y seroient traitées. Judith entreprit ce qui auroit étonné les plus vaillans hommes. Un fameux Romain eut besoin du courage de sa femme pour se donner la mort. Tenez ce poignard, lui dit l'intrépide Arrie, après se l'etre enfoncé dans le sein, croyez-moi, Pœtus, il ne fait point de mal. Porcie apprit à Brutus, qu'elle étoit capable de se faire

&

UNIVERSELLE. 4¹
& de garder le secret, pour le salut de la République. Enfin lisez les Histoires, vous les verrez toutes remplies des faits héroïques du beau sexe.

V. REFLEXION.

Quel progrés n'a-t-il point fait dans les Sciences & dans les Arts ? Aspasie eut l'éloquence des plus grands Orateurs, & la connoissance de tout ce que la Philosophie renferme dans la vaste étendue des sujets qu'elle propose ; c'est ce qui fit qu'étant l'esclave de Periclès, ce Général des Atheniens la tira des fers où l'injustice de la fortune l'avait mise, & ne crut pas pouvoir mieux reconnoître son mérite, qu'en la prenant pour sa femme.

Le Philosophe Aristipe déclu

à

à sa mère Arete tout ce qu'il avoit de science ; Mantinée & Axiotée réussirent sous Platon dans les découvertes de la nature ; Lastenie eut tant de passion pour le scavoir , qu'elle cacha son sexe sous l'habit d'un homme , afin d'entendre ce fameux Grec : & Hiparchie fut si charmée de l'amour des Lettres , qu'elle préféra le Philosophe Cratés , quoi que très pauvre , à tous ceux qui s'imaginoient devoir être distingués par le bien , par la noblesse , & par les avantages extérieurs du corps.

Proba Flaconia femme d'un Proconsul Romain , eut de si heureuses dispositions d'esprit , qu'elle excella dans les Langues Latines & Greque , aussi-bien que dans la Poésie ; de sorte qu'ayant une grande connoissance des saintes Lettres , elle composa , des vers de Virgile , &

de ceux d'Homère , plusieurs Livres de l'Ancien & du Nouveau Testament ; Enfin , Sapho chez les Grecs fit admirer par sa poésie la beauté de son esprit ; Sulpice charma les Romains par ses vers , & Corinne de Thebes eut les Muses si favorables , qu'elle surmonta le fameux Pindare.

Si la superbe Rome , & la suivante Athènes , ont eu parmi le beau sexe , des esprits qui ont fait l'admiration de leur siècle. La France peut disputer cet avantage à l'Italie , & à la Grèce ; l'avenir verra que le règne de Louis le Grand a été merveilleux jusques dans ce sexe aimable , & les ouvrages de la Comtesse de la Suze , de Mademoiselle de Scudery , de Madame des Houillières , & de tant d'autres , feront le charme éternel de la postérité.

VI. REFLEXION.

JE ne scaurois m'empêcher d'être dans les intérêts du sexe ; la Philosophie ne m'a point ôté ce fond de tendresse, que la nature m'a donnée ; c'est beaucoup que ses connoissances ayent un peu modéré son impétuosité. Une femme est un aimable chef-d'œuvre, si on l'appelle l'écueil de la sagesse, que ceux-là qui possèdent cette austére vertu s'en éloignent ; la fuite de Lucrèce est un remède presque assuré contre les appas du sexe : mais quiconque a la force de fuir n'a plus d'amour, il est devenu un hommede marbre ou de bronze.

Il est donc plus agréable, selon Horace, d'avoir une sagesse moins sévère, il est ridicule de

UNIVERSELLE. 45
de vouloir être plus qu'homme, par ce caractère affecté d'être sans passion ; la société civile a voulu que les deux sexes fussent les délices de la vie, & Dieu même jugea qu'il n'étoit pas à propos de laisser l'homme sans une compagnie qui lui fût proportionnée, ce fut la cause de la naissance de la femme ; pourquoi donc outrager par des invectives cet ouvrage admirable du Tout-puissant, & ne pas reconnoître dans ses beautez celles de son divin Créateur.

Je suis de l'opinion de ce savant Persan qui étoit parmi les gardes de Darius, après la vérité qui est une chose peu connue, rien ne me paroît avoir tant de puissance que la femme.

Il y a plus de cinq mille ans qu'on déclame contre les charmes de ce sexe, on ne parle que de sa faiblesse, & néanmoins la force

46 L A M O R A L E
force de l'homme n'y peut résister ; les Philosophes depuis la naissance du monde , ont donné des preceptes pour se soustraire à son empire , sans que son étendue en ait été moins vaste : & ils ont enseigné ce qu'ils n'ont pu pratiquer , puis qu'eux-mêmes ont fait naufrage dans le tems qu'ils avertissoient les autres de prendre garde au péril. En effet , Lais , cette Courtisane si fameuse par sa beauté , se vantoit d'avoir parmi les esclaves de ses charmes beaucoup plus de Philosophes , que d'autres hommes.



MA

UNIVERSELLE. 47



MAXIME VII.

L'homme abandonnera son père & sa mère , pour s'attacher à sa femme , qui doit occuper sans partage toute sa tendresse & tout son amour.

I. REFLEXION.

Ces paroles , que Dieu profera , furent l'institution du Sacrement de mariage ; cette union de l'homme & de la femme est , selon saint Augustin , le premier lien de la société civile , elle eût été sans doute la source des plaisirs , si le péché n'eût point fait perdre à Adam son état d'innocence.

Cette chute , qui priva l'homme de l'immortalité qui avoit été

48 LA MORALE
étée donnée par une grace spéciā.
le au premier Père , l'assujettit
encore à toutes sortes de maux ,
& il trouva son infortune , où il
devoit trouver son bonheur.

L'Histoire est remplie des tristes effets qu'a produit le mariage ; on a vû ceux-là mêmes , qui , selon la parole de Dieu , n'étoient qu'une même chair , s'arracher cruellement la vie ; on les a vû vivre ensemble avec la fureur des plus irréconciliaires ennemis ; on les a vû enfin ca-cher sous une feinte tendresse une détestable trahison.

C'est ce qui a fait regarder le mariage , comme quelque chose de très-opposé à la tranquillité de la vie ; & comme la plupart des sages de la terre envisa-geoient cette même tranquillité comme une espèce de souverain bien , ils ont évité cet engage-ment pour s'adonner entièrement

à

UNIVERSELLE. 49
à l'étude , ce qu'ils pouvoient faire difficilement dans le maria-ge , où ils ne croyent pas que le calme pût régner ; aussi lors que l'on trouva sur le tombeau d'un particulier , qu'il avoit vécu sans aucun embarras , tous les sages jugèrent que l'Enigme de cet Epitaphe ne pouvoit être que le célibat.

II. REFLEXION.

Il n'y a rien si aimable qu'une femme , dont la douceur fait la félicité de notre vie : mais que peut-on s'imaginer de plus cruel , que d'être obligé de pa-sser le reste de ses jours avec une personne , dont l'emportement , la bizarrerie , & la méchante conduite , ne donnent point de repos.

Il est facile de dire qu'il faut

C

s'ar-

50 LA MORALE
s'armer de patience : tel donne ce conseil, qui auroit bien de la peine à le suivre ; & si l'indolence qu'eut Socrate pour la méchante humeur de Xantipe, l'a fait proposer pour exemple aux maris : on peut répondre que le Philosophe Leon ne fut pas si modéré, puis que dans une harangue qu'il fit aux Athéniens, qui le moquoient de lui, à cause de la petitesse de sa taille, il leur dit que sa femme étoit beaucoup plus petite que lui, & que néanmoins ils se querelloient quelquefois avec tant de fureur, que toute la ville de Bizance auroit bien eu de la peine à les mettre tous deux d'accord. Il y a des tempéramens qui souffrent sans peine les foibleesses du sexe ; il y en a d'autres qui n'y pourroient résister. Je tçar bien qu'il est d'un homme raiionnable de chercher un certain mi-
lieu

UNIVERSELLE. 51
lieu, entre la violence & une condescendance indigne, mais il est difficile d'y parvenir sans se faire de grands efforts. Eh ! que ne souffre-t-on point pour se conserver dans cette situation ? Les préceptes de la Philosophie sont d'un grand secours. Mais comment écouter cette directrice des mœurs parmi le trouble & le bruit, elle qui cherche le repos & la tranquillité.

III. REFLEXION.

Cardan veut que l'on considère dans une femme huit qualitez nécessaires au mariage, un corps qui n'ait rien de défectueux, l'âge, la beauté, la disposition à avoir des enfans, les avantages de l'esprit, le sçavoir, les alliances, & les biens ; J'avoué que ce seroit une grande for-

52 LA MORALE
fortune, de trouver tant de qualitez diverses dans le même sujet, & néanmoins il pourroit encore arriver, qu'un mariage de cette nature ne seroit pas aussi heureux, qu'on pourroit l'esperer; & si je vas plus loin que Cardan, puis que je suppose que cette femme soit unie à un homme qui lui fut égal de toutes les manières.

Ne fçait-on pas que l'amour, qui auroit travaillé à une si belle union, pourroit perdre toute son ardeur? Les premiers feux, dont ces deux ames auroient été embrasées, pourroient s'éteindre, & se changer en une habitude languissante; la toiblisse humaine veut avec opiniâreté, ce qu'elle ne peut avoir, elle méprise toujours ce qui est en sa possession, son empressement vient de la difficulté qu'elle trouve à l'accomplissement de

UNIVERSELLE. 53
de ses desirs, elle cherche toujours d'être insatiable.

N'est-il pas vrai que la plus charmante beauté ne baille à nos yeux, que par ce je ne fçai quoi qui s'est élevé dans le cœur? Fût-elle plus belle que Vénus; sans cet amour qui nous a mis au nombre de ceux qui en sont Idolâtres, nous ne serions que les tranquilles admirateurs de ses charmes; c'est cette flamme secrète qui brûle en nous, qui nous fait arrêter au mérite d'une femme; cette flamme est-elle évanouie, on cherche à la rallumer autre part.

C'est un malheur qui a pris sa naissance dès que le péché s'est emparé du cœur; l'inconstance a régné parmi le genre humain, & cela s'est tellement augmenté par le tems, qu'on desespère à présent du remède.

Si l'amour, par une aventure aussi

54 LA MORALE
aussi rare que belle, est encore dans sa première violence, quoi qu'on possède ce qu'on aime, ne se peut-il pas faire que d'autres aient des yeux ? Ne peut-on pas traverser la pureté de votre flamme ? Et la jalousie qui grossit toujours les objets, ne peut-elle pas vous rendre malheureux ?

Que l'étoile du mariage est bizarre ! que ses influence sont à craindre ! & que le nom de mari est quelquefois d'un grand préjudice au mérite & à la passion !

Enfin, une femme savante n'est point sans orgueil; si elle est belle & jeune, elle se plaint à moins que vous n'en fassiez votre Idole; si elle est riche, elle ne veut recevoir aucune dépendance; si ses parens sont en crédit, sa fierté augmente; si sa fécondité comble vos vœux, sa beau-

UNIVERSELLE 55
beauté diminuée, & vous êtes d'ailleurs obligé de vous priver de mille choses, pour songer à l'avancement de vos enfans, dont l'éducation est quelquefois sans succès.

IV. REFLEXION.

Le mariage est néanmoins très nécessaire à l'Etat; il faut se sacrifier à son utilité, & tâcher par sa conduite d'en faire son propre bonheur; il me semble que le grand secret est, de ne point s'allier d'une manière si inégale, cela étoit rigoureusement défendu par les loix de Solon: aussi Denis, tiran de Siracuse, répondit avec beaucoup de justice à sa mère, lors qu'elle lui témoigna de vouloir épouser un jeune homme: Il est vrai, lui dit-il, que j'ai usurpé le

gouvernement , j'ai agi en cela contre les Loix civiles ; mais il n'y a pas d'aparence de rompre celles que la nature a fait contre l'inégalité des mariages.

Je ne voudrois pas non plus que cette union fût causée par une grande passion , puis qu'il n'y en a point d'éternelle ; dès qu'elle est passée , on regarde son engagement tout d'une autre maniere ; avez-vous jamais pris garde de loin à l'effet d'une grande incendie , la flamme brille de tous cotez , & ce spectacle réjouit la vue , cette même flamme est-elle cessée faute de matière ? Approchez du lieu , tout vous y paroît en desordre ; c'est un débris confus de choses différentes , & vous n'y remarquez plus qu'une affreuse noirceur qui a succédé à l'éclat de tant de feux qui s'élançoiient dans l'air. C'est ce qui arrive dans

dans le mariage , quand le cœur est guéri , & que la passion est satisfaite. Ainsi je conseillerois volontiers , qu'on s'unît plutôt par une véritable estime , & par une amitié sincère , que par cette faillie , qu'inspire l'ardeur de l'amour.

Cela n'empêche pas qu'on ne doive sentir & marquer à sa femme une tendresse extrême , & je ne saurai quelle étoit la politique de Cardan , qui vouloit que la première nuit des noces , un mari se fit plutôt connoître par l'empire qu'il devoit avoir , que par les caresses. Le beau sexe n'aime point trop la dépendance ; tout semble au contraire être né pour lui obéir , il se gagne par la douceur , & par la tendresse. Il faut qu'un mari se serve de son pouvoir d'une manière qui ne soit point sensible ; c'est ce qu'il apprendra des

sentimens que donne une véritable amitié , & ce qu'il ne sauroit pas , peut être , s'il étoit conseillé par une passion violente . Il me semble que cette familiarité , qui est entre le mari & la femme , altère le charme de cette union . Pourquoi ne vivre pas toujours en amant & en maîtresse ; un petit mot de tendresse est quelquefois d'un grand succès auprès du sexe ; & ne croyez-vous point qu'une femme qui verroit à son mari de ses manières galantes , ne conservât pas peur lui la première ardeur de son cœur .

Le mystère est quelque chose de charmant : la flamme du feu n'est jamais plus brillante , que lors qu'elle s'échape par quelque fissure , que son activité lui fait trouver : ainsi quand on considère que les noeuds , qui nous ferment , ne peuvent être rompus qu'à

qu'à la mort , il faut les rendre suportables par quelque agrément .

C'étoit le sentiment de Liceurge , il vouloit par ses loix que le mari enlevât la femme , qui lui étoit destinée , qu'il l'allât trouver en secret pour lui donner des marques de son amour , & pour recevoir des preuves de sa tendresse , & puis qu'il s'en retourna coucher dans les dortoirs publics de Sparte , qu'il tint souvent la même conduite que leur ardeur mutuelle conspirât à leur faire trouver l'occasion de se voir sans être surpris , & que tous les plaisirs qu'ils goûtoient fussent dérobez , autrement il y auroit eu de la honte pour eux , s'ils avoient été découverts : de manière qu'ils n'avoient point une pleine liberté , qu'ils n'eusseient plusieurs années de mariage , & plusieurs enfans .

V. REFLEXION.

SI quelques particuliers n'ont pas aprouvé le mariage, tous les Législateurs en ont fait une des principales Loix de l'Etat. Licurge nota d'infamie ceux qui fuyoient ces engagemens, il ne leur permit pas de se trouver aux assemblées, où la jeunesse des deux sexes se formoit aux exercices du corps; ils étoient contraints par les Officiers de Justice de marcher tous nuds pendant la rigueur de l'hyver autour de la Place, & de chanter des chansons, qui marquoient leur punition, à cause qu'ils n'avoient pas obéi aux Loix, & ensuite pourachever leur disgrace ils étoient méprisés dans leur vieillesse, qui étoit un genre de peine très cruel chez les Lacédémoniens.

Ce.

Celui qui avoit trente-cinq ans, felon Platon, sans avoir obéi à cette Loi, devoit payer chaque année une amende, selon le revenu de son bien: mais si cette peine n'étoit point capable de lui faire envisager l'utilité publique, il étoit regardé comme un intame, la jeunesse le méprisoit, il parloit sans être écouté ni obéi, & si le ressentiment l'obligoit de maltraiter quelqu'un de ceux qui l'insultoient comme un mauvais Citoyen, tous généralement se devoient jeter sur lui, & donner du secours à l'autre.

VI. REFLEXION.

Saint Thomas remarque, que le mariage renferme trois biens considérables, la Foi, la Génération & le Sacrement; l'une

117

62 LA MORALE
ne s'oppose à l'adultére , l'autre travaille à la réparation du genre humain , & le dernier en rend le lien indissoluble. La fidélité est le caractère indispensable de cet engagement , elle est la base de sa félicité , c'est ce qui cimânte l'amitié , c'est ce qui entretien la tissure de ses nœuds , ils ne peuvent être rompus , mais ils peuvent être ébranlez dans cette union par le manque de Foi , qui est une chose sacrée , puis que la moindre atteinte qu'elle reçoit , lui est mortelle : si elle est non seulement violée , mais même soupçonnée , la femme devient coupable , & le mari , par un caprice cruel , en est essentiellement blessé dans son honnour , qui est quelque chose de plus précieux que la vie.

VII.

UNIVERSELLE. 63

VII. REFLEXION.

Le crime d'adultére a été puni sévèrement de toutes les Nations ; le séducteur mourroit selon la Loi de Moïse , & la femme infidelle étoit lapidée ; chez les Gertiniens , l'un étoit promené par toute la Ville avec une couronne de laine , pour montrer que c'étoit un efféminé : l'on ne le regardoit plus que comme un infame indigne d'être admis aux Charges de la République.

Il y avoit une autre peine chez les Egyptiens : les corrupteurs d'une femme avoient mille coups de fouet ; & l'infidelle avoit les oreilles coupées L'Empereur Aurelien inventa un nouveau genre de supplice , il faisoit courber la cime de deux arbres ,

bres , l'on attachoit par le pied le ravisseur de l'honneur d'autrui à l'extrémité de chacun des arbres qu'on laissoit ensuite se redresser , de sorte que la violence avec laquelle ces arbres retournoient en leur état naturel , écarteloit le coupable .

Zaleucus fut si sévère , qu'ayant ordonné par une Loi , que celui qui seroit convaincu de ce crime , teroit puni par la perte des yeux ; il arriva par la suite que son propre fils fut surpris en adultére , ce Législateur voulloit absolument qu'il subît la peine qui avoit été établie : mais comme le Peuple s'opposoit à cette rigueur , il trouva un tempérament pour accorder quelque chose à la nature , qui demandoit la grace de celui qui lui devoit être si cher , & pour satisfaire en même tems à la Loi qui exigeoit la punition du criminel ,

UNIVERSELLE . 65
minel , il ne fit perdre à son fils qu'un œil , & le fit arracher l'autre .

Il me semble qu'il y auroit beaucoup plus de justice de punir celui qui séduit , que celle qui devient infidelle . Tous les naturalistes avouent que la femme a beaucoup plus de plaisir dans les tendres mystères de l'amour , que l'homme , & par conséquent sa faiblesse à se laisser surprendre , n'est pas si criminelle ; on l'attaque de toutes les façons ; on lui parle avec mépris du Sacrement où elle est engagée , on lui montre avec exagération la conduite indiscrète d'un mari ; & on lui donne de l'horreur de l'état où elle est , puis qu'il n'y a plus d'espérance au retour de cette première ardeur .

On appelle sa résistance une ridicule opiniâreté ; on la plaint d'a-

d'avoir tant de charmes, dont elle ne fait point d'usage; on joint à ces dangereuses expressions tout ce qui peut contribuer à la corrompre, comme les promenades, la Comédie, la bonne chére, & les présens; on a des émissaires du même sexe, qui ne lui parlent que du mérite & de la libéralité de ce séducteur; enfin, que ne fait-on point par la persévérance? Le tems turmonte la dureté du marbre & du bronze; pourquoi donc s'étonner, que favorisant les artifices de l'amour, il ne faille pas faire naufrage à la vertu d'une femme.

Craignez, sans cesse, sexe aimable, de perdre cette vertu qui vous est une beauté essentielle; cet homme, que vous voyez sur le pied d'un bon ami, est peut-être un séducteur; foyez toujours en garde contre l'esti-

me

me que vous lentez naître pour lui, elle peut changer de nature, il n'y a pas loin de l'estime à l'amour, & c'est quelquefois la même chose: mais on se plaît à flatter son erreur; regardez la fidélité comme le propre de votre union; fuyez tout ce qui la peut altérer; n'attendez point que vous foyez en état de vous défendre; défiez-vous toujours de vous-même, c'est le moyen d'avoir assez de force, pour ne vous pas laisser vaincre à votre faiblesse.

VIII. REFLEXION.

LE second bien du mariage est dans les enfans, ils sont le gage précieux de cette union, ils sont la force de l'Etat, c'est en eux, selon Platon, que l'on donne à la Religion des

68 L A M O R A L E
des Ministres, & c'est enfin par
eux que l'on se rend immortel
malgré la mort , où la nature
nous assujettit.

Les enfans sont la gloire de
ceux qui leur ont donné la naiss-
ance , & ceux qui né sont point
mariez , ou qui n'ont point eu
de postérité , ont été regardez
avec mépris dans les plus sages
Républiques. Aussi Dercelidas ,
quoi que grand Capitaine , en-
trant dans une assemblée , fut
traité avec indignité , parce qu'il
avoit gardé le célibat ; un jeune
homme ne daigna pas se lever à
son arrivée , ni lui faire place ,
de manière qu'étonné du mépris
qu'on avoit pour son âge & pour
son mérite , il lui en demanda
raison. Cessez votre étonne-
ment , lui repliqua le jeune
homme : pourquoi voulez-vous
que je vous traite avec respect :
laissez-vous des enfans qui me
puis-

UNIVERSELLE. 69
puissent rendre le même hon-
neur dans ma vieillesse ?

Les Anciens avoient tellement
le bien public en recommanda-
tion , que chez les Romains
Carbilius Ruba fut le premier
qui répudia sa femme , parce
qu'elle étoit stérile : aussi affir-
ma-t-il par serment devant les
Censeurs , qu'il n'avoit aucun
sujet de plainte contr'elle , qu'il
l'aimoit véritablement : mais
qu'il étoit obligé de préférer l'u-
tilité de sa Patrie , à la tendresse
qu'il pouvoit avoir.

Qu'il est charmant de renai-
tre dans d'autres soi-même , &
de voir des appuis de sa vieil-
lesse ? Quelle joie pensez-vous
qu'eut Argie Prêtresse de Ju-
non , dont les enfans se soumi-
rent volontairement au joug à
la place des bœufs qui devoient
tirer son chariot , pour la porter
au Temple , parce qu'on tardoit

trop

C'étoit là les seules richesses qu'estimoit Cornelie mère des fameux Graques ; aussi une Dame Romaine qui l'étoit venu voir , & qui lui avoit montré toutes ses pierreries avec beaucoup de faute , la pria de lui faire voir ce qu'elle avoit de plus rare ; cette digne fille de Scipion l'Afriquain fit venir sur le champ ses deux enfans : Voila , répondit-elle , ce que j'ai de plus précieux.

IX. REFLEXION.

LE Sacrement , qui est le troisième bien du mariage , empêche le divorce qui pourroit arriver entre le mari & la femme , & il nous lie jusqu'à la mort : ce que Dieu a une fois uni , ne peut être séparé par l'homme .

Il est criminel de rompre cette union , & malheur à ceux qui sous de faux prétextes en font la dissolution , pour satisfaire à leur inconstance , ou à leur dérèglement ; le Sacrement de mariage nous engage par des devoirs réciproques à vivre & à mourir ensemble ; l'on doit plutôt , selon la parole de Dieu , abandonner ceux qui nous ont donné la naissance , que de se séparer par un divorce puis que le mari & la femme ne sont que les parties d'un même tout .

La vertu Payenne nous montre des exemples , qui doivent faire rougir les Chrétiens . Hippocrate femme de Mitridate aimait passionnément son mari , que pour le suivre elle quitta les habits de son sexe , & prit ceux d'un homme , se fit raser , & apprit à manier un cheval , aussi jamais elle n'abandonna Mitridate ,

72 LA MORALE
date, & le suivit toujours jusques
parmi l'horreur des combats ; la
constance de cette femme éclatta
avec beaucoup plus de gloire,
lors qu'il fut vaincu par Pompée,
rien ne lui parut difficile, & parmi
les périls de sa fuite, & par l'ap-
préte des chemins, elle fut tou-
jours la compagnie inseparable de
ses travaux, & lui donna tous les
soins, & même jusqu'à penser
son cheval.

Les Payens nous ont laissé de
belles idées, pour nous faire voir
que ce lien étoit indissoluble :
chez les Perses les femmes ac-
compagnoient leurs maris dans
les périls ; & chez les Allemands,
au rapport de Tacite, elles n'a-
voient point d'autres présens des
nôces, que des bœufs, un che-
val scelle & bridé avec un bou-
clier, une hache, & un sabre.

Cette dote leur faisoit connoî-
tre qu'elles devoient partager
avec

UNIVERSELLE. 73
avec leurs maris les douceurs de
la paix, & les périls de la guer-
re ; c'étoit-là la plus forte Loi
de leur engagement ; c'étoit-là
le plus ferme lien qui les unis-
soit ; c'étoient-là les seuls Dieux,
qui servoient de témoins à leurs
hyménées.

Aussi étoient-elles infatigables
dans ces devoirs, elles pançoient
les blessures de leurs maris avec
zéle & affection ; elles étoient
inébranlables dans leur fidélité,
& si quelqu'une d'entr'elles se
laisloit séduire, la peine étoit
assurée, & l'infamie étoit certai-
ne.

Eponine fut si persuadée,
qu'une femme & un mari étoient
deux choses inseparables, qu'el-
le ne voulut jamais abandonner
Sabinus, dont l'Empereur Vespasien
avoit résolu la mort, par-
ce qu'il avoit conspiré contre sa
vie.

D

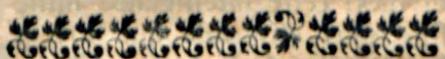
Cc

Ce malheureux Romain ne trouva point d'autre expédient pour se dérober à la fureur de son Prince que de chercher un asile dans le sein de la mère commune de tous les hommes, & de se cacher sous terre; sa généreuse femme le suivit dans cet espace de tombeau, où il entroit tout vivant: mais comme elle eut içù que l'Empereur étoit inflexible, elle ne songea plus qu'à finir leurs malheurs par une mort plus heureuse & plus belle que n'étoit leur vie.

Elle alla donc trouver Vespasien, & lui dit avec une fermeté héroïque: Sçachez que j'ai vécu mille fois plus contente dans les tenebres, parce que j'étois avec Sabinus, que vous n'avez goûté de plaisirs de tenir l'Empire, & de jouir de la lumière du Soleil. Il fut tellement irrité de cette hardiesse, qu'il éxau-

ç

çases vœux, & la fit mourir avec ce cher époux, à qui elle ne vouloit point survivre.



MAXIME VIII.

L'or est très bon, si l'on en fait un bon usage.

I. REFLEXION.

L'Or est le plus beau des méttaux; aussi Homère remarque que que le sceptre d'Apollon étoit de cette matière, parce qu'elle étoit consacrée au Soleil.

Ce métal a servi d'Epithète aux choses qu'on a mis au dessus des éloges, & quand on a dit le siècle d'or, on a crû que cette expression renfermoit toute la félicité de ces premiers

D 2

tems.

tems. C'est sous l'emblème de ce premier métal, qu'on a compris la connoissance des choses divines; cette intelligence mille fois plus estimable que toutes les richesses de la terre, est cachée sous cet or, que les Hébreux ravirent aux Egyptiens, & lors que le plus sublime des Théologiens nous conseille dans son Apocalypse d'acheter ce métal enflammé, il entend sans doute cette prudence & cette sagesse, qui nous font aller dans les Cieux pour y découvrir les grands mystères de la Religion.

Enfin, quand l'Ecriture nous fait voir, que les Mages aportèrent de l'or aux pieds de l'enfant Jésus, c'est qu'elle prétend nous montrer, que ces Rois, quoi que d'un climat éloigné, avoient reçû d'en haut cet or mystique, c'est à dire, la révélation

vélation de la naissance d'un Dieu dont la puissance & la grandeur méritoient leurs hommages.

Aristote dans ses politiques voulant nous donner une idée de ces hommes extraordinaires qui s'élevaient au dessus de la faiblesse de leur nature, dit qu'ils recevoient dans le moment qu'ils naissoient, l'infusion de l'or, c'est à dire une disposition heureuse à devenir de fameux exemples de sagesse & de vertu.

II. REFLEXION.

LA puissance de ce métal est prodigieuse, quoi qu'il n'ait que quelques qualitez pour le corps de l'homme, il est devenu par la suite le maître de celui à qui il avoit été assujetti

78 LA MORALE
par l'ordre du Souverain de la
nature.

Il a fait les plus grands mouvements des Etats, il a fait presque autant de Héros que la fortune & la valeur; il a forcé des lieux inaccessibles, il a fait ce que des millions d'hommes ont tenté en vain, peut-on douter qu'il ne soit l'Arbitre de la paix & de la guerre?

Il a donné de l'audace aux Ixions contre la Divinité, il a été la cause de la profanation des Temples, il a forcé les pères de porter le poignard dans le sein de leurs enfans, & c'est lui qui par une cruelle vicissitude a mis le fer à la main des mêmes enfans, pour arracher la vie à ceux qui leur avoient donné la naissance.

Il a triomphé de la cruauté & de la vertu du beau sexe, il a troublé l'union des plus aimables

UNIVERSELLE. 79
bles noeuds, il a fait faire naufrage à la constance & à la fidélité, que deux coeurs unis s'étoient promis, & s'il fait quelques heureux, combien en rend-il de misérables?

Aussi Licurge, qui avoit vu que la corruption des mœurs, & les plus violentes séditions des peuples avoient été les suites funestes de l'usage de ce métal, le défendit avec sévérité par les Loix qu'il donna aux Lacédémoniens; & les Scithes, qui ne se servirent ni d'or, ni d'argent, conservèrent cette noble hardiesse, tellement éloignée de la crainte, que lors qu'Alexandre demanda aux Députez, qu'ils lui envoyérent ce qu'ils apprehendoient. Ils lui répondirent, qu'ils n'avoient point d'autre peur, que celle de voir tomber le Ciel sur leurs têtes.

Tacite, dans sa description des

80 LA MORALE
des mœurs & des coutumes des
Allemands, remarque que cette
Nation, non plus que ces fiers
Septentrionaux, n'avoient ni or,
ni argent: Et je doute, dit ex-
cellamment ce sçavant Histo-
rien, si c'est un effet de la
colere ou de la bonté des Dieux.

III. REFLEXION.

L'Or n'est point mauvais en
soi, c'est son usage qui le
peut être. Aussi Pindare
admirant ce métal, dit qu'il
brille comme le feu qui éclaire
pendant la nuit, pourvù que sa
possession ne fasse point naître un
insolent orgueil, & qu'on s'en
serve felon les préceptes de la
prudence & de la sagesse.

Ce métal étoit admirable en-
tre les mains de Capanée, qui,
au rapport d'Euripide, n'avoit
pas

UNIVERSELLE. 81
pas plus d'orgueil parmi l'afflu-
ence des richesses, que le
moindre homme du simple peu-
ple; il est excellent, quand on
le prodigue pour tirer ses amis
de peine ou de nécessité; il est
enfin souhaitable, lors que par
son usage on donne à Jésus Christ
même ce que l'on donne aux
pauvres.

L'or, qui de sa nature est in-
corruptible, ne peut corrompre
que ceux qui deviennent ses es-
claves. Consultez pour son usa-
ge le sçavant Epicure, il est le
maître de la conduite des mœurs:
Vivez, dit ce Philosophe, selon
les règles que la nature ensei-
gne, vous trouverez ce certain
milieu entre la prodigalité & l'a-
varice: N'écoutez point les ima-
ginations de l'opinion, elles sont
infatiables, suivez la nature qui se
contente de peu, c'est le moyen
de ne point abuser de vos richesses.



MAXIME IX.

La curiosité, l'orgueil, & la covetise, sont dangereux.

I. REFLEXION.

ÈVE vit le fruit de l'arbre dont il lui étoit défendu de manger ; elle en prit néanmoins, parce qu'il lui plut, & qu'elle vouloit connoître quelle étoit la science qu'il renfermoit.

C'est ce jour qui a été gravé dans la mémoire des hommes par des caractères de sang ; la postérité d'Adam ne peut y réfléchir, sans verser des larmes. Peut-on avoir trop de douleur quand on considère les avantages dont jouissoit le premier des mortels, & que l'on pen-

pense, que la même grace qui l'avoit élevé au degré sublime de perfection, devoit étre l'héritage éternel de ses descendans.

C'est ce jour qui fit perdre à l'homme la précieuse tranquillité de sa vie ; le péché donna la naissance aux fiers ennemis, dont il a toujours été depuis inséparable, & ce fut alors que les heureuses dispositions de son tempérament devinrent des faillies, dont l'impétuosité seroit difficilement arrêtée.

L'orgueil précipita dans le centre du malheur ce chef-d'œuvre de la Divinité ; alors il perdit par sa faute cette justice originelle qu'il avoit reçue du Ciel dès le moment qu'il ne fut plus juste, il cessa d'être heureux, & aussitôt qu'il devint coupable il fut puni. Quelle révolution ne se fit-il point dans ce premier criminel ? Son corps fut

4 LA MORALE

xposé à toutes sortes de malades ; les facultez de son ame ne furent plus éclairées de cette divine lumière qui lui avoit été donnée ; elle se dissipa beaucoup plus vite que le brillant de l'éclair , & que le bruit de la foudre , & il trouva en soi par le dérèglement de ses passions , des persécuteurs qui ont fait l'infortune de sa vie , qui ont causé ces grands ravages dont l'Univers a été rempli , & qui donneront une vaste matière à cette Mora- le universelle.

II. REFLEXION.

ADAM eut de la honte de sa nudité , elle fut l'effet de son offense , ou selon quelques Théologiens , celui de la propriété du fruit dont il avoit mangé contre la défense qui lui avoit

UNIVERSELLE. 85

avoit été taite ; cette même honte a passé à sa postérité. Ne devoit-il pas avoir un juste des- espoir d'être assujetti à la mort , lui qui devoit toujours vivre ? N'est-ce pas une chose étonnan- te que la perte de tant d'avanta- ges , qu'avoit ce premier père , n'ait point donné à l'homme des sentimens d'humilité ? Est-il pos- sible qu'après cette chute il ait osé se regarder avec vanité , lui qui n'est que corruption.

C'est l'effet de l'amour pro- pre : mais quel est le principe de cette passion ? Car elle ne vient pas de la qualité du tem- pérément ; le paisible comme le violent ; le prodigue comme l'a- vare ; le vaillant comme le ti- mide , ont tous de l'amour pro- pre. Cet amour propre peut-il être sans réflexion ? Il faut ré- fléchir pour aimer : Mais si l'homme s'examine , que trou- ve-t-il

86 L A M O R A L E
ve-t-il en soi , finon de la foibleſſe & de l'imperfection ? Il réflechit néanmoins , & il est enchanté de lui-même dans la vûe de ſes prétendus talens ; c'eſt , hélas ! que depuis le péché l'amour propre eſt en nous ſans qu'il y naifle ; c'eſt une punition de Dieu , afin que nous travaillions ſans cefſe à combattre cet orgueil , qui eſt le faux principe qui nous fait agir , ſ'il n'eſt corrigé par l'humilité que la Religion nous enſigne.



I. REFLEXION.

Sur la caufe des paſſions.

IL y a eu de tout tems une fameufe diſpute entre les Philoſophes ſur le nombre des paſſions ; les Académiciens n'en reçovoient

UNIVERSELLE. 87
cevoient que quatre principales ; le deſir , la crainte , la joye , & la triftesse ; ſi l'on n'examinoit pas à fond ce ſentiment , il ſembleroit que ces quatre paſſions renfermeroient toutes les autres ; on pourroit comprendre ſous la crainte le deſelpoir & l'averſion ; ſous le deſir l'espérance , la hardieſſe & la colère ; d'où il pourroit rуſulter de la joye ou de la triftelle : mais cette diſition des paſſions ſeroit imparfaite ſans l'amour ou la haine.

Les Péripatéticiens ont proportionné les paſſions aux diſſe-rens mouvementz de l'ame ; On peut haïr , diſoient-ils , ou aimer quelque choie : on la cherche , ou on la fuit : on fe flatte de la poſſéder , ou l'on craint de la perdre : on combat pour l'obtenir , on s'anime pour vaincre ; on triomphe , ou l'on eſt vaincu ; ainsi ces diſerentes émo-
tions

88 LA MORALE
tions faisoient l'amour, la crainte, l'espérance, le desespoir, la hardiesse, la colère, la joie, & la douleur.

Platon en admettoit quatre, la volupté, la colère, le désir de l'honneur, & la crainte de la mort ; saint Augustin & saint Bernard prétendoient que l'amour seul devoit être appellé passion ; les autres Philosophes, comme les Stoïciens, ont méprisé de rien déterminer sur cette matière. L'orgueil, dont ils faisoient profession, a étouffé en eux la vérité des sentimens que la nature y avoit mis ; & ils nous ont laissé des mensonges sous de beaux termes ; & comme dit fort bien saint Augustin, quoi qu'ils aient pensé de même que les autres, ils ont voulu se distinguer par de différentes manières de parler.

II.

UNIVERSELLE. 89

II. REFLEXION.

LA foibleſſe de l'homme depuis le péché d'Adam a fait le desordre de ses passions ; il a sans cesse été occupé pour en combattre la violence ; son travail a toujouſrs été inutile ; ces rebelles l'ont assujetti à leurs dérèglemens ; il est devenu l'esclave de leurs excès ; & si quelques hommes extraordinaires ont dompté la fureur de leurs mouvemens, ce n'a point été par leur propre force ; la nature n'a point été leur guide, non plus que la raison leur secours ; la grace, qui a secondé leurs efforts, a fait ce grand ouvrage.

Heureux donc est celui qui s'est conservé dans le juste milieu, qui tait le repos de la vie ; & heureux celui qui a triomphé de

90 LA MORALE
de la révolte des passions. Quel est le présomptueux raisonnement de Seneque, qui veut persuader que l'homme, qui combat contre ces affections de l'âme, ne fait rien d'extraordinaire; Ce sont des monstres, ajoute ce Philosophe: y a-t-il de la gloire à les vaincre. Oui sans doute, c'est une victoire héroïque, elle est plus illustre que celle qu'on remporte sur des armées formidables, elle est même plus difficile, puis qu'on a vu des conquérans, qui, après avoir subjugué l'Univers, ont été vaincus par ces dispositions funestes du tempérament.



R E.

UNIVERSELLE. 91



REFLEXION.

*Quelle est la véritable passion
de l'homme.*

Quoï que j'aye beaucoup de respect pour tous les Philosophes qui ont parlé du nombre des passions, je ne puis embrasser aucun de leurs sentiments, ni avouer que tout ce qu'ils ont appellé passion, ait mérité ce nom.

L'amour propre est la seule passion de l'homme, c'est cet amour qui est la source de toutes les affections de l'âme, c'est un courtisan qui ne l'abandonne jamais; c'est un flatteur qui étudie ses inclinations: si elles sont bonnes, il les corrompt: si elles sont mauvaises, il les poussè

92 LA MORALE
poussé dans l'excès du vice ; &
c'est pour cela que sa complaisance
est aveugle.

L'amour propre est un Prothée, qui se transforme dans toutes ces faillies, que nous appelons passions, il s'y déguise, & il s'y cache pour nous persécuter, & s'il triomphe souvent des résolutions que donnent les préceptes de la Sagesse, c'est qu'il a l'adresse de mettre la raison dans ses intérêts. Examinons cette vérité dans le détail des émotions de l'ame, qu'on appelle les passions de l'homme, & faisons voir que l'amour propre est la seule passion qui l'agite.

UNIVERSELLE. 93

I. REFLEXION.

L'Amour.

L'Amour, ce transport si doux & si violent, vient de l'amour propre ; si les yeux reçoivent ses atteintes, si le cœur en est pénétré, c'est l'amour propre qui les y porte, c'est lui qui fait naître ce mouvement, qui nous arrache à nous mêmes, c'est enfin lui qui fait l'agrément ou la rigueur de nos chaînes.

Lors qu'une belle femme brille à nos yeux, l'amour propre se réveille, il croit qu'il n'y a que lui seul qui soit digne de ce chef-d'œuvre de la nature, il y envisage tout ce qu'il y a de plus charmant, il fait un aimable

94. LA MORALE
mable détail de la diversité des
attrait, qui font naître l'emo-
tion de l'âme; & c'est lui seul,
qui par relation à tout ce qui
peut nous satisfaire, nous don-
ne l'idée de mille plaisirs.

Il n'est jamais sincère, il se
plaît à nous aveugler. Nôtre
vanité aime ses impostures, elle
s'y laisse séduire, & prétend
que la naissance subite de notre
amour mérite une tendresse ré-
ciproque : c'est ce qui fait la
cause de nos empêchemens; l'a-
mour propre voit l'ardeur de
nos souhaits, il nous inspire en
même tems qu'il faut vaincre.

Etes-vous auprès d'une maî-
tresse, c'est lui qui vous fait
parler, il a donné lieu à ce
mouvement, qui fait le charme
de votre vie, tant que ce trans-
port vous flatte, il vous y con-
serves; c'est lui qui fait que
vous applaudissez à ces tendres

UNIVERSELLE. 95
expressions, où l'esprit est con-
tent de soi-même; & la passion
satisfait; il vous enchaîne, par-
ce qu'il grossit les objets que l'i-
magination représente.

C'est lui qui a donné le pre-
mier l'épithète d'éternelle à l'a-
mour, parce que dans le mo-
ment que le cœur est pris, &
que cette nouveauté lui plaît;
on souhaite la durée de la flam-
me, & aussi nous montre-t-il
par une douce imposture, que
nos feux n'auront point d'autre
fin, que celle de notre vie.

II. REFLEXION.

Si la sympathie n'est pour nous,
& si la beauté, que nous ai-
mons, n'écoute point nos vœux,
c'est l'amour propre qui nous
fait plaindre, il nous montre la
perte des mêmes plaisirs, qu'il
avait

96 LA MORALE
avoit promis à notre cœur, & il
nous représente tout ce que les
rebuts ont de plus indigne.

C'est lui qui nous fait voir
du soulagement dans le déses-
poir; & s'il fit périr l'amoureux
Iphis, qui préféra la perte de
sa vie aux cruautés d'Anaxare-
te; il n'épargna point la géné-
reuse Camma, dont la beauté fut
la cause innocente de la mort
de son mari.

Sironix n'ayant pu résister à
ses charmes, fit ce cruel atten-
tat, pour en devenir l'heureux
possesseur, mais ce fut en vain.
L'amour propre fit concevoir à
Camma qu'elle devoit craindre
d'être unie avec un homme de
sang; il lui montra qu'il y al-
loit de sa gloire de ne pas épou-
ser le meurtrier de son mari;
& il lui persuada d'être un é-
xemple de constance & de fer-
meté.

C'est

UNIVERSELLE. 97
C'est par le conseil de l'a-
mour propre, que pour éviter
ses persécutions, elle se résolut
de chercher un azile dans le
Temple de Diane, & de s'y
consacrer au culte de la Déesse:
mais l'amour de Sironix étoit
d'un caractère à tout entrepren-
dre; aussi la força-t-il de se ren-
dre à la violence de ses désirs;
& ce fut pour lors que l'amour
propre lui donna un dernier avis,
pour flatter la passion qu'elle a-
voit conservée: de sorte qu'el-
le prit la résolution de faire un
sacrifice de sa vie à la fidélité de
la foi qu'elle avoit jurée à son
mari, & d'immoler à sa mémoi-
re dans la personne de Sironix,
une victime, que sa mort deman-
doit avec tant de justice.

Elle exécuta son dessein avec
une intrépidité héroïque: car
selon la coutume ayant empoi-
sonné le breuvage qui devoit

E être

98 LA MORALE
être le gage de son hymen avec
Sironix , elle en prit la moitié
& lui donna l'autre.

Après que l'amour propre nous a servi dans la naissance de nos feux : il est fidèle à nous rendre le même secours , quand on les veut perdre ; il entre dans nos intérêts pour la rupture ; & comme le changement a ses plaisirs , il en donne une idée qui nous fait soupirer après eux ; ce qui nous occupe alors , n'est plus qu'une languissante habitude , & qu'une honnêteté qui nous gène ; on court pour l'amour de soi-même à ce qui peut avoir de l'ardeur .

C'est lui qui nous fait oublier dans cet instant les sermens que nous avons faits ; il nous fait repentir d'avoir souhaité que notre engagement fut éternel , il nous fait commettre sans peine , & sans rougir , une infidélité .

C'est

UNIVERSELLE. 99
C'est à l'amour propre que nous devons la tendresse de nos plaisirs ; il fait goûter ce charme qui est au dessus des expressions ; il donne au cœur cet extase qui le ravit , & à l'ame ses plus doux épanchemens. Hélas ! sans l'amour propre , que l'amour seroit fade & pleine de langueur ! & qu'il seroit difficile de trouver de la satisfaction à aimer , si l'on ne s'aimoit soi-même auparavant.

III. REFLEXION.

Quoique l'amour propre soit le plus grand ennemi de l'homme , il ne laisse pas quelquefois d'avoir ses utilitez de la même manière que les plus violens poisons servent à faire d'excellens antidotes ; c'est en lui que ce trouve la source de cet

E 2

au.

100 LA MORALE
autre amour, qu'Orphée appelle le Maître des Sciences & des Arts, & que Platon estime absolument nécessaire pour l'acquisition de la vertu, & sans lequel l'homme ne peut s'élever à la connoissance des choses qui doivent faire la félicité de sa vie; & cet amour n'est autre chose que l'amour de la vertu.

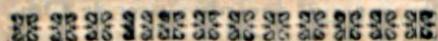
Ce que j'avance n'est point un paradoxe, je sçai bien que l'amour propre est plein d'orgueil, que par conséquent il est dangereux, & qu'il a beaucoup plus de pente au vice qu'à la vertu: mais, quand la vanité nous porte au bien, elle doit plutôt être appellée émulation, que vanité; & cette émulation, parce qu'on y réfléchit, se transforme dans la nature de cet amour qui nous excite à nous élever.

Ce fut lui qui anima telle-
ment

UNIVERSELLE. 101
ment Demosthene, que malgré la pauvreté où ses tuteurs l'avoient laissé, il fit néanmoins des progrès surprenans. Ce fut par cet amour, qu'il puise dans la science abstraite de Platon tout ce qu'il y avoit de plus mystérieux, qu'il apprit l'art de parler sous Isocrate, & qu'ayant forcé la nature dans sa parole, qui étoit désagréable, & dans son geste, qui étoit déréglé, il devint un des plus grands Orateurs de son siècle.

Cet amour régla toutes les actions de Socrate, aussi-bien que la réponse qu'il fit à un phisionome, qui l'accusoit d'être adonné aux plaisirs de l'incontinence: Il est vrai, dit ce sage Grec, que mon tempérament m'y porte: mais j'ai sçû l'assujettir aux préceptes de la sagesse. L'amour propre a donc donné la naissance à ce mouvement,

qui nous entraîne vers la science & vers la vertu , parce que malgré l'opinion des Stoïciens , qui soutenoient que ces deux choses étoient capables de nous satisfaire par elles-mêmes ; il est certain qu'on y trouve le charme d'une belle réputation , qui flatte l'homme en l'élevant , à ce qu'il s'imagine , au deslus de sa foiblesse .



I. REFLEXION.

Sur la jalouſie.

SI l'amour propre fait la violence des feux qui portent l'incendie jusqu'au cœur , c'est de lui que naît aussi l'affreuse jalouſie , ce mouvement si cruel , cette noire vapeur , ce phantôme qui grossit dans l'imagination

UNIVERSELLE. 103
tion tout ce qui s'y forme , enfin , ce supplice de l'esprit que l'Ecriture sainte compare aux peines de l'Enfer .

L'amour , où le beau féxe nous assujettit , est toujours insatiable . Est-on jamais satisfait quand on aime ? Le véritable caractère de cet aimable imposteur est de faire toujours souhaiter , & dès l'instant que nos souhaits sont bornez , il n'y a plus d'empressement , ni par conséquent plus d'amour : de sorte que toutes les beautez différentes de ce que nous aimons occupant toutes nos pensées , le transport n'a pas assez de plaisirs , pour satisfaire l'ardeur de notre flamme ; c'est dans cette amoureuse indigence qu'on tremble à la réflexion du mombre larcin ; on est sans cesse en alarme qu'un Rival ne nous dérobe le moment de ces plaisirs ,

104 LA MORALE.
que nous croyons n'être dûs qu'à nous ; ce chagrin vient de l'amour propre qui nous en montre toutes les délices ; &c, quoi qu'on dise, parce qu'on s'aime toujours beaucoup mieux que sa maîtresse, on ne s'accorde point du partage.

II. REFLEXION.

SI l'amour propre ne dominoit pas plus en nous, que celui qu'il a fait naître, on se-roit sans jalousie ; si l'on aimoit véritablement sa maîtresse, sans réfléchir sur soi, on aimeroit tout ce qui lui pourroit inspirer du plaisir, on ne la contrain-droit point dans sa tendresse, on ne l'accableroit point de reproches, & après une rupture on ne décrieroit point sa conduite. Un amant doit être soumis, il doit

UNIVERSELLE. 105
doit suivre aveuglément la vo-lonté de celle dont il se vante d'être l'esclave. Quel titre donc peut-il avoir pour justifier sa tyrannie, si ce n'est l'amour propre ?

Sa maîtresse a du penchant pour un autre ; il s'oppose à son choix ; il sait qu'elle supporte cette contrainte avec impati-en-ce, il n'importe, il continuë ses persécuti-ons, parce qu'il se fait un plaisir d'être sans rival ; il cherche à se satisfaire aux dépens même du repos de celle qu'il ad ore, quoi que ce genre de tendresse ait ses raisons, il ne laisse pas d'être extraordinaire : mais il est reçu, parce qu'on prétend, & il est vrai, que la jalousie est la plus forte mar-que de l'amour ; on a l'ame tranquille quand on n'a pas cet assaiffonnement, qui jamais ne se rencontre en nous, s'il n'est

106 LA MORALE
précédé de ce même amour ,
qui doit sa naissance à l'amour
propre.

III. REFLEXION.

IL est difficile de décider , si la jalouſie est un bien ou un mal , si l'on regarde sa cause , qui est l'amour propre , elle doit être un mal : car ce séducteur de l'homme l'aveugle de telle manière , qu'il fait fon infortune sous l'idée de la félicité , qu'il lui promet ; mais si l'on regarde les effets de la jalouſie , elle est un bien & un mal tout ensemble , & ce même bien , & ce même mal , sont plus ou moins felon le tempérament.

C'est un mal dont les affreux supplices ne donnent qu'une foible idée. Deux choses , felon

UNIVERSELLE. 107
lon moi , n'ont point d'exprefſion : le charme & le lien de l'amour , & les tristes suites de la jalouſie. Et j'aurois , ce me semble , moins de peine à faire comprendre ce misterieux sacrifice , que de pouvoir faire pénétrer les ſentimens de defefpoir d'un jaloux.

J'avoué que l'amour propre est le principe de la jalouſie , & que , ſelon ce que j'ai dit , elle a quelque apparence d'injuſtice : mais l'utage lui a donné du cours , & quand même on ferroit injuſte dans ces ſentimens qui outragent , à ce qu'on prétend , l'objet de fa tendreſſe , parce qu'il a tout le caractère de la déſiance ? Eſt-on le maître de dompter entièrement l'amour propre dans le pouvoir qu'il exerce ſur les dispoſitions de notre tempérament ? Eſt-on enfin moins malheureux dans fa

jalouse, quand elle ne seroit pas raisonnable dans une Morale bien réglée, elle trouvera toujours sa justification dans l'amour, qui n'est jamais sans crainte, ni sans allarme.

IV. REFLEXION.

Ces allarmes & ces craintes font naître les soupçons, & les soupçons troubent notre repos, on croit le rétablir dans un éclaircissement, & c'est cet éclaircissement vrai ou faux, qui fait former les orages & les tempêtes qu'excite la jalouse; la beauté a été sacrifiée sans miséricorde, le théâtre des plaisirs a été ensanglanté, & la perte de la vie y a succédé à celle du cœur.

Elle a causé quelquefois la défolation des États. Cleonime Roi

Roi de Sparte oublia les préceptes de la vertu, qui étoit comme héritaire aux Lacédémoniens; il fut si passionnément amoureux de sa femme, dont il ne pût jamais recevoir aucune marque de tendresse, qu'il en conçut une cruelle inquiétude; sa jalouse n'étoit point un simple soupçon: car cette Princesse avoit tant de passion pour Acrotatus, qu'elle éclatta sans aucun ménagement. Aussi Cleonime eut tant de desespoir de cet affront, & de cet indigne rebut que souffroit son amour, qu'il résolut de sacrifier son pais à sa jalouse, & de se vanger sur son rival, qui étoit fils d'Areus, qui tenoit le Sceptre de Sparte dans un égal pouvoir avec lui; il attira Pyrrhus avec une Armée considérable, qui n'ayant pu prendre Lacédémone, y laissa néanmoins des marques redoutables

tables de sa colère , & des tristes effets de la jalousie d'un de ses Princes.

V. REFLEXION.

Quelle cruelle idée que celle d'une femme , ou d'une maîtresse perfide ! Quel épouventable spectacle à l'esprit , que celui de se représenter un séducteur , ou un rival heureux ! C'est alors que le desespoir fait naître mille résolutions différentes ; l'amour , la haine , & la vengeance tâchent à se concilier pour les exécuter : mais c'est en vain , leur nature est trop dissimilable. Celui qui aime est retenu par les chaînes de son amour ; la haine n'a pas assez de force pour étouffer sa flamme , & dès l'instant qu'il n'a plus de haine , il n'y a plus de vengeance.

Si

Si cette scène cruelle montre que la jalousie est un mal , parce que l'amour propre nous a fait voir tout ce qu'il y a de plus cruel dans cette perfidie , il nous montre ensuite qu'elle est un bien , lors qu'il nous séduit agréablement par la suite , pour écouter une justification , que nous souhaitons de toute la tendresse de notre cœur. Les larmes qu'une beauté verse , & les soupirs qu'elle pousse , comme autant de témoins qu'elle nous donne de la fidélité , reçoivent plus de force de l'amour propre que de ses charmes ; mais pour ne pas diminuer l'empire de la beauté du sexe , disons que l'amour propre commence la réunion , & que les attractions du sexe achèvent le reste. Nos soupirs s'évanouissent peu à peu , nos craintes cessent , notre douleur se change en joie , & l'amour

112 LA MORALE
mour propre , cette unique pa-
ssion , qui s'étoit affligée d'un
partage odieux , se rejouit du
présentement de mille plaisirs
que donne un commerce plein
d'ardeur & de fidélité.

Il faut en amour de la jalou-
sie , c'est un vent qui rallume
le feu qui s'éteint ; c'est le se-
cret de trouver de la nouveauté
dans le même objet , c'est le
moyen de bannir la langueur ,
qui peut naître ; c'est un assai-
sonnement flatteur , puis qu'il
nous fait goûter le charme d'un
raccominodement ; c'est enfin le
sujet d'une guerre qui se termi-
ne par les plus doux fruits de la
paix.

Il faut néanmoins que la ja-
louzie ait un certain tempéra-
ment , il en faut donner , si l'on
voit que l'amour n'a pas toute
l'ardeur , qui fait son caractère
essentiel , si l'on prévoit quel-
qu'en-

UNIVERSELLE. 113
qu'envie de changer , ou si l'on
a quelqu'autre intrigue.

Qu'elle soit de peu de durée
si l'on veut , qu'elle ait du suc-
cés , on ne peut jamais trop tôt
guérir ce qu'on aime , lors qu'il
entre en défiance , autrement
c'est le faire souffrir , & souf-
frir soi-même.



I. REFLEXION.

Sur la haine.

C'Est de l'amour propre que
la haine se forme , cette
prétendue passion dont les effets
sont aussi différens , que les co-
quilles de la mer ont de variété
entr'elles.

Qu'elle fait naître de scènes
diverties sur le grand théâtre du
monde ; elle est illustre , lors
qu'elle

114 LA MORALE
qu'elle se détermine à détester
le vice; elle est injuste, quand
elle attaque la vertu; elle est
bizarre, quand le caprice lui
donne la naissance; elle est cruel-
le, quand elle prend toute l'é-
tendue où sa fureur la jette.

Ce même amour propre, qui
semble nous éloigner de la per-
fection, parce qu'il nous fait agir
par de faux principes, est néanmoins
celui qui nous donne de la haine contre le péché, si
nous sommes véritablement per-
suadé de la grandeur de Dieu.

L'amour propre nous montre
que ce même péché nous en é-
loigne, & qu'il nous fera per-
dre sa vûe, qui doit faire notre
sélicité; & comme nous n'a-
vons qu'une foible idée de ces
grands plaisirs, nous sommes
quelquefois assez malheureux
pour considérer plutôt notre pro-
pre bonheur, que la possession de

UNIVERSELLE. 115
de ce bien infini, ou si nous
sommes trop attachés à la terre,
nous n'appréhendons que les pei-
nes de l'autre vie. C'est l'a-
mour propre qui nous fait aimer
& chercher les joies du Ciel,
& qui nous fait avoir de l'aver-
sion pour les peines de l'Enfer,
quoi qu'on ne doive envisager
que Dieu seul: mais c'est un ef-
fet de la nature corrompue, qui
a fait naître ce que nous avons
établi pour l'unique passion de
l'homme.

II. REFLEXION.

LA haine est dans la Morale
le grand secret pour l'aquisi-
tion des vertus; elle nous fait
regarder le meurtre avec hor-
reur, parce qu'il est contre les
sentimens de la nature, & que
l'amour propre nous fait voir
qu'il

116 LA MORALE
qu'il nous peut arriver le même malheur , dont les autres sont accablez ; elle nous montre que l'amour a plus de peines que de plaisirs , & qu'il faut l'éviter après avoir éprouvé si souvent , que son bonheur est imaginaire , & de peu de durée ; elle nous persuade que la débauche mérite notre aversion ; elle nous anime enfin contre tous les vices.

Ce fut elle qui fit entreprendre à quarante jeunes Hébreux , qui avoient autant de valeur que de noblesse , d'aller arracher l'aigle qu'Hérode avoit fait mettre sur le haut du Temple de Jérusalem ; elle attaqua Tarquin sur le Trône , pour venger l'attentat qui avoit été fait à l'honneur de Lucrèce ; elle fit révolter les Romains contre ces monstres de nature Néron , Héliogabale , & Caligula ; enfin , elle inspira à plus

UNIVERSELLE. 117
plus de douze cens mille Juifs de périr & de s'enterrer sous les ruines de leur patrie , parce qu'ils avoient conçû beaucoup plus de haine pour l'esclavage , qu'ils n'avoient d'amour pour la vie.

L'amour propre anima cette jeunesse contre cet attentat qui bravoit la Religion de leurs Ancêtres ; il leur inspira assez de haine pour oter déplaire au Roi dans la destruction de ces images.

L'amour propre donna tant de haine à Brutus de voir la mollesse des Romains contre les indignitez de Tarquin , qu'il aimoit mieux pasler pour un stupide , que de ne pas trouver l'occasion de secouer un joug qui lui étoit odieux.

L'amour propre fit réfléchir à la Maitressé des Nations , qu'elle étoit traitée en esclave ; c'est de

118 LA MORALE
de là que nāquit la haine qu'el-
le eut contre les tyrans , qu'elle
immola à sa douleur; enfin , l'a-
mour propre qui avoit montré
aux Juifs , qu'il étoit indigne
d'eux , de voir leur Temple
profané , & d'être mis aux fers ,
fut la cause de ce mouvement ,
qui leur donna de l'horreur pour
leurs ennemis : de sorte qu'ils
aimerent mieux périr , que d'im-
plorer leur clémence.

III. REFLEXION.

SI la haine est excellente , lors
qu'elle se détermine au bien ,
elle est mauvaise quand elle a le
mal pour objet , rien n'est plus
cruel , dès l'instant que l'hu-
meur sombre qui la nourrit &
qui l'augmente , lui fait faire ces
actions qui sont encore l'horreur
des siècles.

Quelle

UNIVERSELLE. 119
Quelle soit forte tant qu'il
vous plaira dans sa naissance , el-
le n'est pas encore dans son der-
nier période , & c'est la Réflé-
xion de l'offense reçue , & la
résolution de se venger qui aché-
ve de lui donner des forces.

Elle fut la cause du premier
fratricide en la personne d'Abel ,
la nature fut impuissante d'arrê-
ter sa furur , & c'est en vain
qu'elle a voulu de tout tems
s'opposer à sa violence ; les sen-
timens qu'elle inspire sont étouf-
fez par cette implacable , qui a
forcé le fils de percer le cœur
de celui qui lui avoit donné vie ;
elle a rendu le père capable d'u-
ne pareille fureur contre celui
qui devoit être l'objet de toute
sa tendresse ; elle n'est pas tou-
jours satisfaite par le meurtre &
par le carnage ; elle continuë
prés la mort , & les abrps de
celui dont elle a arraché la vie ,
doit

120 LA MORALE
doit être la victime de sa rage : il est mis en pièces , il est traîné avec indignité : la tête de l'un est exposée sur la tribune , ainsi que celle de Cicéron : on perce la langue de l'autre , comme fit Hérodias à celle du précurseur ; elle a privé les uns de sépulture , elle l'a fait vendre aux autres.

Elle dure quelquefois après la mort. On remarque que les deux frères Etéocle & Polinice se battirent à la vue des deux Armées qu'ils commandoient , & qu'étant morts sur la place , leurs corps furent mis sur le même bûcher : mais que par un prodige surprenant , après avoir été brûlez , leurs cendres se séparèrent , comme si la fin de leur vie n'eût pu terminer leur haine.

La haine se porte à d'autres extrémités , elle croiroit quelquefois

UNIVERSELLE. 121
quefois faire grace , si elle donnoit la mort ; elle fait vivre pour faire souffrir plus cruellement ; elle se plait à voir mourir plusieurs fois ce qu'elle hait , par l'invention des supplices ; ce spectacle , qui fait trembler d'horreur , fait les charmes de cette implacable. Ainsi le vainqueur de l'Asie , sans considérer que Callisthenes étoit un grand Philosophe & un grand Capitaine , & par conséquent incapable de ternir ses belles qualitez , par une indigne flatterie , lui fit couper le nez , les oreilles , & les lèvres , & le fit enfermer dans une cage avec un chien , parce qu'il n'avoit pas voulu le reconnoître pour un Dieu. Quelle apparence d'adorer celui qui avoit toutes les foiblesses de l'homme.

Elle fit que Tammerlan , après avoir vaincu Bajazet , ne

F fut

122 LA MORALE
fut pas content du triomphe, elle voulut pour sa satisfaction qu'il insultât avec outrage à la disgrâce de ce Prince infortuné; elle lui inspira le dessein de le faire lier avec des chaînes d'or pour rendre son esclavage plus illustre, mais afin qu'il en ressentît tout le malheur, il le fit mettre dans une cage de fer, d'où il ne le faisoit sortir que pour lui servir de marche-pied à monter à cheval.

Cicéron avoit blessé Antoine dans un endroit trop sensible, pour que l'amour propre n'y fût pas intéressé, c'est ce qui fit sa haine pour cet Orateur: s'il avoit été sans amour propre, il eût été sans haine.

Ainsi qu'il arriva à Philippe Roi de Macédoine, qui ayant donné audience à Demochares Ambassadeur des Athéniens, & fameux Orateur il lui demanda

en.

UNIVERSELLE. 123
ensuite ce qu'il pouvoit faire d'agréable à la République: l'autre lui répondit avec franchise, que s'il le vouloit faire mourir, que ce feroit assurément la chose du monde la plus avantageuse à la Grèce. Si ce Prince avoit eu autant d'amour propre que le Consul Romain, il auroit sans doute violé le droit des gens: mais il se satisfit par une réponse pleine de prudence: Vous direz, lui dit-il, aux Athéniens, que celui qui souffre des paroles si outrageantes dans un lieu où il est le Maître absolu, a beaucoup plus de force d'esprit & de modération, que les Sages d'Athènes qui ne se possèdent point dans leurs passions, & ne se gavent pas faire.

L'amour propre persuada à Hérodias, que saint Jean lui vouloit ôter l'Empire qu'elle

F 2 avoit

124 LA MORALE
avoit sur Hérode ; elle envisagea sa conduite comme un attentat à ses charmes , qui tenoient ce Prince dans l'éclavage ; c'est ce qui donna la naissance à sa haine , & qui lui fit préférer la tête de celui qu'elle croyoit être son ennemi , à la moitié des Etats du Roi.

L'amour propre montra à Alexandre , que l'Oracle l'avoit reconnu pour le fils de Jupiter , que les Perses , cette Nation si superbe , lui rendoient des hommages , comme à un Dieu , & qu'un seul Macédonien s'opposoit à son apothéose , il en fut tant de haine , qu'aveuglé par ce mouvement injuste , il flétrit par sa cruauté tout ce qu'il avoit fait de plus héroïque.

L'amour propre fit que Tammerlan regarda Bajazet comme le concurrent de sa gloire ; la haine

UNIVERSELLE. 125
haine qu'il en ressentit ne cessa point par la victoire qu'il remporta , il la conserva après son triomphe , il se plût même à la nourrir par la vûe de ce Prince malheureux , plus il étoit cruel , & plus elle étoit satisfaite. Que cette haine étoit digne d'un Scithe ! qu'elle étoit digne de celui qui étoit devenu la terreur des hommes !



I. REFLEXION.

Sur l'Espérance.

L'Espérance est un présent de l'amour propre ; qu'elle soit , comme veut Platon , le songe d'un homme éveillé : c'est un songe qui nous console , c'est un songe qui nous charme , c'est enfin un songe qui nous fait vi-

126 LA MORALE
vre , puis que , selon le senti-
ment de Sénèque , si vous ôtez
l'espérance , celui qui a une fois
éprouvé dans un combat la for-
tune ennemie , ne songera plus
à venger sa défaite ; celui qui
aura été malheureux dans son
tradic , ne hazardera plus de faire
aucun commerce ; & celui
qui aura fait naufrage , ne voudra
plus exposer sa vie .

L'espérance va dans les ca-
chots faire respirer les crimi-
nels ; pendant que tout conipi-
re contre eux , elle adoucit leurs
malheurs ; elle va dans son lit
flatter le malade par l'espérance
de sa guérison , quoi que sa
mort soit certaine ; elle va jus-
ques sur les échafauds , & parmi
les supplices ; elle suit l'hom-
me en tous lieux , elle ne man-
que jamais de le repaître de ses
douceurs , & ne l'abandonne
qu'avec la vie .

Ce

UNIVERSELLE. 127
Ce fut elle qui fit autrefois af-
fronter la mort à ces hommes
héroïques , qui furent des exem-
ples de constance & de ferme-
té ; parce qu'elle promit à leur
intrépidité un monument éter-
nel .

Ce fut elle qui inspira à la
généreuse Panthée le beau des-
sein d'expirer sur le corps d'A-
bradate son mari ; elle se voyoit
privée de l'objet de ses plus ten-
dres delices ; cette aimable trom-
peuse lui persuada que la mort
l'alloit réunir à ce cher & vail-
lant époux .

L'espérance a toujours été l'a-
mie des plus grandes actions ;
celle qu'eut Dentatus , fut des
plus héroïques , elle poussa ce
Tribun du peuple Romain au
plus haut degré de la gloire par
une valeur inimitable ; elle lui
montra les charmes d'une belle
réputation , & le flatta telle-
ment

F 4

130 LA MORALE
fait espérer que l'infidélité ne peut se trouver avec tant de charmes ; l'espérance guérit vos soupçons ; elle vous applaudit dans votre amour, & quoi qu'elle promette toujours plus qu'elle ne donne, son imposture ne laisse pas d'être agréable dans le temps qu'elle vous flatte.

III. REFLEXION.

L'Espérance est d'un autre caractère que tous les mouvements qui procèdent de l'amour propre. Tarquin fut superbe ; Pompée fut ambitieux ; Antoine ne put résister aux charmes de Cléopâtre ; & Néron fut cruel. Ainsi, tous les hommes sont agitez par des passions différentes, mais personne n'est sans espérance ; elle est de toutes sortes de tempéramens & de tou-

UNIVERSELLE. 131
toutes sortes d'états ; elle est dans le riche comme dans le pauvre, le scavançant la partage de même que l'ignorant, & le timide espère de même que celui qui a le plus de valeur ; elle va sur le Trône, elle descend parmi la lie du peuple, & se trouve dans le calme ainsi que dans la tempête.

Rien n'est plus admirable que l'espérance, puis qu'elle soutient la vie : mais pour en tirer de l'utilité, il lui faut donner des limites, & ne s'abandonner pas toujours à ses conseils. César attaqua les Gaulles dans l'espérance de les subjuguer, & ces peuples belliqueux prirent les armes dans l'espérance de se défendre & de vaincre : mais ils furent assujettis, & César triompha.

Il faut quelquetois se dénier de l'espérance, parce qu'elle en-

visage un bien absent, & qu'il y a beaucoup de choses qui peuvent s'opposer à sa possession ; & quoi que ce même bien nous paroisse facile dans son aquisition, il faut toujours joindre la prudence à l'esperance, c'est le moyen de réussir : mais comme elle est sans borne, ce qu'elle nous fait espérer, doit être examiné avec beaucoup d'exactitude; l'amour propre nous séduit, & souvent il se sert de l'espérance, pour nous aveugler tout à fait.

Il y a donc des espérances dont on se flatte, quoi qu'elles soient chimériques; c'est le plus grand malheur de l'homme; tel est celui du vieillard, que l'âge mène au tombeau, il se forme sans raison l'idée d'une longue vie, il s'attache entièrement aux affaires, il est plus âpre à amasser des richesses, que celui qui

com-

commence sa fortune ; la mort qui le surprend, sans devoir néanmoins le surprendre, l'étonne, & il songe à bien mourir, quand il est presque mort.

L'espérance de l'ambitieux, qui ose te révolter contre son Souverain, est beaucoup plus dangereuse ; elle lui montre pour l'animer, tous ces grands criminels qui ont réussi dans leurs projets : mais elle lui cache tous les malheureux, qui ont fait naufrage dans leur rébellion.

Il ne faut point se laisier emporter à l'espérance, quand elle a le mal pour objet : il faut supprimer par la raison, toutes ses idées, & ne se fier pas tant à l'avenir, qui peut faire espérer du succès au crime, qu'on ne réfléchisse sagement sur le passé, qui a tant d'exemples de la punition.

Mais

Mais la véritable espérance ne vient point de l'amour propre, son origine est dans le Ciel; aussi saint Augustin nous assure, qu'elle n'a point d'autre objet que l'éternité bienheureuse; & l'Apôtre des nations parmi beaucoup d'éloges qu'il lui donne, l'appelle l'Ancre stable & ferme, qui arrête notre ame dans le chemin du Ciel.

I. REFLEXION.

Sur le Desespoir.

LE desespoir est un dernier effort de l'amour propre: mais n'est-ce point avancer un paradoxe, de vouloir que l'amour propre nous jette dans le desespoir? l'espérance est le propre de l'homme, il vit par elle,

elle, & cesse d'être par le desespoir. Est-il donc possible que l'amour propre puisse nous contraindre de ne plus rien espérer?

Oui, sans doute, l'amour propre, qui nous aveugle presque dans toutes les actions de la vie, nous ouvre les yeux dans de certaines occasions; c'est lui qui nous montre qu'il n'y a plus d'espérance, & qu'il est inutile de se flatter; comme il n'y a plus de crainte, dès l'instant qu'il n'y a plus d'espérance, le desespoir nous fait vaincre les hommes, les élémens & la fortune même; il est l'ame de ces événemens extraordinaires, qui ont passé pour des prodiges, & qui ont plutôt ressemblé à des miracles, qu'à des effets ordinaires de la nature.

L'amour propre fit agir ces fameux desespérez, dont l'anti-
quité

136 LA MORALE
quité Payenne à consacré la
mémoire ; il convainquit Ca-
ton , qu'il ne pouvoit plus vi-
vre qu'avec infamie , s'il ren-
doit ses hommages à César ; &
il montra à Brutus & à Cassius ,
qu'ils avoient assez travaillé pour
leur gloire , que d'avoir tâché
de delivrer Rome du Tyran ,
& comme la fortune leur avoit
fait perdre la bataille , & qu'el-
le leur préparoit des chaînes ,
ils ne pouvoient se vanger d'el-
le plus fortement , qu'en s'arra-
chant à son pouvoir par une
mort généreuse .

Plutarque nous fait voir un
spectacle extraordinaire de des-
espoir , dans la vie de Marius ;
ce Consul avoit défait les Cim-
bres dans un combat , de sorte
que les victorieux s'étant mis à
poursuivre les vaincus , ils vi-
rent que les femmes de ces bar-
bares vêtues de noir , étoient sur
des

UNIVERSELLE . 137
des chariots , d'où elles tuoient
indifféremment pères , frères ,
maris & parens , parce qu'ils
cherchoient un azile dans la fuite : cet Historien ajoûte , qu'el-
les arrachoient la vie à leurs
enfans , qu'elles les jettoient sous
les rouës , & sous les pieds des
chevaux , & qu'ensuite elles se
donnoient la mort ; il s'en trou-
va une pendue au timon de son
chariot , avec deux de ses en-
fans , qu'elle avoit attaché par
le col à chacun de ses talons .
Je ne crois pas qu'il y ait un
exemple d'un pareil desespoir ;
les hommes ne cherchoient pas
avec moins d'avidité les moyens
de sortir de la vie , faute de
trouver des arbres , ils se pas-
soient une corde au col , qu'ils
attachoient aux cornes , aux
jambes & aux pieds des bœufs ,
puis ils les piquoient avec des
aiguillons , pour être mis en
pièces

138 LA MORALE
pièces & mourir plus promptement ; l'amour propre leur fit voir qu'il ne falloit point survivre à la ruine de leur patrie , & qu'il falloit plutôt périr, que de donner aux Romains les Cimbres pour esclaves.

II. REFLEXION.

SI le desespoir a eu des éloges chez quelques Philosophes , il a été blâmé par d'autres ; Epicure n'auroit point été comme Senéque le Panégyriste du desespoir de Caton , il auroit regardé comme une foolish , ce qui attira à ce Romain , dans Utique , l'admiration de tous les Dieux ; en effet l'homme , qui s'arrache la vie , n'agit que par l'impuissance , où il se voit , de pouvoir résister aux disgraces dont elle est

UNIVERSELLE. 139
est traversée ; & c'est manquer de force d'ame , & de constance. Ce Philosophe Grec eût voulu que Caton eût vécu , & qu'il eût eu de l'indifférence pour la grandeur de César.

Il avoit fait ses efforts pour donner à sa Patrie la liberté qu'elle avoit perduë : cela suffissoit pour sa gloire ; il devoit ensuite songer à se procurer de la tranquillité , en s'éloignant des affaires publiques , qui nous empêchent d'être à nous , parce que l'on est toujours dans la dépendance , ou de la fortune , ou de l'incertitude de nos amis.

Il eût été plus glorieux à Caton de céder au tems , ainsi que fit Ciceron , que d'avoir une sagesse , dont la fierté lui fit préférer le desespoir aux sentiments , que la nature & la raison devoient lui inspirer ; il eût imité cet Orateur Romain dans l'é-

l'étude de la Philosophie, où il s'appliqua, & où il trouva beaucoup plus de tranquillité, que dans l'administration de la République.

C'est le conseil qu'Epicure eût donné à Caton; mais l'orgueil Stoicien s'en fut offensé, & l'auroit fait courir beaucoup plus vite à la mort, qu'il ne donna (de l'aveu de Senéque) tout transporté de colère contre soi-même, & contre César: de manière que ce Philosophe, qui n'admettoit point les passions dans son Sage, nous donne une sincère idée, que Caton y fut assujetti, & que les marques en restèrent sur son visage, quoique son corps n'eût plus de sentiment.



III. REFLEXION.

L'Amour propre fait naître un autre torte de desespoir sans violence, sans transport & sans colère; tel fut celui d'Othon, il desespéra parmi l'espérance, ou pour mieux dire, il crut qu'il étoit indigne de lui, d'espérer, parce que, comme dit Senéque, l'espérance n'est autre chose, que l'attente d'un bien incertain.

Tacite nous a laissé une belle idée de la mort de cet Empereur, & son desespoir à quelque chose de si tranquille, que son action mériteroit un autre nom, si la nature ne la faisoit regarder avec horreur, parce qu'elle y trouve sa destruction.

Son Armée fut défaite par celle de Vitellius, il en reçut la nou-

142 LA MORALE
nouvelle sans s'émouvoir , parce que son parti étoit déjà pris : les soldats n'attendirent pas d'être animez par la voix , au contraire , ils le prévinrent par leurs cris & par leurs acclamations , pour être menez au combat ; on ne vit jamais des hommes si portez à se sacrifier pour la gloire de leur Empereur.

Ce Prince , qui étoit fort éloigné des sentimens de continuer la guerre , leur parla d'un air si auguste , que sa harangue mérite bien une place dans cette Morale universelle , puis que Tacite en a fait une des beautez de son Histoire.

Ce seroit trop acheter ma vie , dit-il à son Armée , si pour sa conservation je vous exposoisois aux périls de la guerre , à cause de ce beau mouvement de fermeté & de vertu , que je ne voi que trop peint sur vos visages :

UNIVERSELLE. 143
ges : plus vous me faites voir , que je dois espérer , si j'étois résolu de vivre , plus ma mort sera illustre. Nous nous sommes réciprocquement éprouvez la Fortune & moi , il ne faut point s'arrêter à la briéveté du tems , il taut au contraire considérer , qu'il est rare d'avoir de la modération , quand on prévoit que notre grandeur sera de peu de durée.

Vitellius a commencé la guerre , & m'a forcé de lui disputer l'Empire ; ma résolution lui servira d'exemple , pour ne faire pas répandre deux fois le sang des Romains ; c'est de là que je me flatte , d'avoir l'estime de la postérité ; je prévoi qu'il aura dans sa puissance mon frère , ma femme , & mes enfans , sans que je souhaite d'être vengé , ni que j'aye besoin de consolation.

Que Rome ait eu des Empereurs

144 LA MORALE
reurs, dont le règne ait été plus long, elle n'en montrera point, qui ayant quitté l'Empire avec plus de fermeté. Quoi! je souffrirois que la République perdit cette vaillante jeunesse & ces hommes si aguerris! Non, vivez, leur dit-il, mais comme si vous aviez péri, pour soutenir mes droits; je souhaite que votre esprit m'accompagne jusqu'après la mort; Ne retardons point davantage, moi votre sûreté, & vous ma constance: c'est une espèce de lâcheté, que de trop parler de la mort, quand on veut mourir; la plus forte marque de ma résolution, c'est que je ne me plains de personne; c'est avoir envie de vivre, que de se prendre aux Dieux, ou d'accuser les hommes.

Ce Prince parla ensuite avec beaucoup d'autorité aux jeunes gens, qui étoient auprès de lui, afin

UNIVERSELLE. 145
afin qu'ils se retirassent, de peur d'irriter le vainqueur; il employa les prières vers ceux que l'âge, ou les charges rendoient considérables, afin qu'ils allassent implorer la clémence de Vitellius, il réprima les regrets inutiles des siens, mais avec une bonté, qui n'empêchoit pas qu'on ne vît sur son visage, les marques de son intrépidité.

Il se retira dès qu'il eut pourvu à la retraite de tous ceux qui le quittaient, pour obéir à ses ordres, & ne songea plus qu'à mourir: mais une sédition s'étant élevée, il se montra pour l'apaiser, avec la même égalité d'esprit, que s'il avoit été paisible possesseur de l'Empire, & qu'il n'eût plus eu, qu'à jouir de sa grandeur & de sa félicité; il entretint ceux qui partoient, & rentra dans son appartement, il but de l'eau glacée sur le

G soix

L'amour propre lui persuada qu'il y avoit plus de grandeur d'ame , à mourir dans le tems qu'il pouvoit être redoutable à Vitellius , que de hazarder d'être réduit à une plus grande extrémité ; il lui montra que ce desespoir étoit d'autant plus beau , qu'il étoit volontaire , & que pouvant tout espérer , il se mettoit au desfis de l'espérance ; il lui fit voir enfin qu'ayant vécu dans la mollesse des plaisirs , il mourroit avec la fermeté des plus grands Héros , & que sa mort laisseroit à sa gloire un monument éternel.

I. REFLEXION.

Sur la Hardiesse.

Il faut, sans doute, que tous les mouvements de l'amour propre cèdent la préférence aux nobles transports de la hardiesse ; c'est elle qui distingue l'homme par l'élevation qu'elle lui donne ; elle le fait admirer, & le fait craindre par la valeur qu'elle lui inspire, elle le fait enfin regarder comme un prodige, parce que toutes ses actions sont plus qu'humaines.

Ce fut elle qui plaça Alexandre sur le Trône de l'Asie, il triompha par elle de la valeur des Scites, qui avoient été invincibles jusqu'alors; & ce fut par elle qu'il abaissta la fierté de

148 LA MORALE
cette Nation, qui avoit tou-
jours été indomptable.

César, qu'elle anima, vain-
quit les Gaulois, pour donner
ensuite des fers à Rome, par
la sanglante défaite de ses con-
currens à l'Empire; & ce fut
elle qui lui fit prendre cette
glorieuse devise: JE SUIS VE-
NU, J'AI VÛ, J'AI VAINCU.

N'est-ce pas un illustre spec-
tacle, de voir un homme mor-
tel affronter la mort avec autant
d'assurance, que s'il étoit né
pour ne point mourir? Voyez-
le sur le debris d'une brèche,
se presenter aux coups, comme
s'il étoit invulnérable; voyez-le
dans un combat parmi l'horreur
du sang répandu, verser tout
le sien, & ne vivre, pour ain-
si dire, que par les mouvemens
qu'il reçoit de sa hardiesse.

Admirez un Cinegire en plei-
ne mer tout prêt d'être la vic-
time

UNIVERSELLE. 149
time des flots, il veut triom-
pher de la fureur de cet élé-
ment, & des ennemis de la
Grèce; le fier transport, qui
l'anima, lui donna des ailes
pour poursuivre les vaisseaux des
Perses, il ne voulut point d'autre
vent, que celui de la hardiesse
pour les pouvoir aborder; il en prit un d'une main, elle
lui fut coupée: il y mit l'autre
avec vîtesse, elle eut le même
destin: ce soldat beaucoup plus
digne d'être regardé des Dieux
dans cette action, que Caton
dans son desespoir, prit, sans
perdre de tems, ce vaisseau a-
vec les dents, afin de ne mou-
rir qu'avec sa prise.

II. REFLEXION.

Si la hardiesse dresse des tro-
phées aux conquérans, si el-
le

le donne l'immortalité à ces ames intrépides, qui cherchent les hazards, pour donner une illustre matière aux glorieux transports qui les agitent; elle n'a pas moins de puissance, & n'est pas moins aimable dans le tendre empire de l'amour; elle avance l'engagement de deux coeurs; elle est impatiente dans l'approche de ce charme, qui les unit; & comme le propre de l'espérance est de se faire un plaisir de l'attente du bien, dont elle est occupée: le caractère de la hardiesse est d'avancer son bonheur par la possession.

Est-il rien de plus charmant que cette hardiesse, avec laquelle un amant vient offrir son cœur à celle qu'il aime? Vous y voyez tous les traits d'un amour violent; il parle de sa flamme, comme un homme qui en veut être récompensé; ses plaintes

ses font hardies, quand il voit qu'on retarde ses vœux; s'il fait des souhaits, sa hardiesse les découvre, demande, & presse: & cette même hardiesse, qui semble d'abord déplaire au sexe, n'est point si éloignée de son goût, un amour impétueux n'attire point sa haine; il vaut beaucoup mieux être entreprenant, que timide: l'un fait des heureux: & si l'autre a du succès, c'est si tard, que l'attente du plaisir en ôte tout le charme.

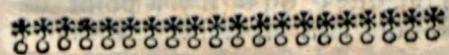
III. REFLEXION.

LA hardiesse n'est pas moins nécessaire à l'esprit; c'est elle qui lui donne de l'élévation & qui arrache les bornes, dont on veut arrêter son vol; elle empêche qu'il ne soit l'esclave

clave des penées & des découvertes d'autrui ; elle veut qu'il pénètre sans autre guide , que ses propres lumières , qu'il soit sans complaisance pour les opinions des autres , & qu'il ne soit pas tellement assujetti à l'usage des communes matières de s'exprimer , qu'il ne puisse hazarder de ces expressions , qu'on appelle hardies , parce que leur invention n'appartient pas à toutes sortes de génies.

La hardiesse se moque de l'usage , elle a toujours perfectionnée par ses heureuses téméritez , les Sciences , les Langues , & les Arts ; c'est par elle qu'on a été desabusé des erreurs , où l'on avoit vieilli ; c'est par elle qu'on a préférél a recherche de la vérité aux grandes autoritez de nos premiers Maîtres : on a respecté leur nom : mais on a enhérité sur leurs découvertes , où on

les a laisées , afin de suivre son propre essor ; pour être convaincu de cette vérité , il n'y a qu'à remonter , sans aller plus loin , jusqu'au régne d'Henri le Grand , les termes , les manières de s'énoncer , les penées & les sciences ont été mis depuis ce tems-là dans un autre lustre par la nouveauté , qu'a inspiré la hardiesse.



I. REFLEXION.

Sur la Crainte.

CEUX qui ont été les Panégyristes de la crainte , l'ont regardé comme un présent , que la nature donnoit à l'homme , pour se conduire avec plus de précaution ; il est vrai qu'elle empêche qu'on ne se jette dans

154 LA MORALE
le péril , qu'elle retient le mé-
chant par l'appréhension des su-
plices , & qu'elle est une espé-
ce de prudence , qui est défec-
tueuse ou parfaite , selon de cer-
taines circonstances. Mais peut-
on donner des éloges à cette foi-
blesse de l'ame , que l'amour
propre fait naître ? Parce que
son émotion redouble à mesure
qu'il est allarmé ; & quoi que
l'on dise , qu'il n'y a point de
 crainte sans espérance , il craint
quelquefois si violemment , qu'il
n'ose espérer.

II. REFLEXION.

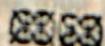
L'Amour propre , qui excite
ce mouvement , nous le re-
proche aussi-tôt qu'il a cessé ,
il est honteux de sa timidité ,
car de toutes les affections de
l'ame , il n'y en a point qui
soit

UNIVERSELLE. 155
soit si foible ni si funeste ; la
 crainte fit pâlir Xerxes avec
deux millions d'hommes , à la
vûe de Leonidas Roi de Spar-
te , qui n'avoit que trois cens
soldats. La crainte de la mort
fit faire à Persée des baslessés ,
qui le rendoient indigne de vi-
vre ; cette lâche émotion a fait
trahir le père par les enfans ,
les enfans par le père , le mari
par la femme , & la femme par
le mari ; la crainte d'un seul
homme a fait défaire des Armées
victorieuses , & quelquefois au-
si un seul homme a pû retenir
par la crainte tout un peuple
dans l'esclavage.

La crainte a laissé opprimer
l'innocence , elle l'a quelquefois
accablée , elle a fait triompher
le vice , elle a fait respecter les
tyrans , elle a conseillé le meur-
tre , elle a sacrifié quelquefois
les Héros à sa faiblesse : & les

156 LA MORALE
hommes, pour avoir eu beau
coup de crainte, se sont portez
à faire beaucoup de crimes.

Je scai bien que la crainte de
Dieu est le commencement de la
sagesse ; mais il faut supposer
qu'elle est précédée de l'amour,
sans quoi elle seroit plutôt cri-
me, que vertu. On peut crain-
dre les hommes, sans les aimer,
parce qu'ils se rendent redouta-
bles par leur malice ; mais à l'é-
gard de Dieu, qui est infiniment
bon, & de qui nous ne rece-
vons que du bien, il a gravé
dans nos coeurs les semences de
cet amour que nous lui por-
tons ; & si la crainte s'y mêle,
elle est admirable, parce que
nous appréhendons de n'aimer pas
assez, celui qui mérite un amour
infini.



I.

UNIVERSELLE. 157



I. REFLEXION.

Sur la Colère.

LA colère est un mouvement
de l'amour propre. Saint
Augustin semble appuyer ce
sentiment, lors qu'il dit, que
jamais un homme ne s'est em-
porté, qu'il n'ait été persuadé
que cet excès est sans injustice.

Cette prétendue passion est
un aveu secret de notre dou-
leur, & du désir que nous a-
vons de nous venger d'un outra-
ge reçû ; elle trahit nos senti-
mens, c'est ce qui fait que celui
qui s'abandonne aux transports
de la colère, ne peut jamais é-
tre grand politique, dont la pre-
mière qualité doit étre la dissimilation, à moins qu'il n'im-
tit

158 LA MORALE
tât l'Empereur Tibère, qui sçau-
voit maîtriser de telle sorte la
fureur de son tempérament,
qu'elle n'éclatoit jamais, que
dans le tems qu'il n'y avoit plus
à craindre pour le succès de ses
desfleins.

Tacite nous fait voir plu-
sieurs exemples de la dissimula-
tion de ce Prince : j'en trouve
un assez remarquable : Il sçût
que Libo Drusus enorgueilli de
voir parmi ses ancêtres les
grands noms des Césars & des
Pompées, consultoit sans cesse
les Caldéens, les Devins, &
ceux qui se mêloient d'interpré-
ter les songes, pour sçavoir,
s'il ne pourroit point marcher sur
les traces des Héros de sa fa-
mille.

Tous les plus violens trans-
ports de la colère animèrent Ti-
bère contre ce jeune présom-
ptueux ; pour être mieux éclair-
ci

UNIVERSELLE 159
ci de ses desfleins, & de ses ac-
tions, il poussa sa dissimulation
beaucoup plus loin : car il lui
fit donner la Charge de Pré-
teur, lui marqua beaucoup d'a-
mitié, & le faisoit manger fa-
milièrement avec lui. Jamais il
ne parut dans ce Prince, tant
il se possédoit dans sa colère,
aucune émotion contre ce Ro-
main, & quoi qu'il eût pû s'op-
poser à ses entreprises, & faire
cesser les discours qu'il tenoit
sur les espérances, dont on flat-
toit son ambition, il aimoit
mieux néanmoins n'y point fai-
re d'obstacle, afin de sçavoir ses
intentions & le progrès de ses
desfleins.

Après qu'il eut en sa puissan-
ce de quoi le convaincre, il le
fit accuser en plein Senat, il y
lût, sans aucune marque exté-
rieure de chagrin, les preuves
du crime de ce jeune téméraire,
aussi.

160 LA MORALE
aussi-bien que les vers dont il s'étoit servi, pour évoquer les ombres infernales, afin de sçavoir ce que l'avenir promettoit aux idées, qu'il avoit conçues; ce fut là où l'Empereur Tibére se vainquit entièrement: car il fit cette lecture avec un ton de voix si égal, qu'il sembloit qu'il n'avoit point d'autre intérêt dans cette accusation, que celui de la justice.

II. REFLEXION.

LA colère fait le trouble des familles; elle jette le desordre parmi les plus saintes sociétés; elle rompt les noeuds de l'amitié la mieux établie, & donne aux hommes une fureur qui les fait périr. Ce furent ces transports, qui firent, du plus grand Capitaine de la Grèce,

un

UNIVERSELLE. 161
un soldat plein de témérité. Pelopidas étant à la veille de gagner la Bataille contre Denis le Tyran, ne l'eût pas plutôt apperçû, qu'il le regarda comme celui-là même qui l'avoit mis autrefois dans les fers, contre le droit des gens: de sorte qu'irrité par cette vuë, il oublia qu'un Général ne devoit jamais exposer sa vie, sans une grande nécessité, parce que sa perte attiroit celle de toute l'Armée. Il courut vers son ennemi, perçà les plus épais bataillons, & abattit tout ce qui s'opposa à son passage: mais ce fut en vain, le Tyran s'étoit dérobé par la fuite à la fureur de son redoutable ennemi. Denis trouva la conservation de sa vie dans sa lâcheté, & le transport de colère que Pelopidas ne put arrêter, fut la cause de sa mort. Car il fut environné des ennemis,

162 LA MORALE
mis , dont le nombre triompha
de sa valeur.

Ce mouvement de l'amour propre a porté les Princes à des excès , qui ont fait gémir l'innocent , en voulant punir le coupable ; & il a terni la gloire des Héros , puis que dans la personne d'Aléxandre le Grand , il fit un meurtrier exécrable , d'un Conquérant , qui avoit étonné l'Univers par la hardiesse & par le succès de ses entreprises.

La colère est très dangereuse dans les Grands , parce qu'ils ont la puissance en main ; & que les excès où elle les porte , sont quelquefois irréparables ; aussi Cotys Roi de Trace , qui étoit facilement irrité , n'eût pas plutôt reçû d'un de ses amis des vases de terre d'un ouvrage admirable , qu'après l'en avoir remercié par un présent magnifique ,

UNIVERSELLE. 163
que , il les cassa incontinent , parce qu'il craignit de n'être pas le maître de son transport , si quelqu'un de ses domestiques eût par malheur fait la même chose , & qu'il ne le punit avec trop de cruauté.

Peut-on rien lire de plus inhumain , que ce que la colère fit faire à un Empereur Turc , qui pour sçavoir lequel de ses pages avoit mangé des figues , qui étoient destinées pour lui , leur fit à tous ouvrir l'estomach , pour avoir une cruelle preuve de la vérité.

III. REFLEXION.

Quel est le Philosophe qui puisse être du sentiment d'Aristote dans l'éloge qu'il donne à la colère ? Lors qu'il l'a fait le mobile des actions les plus

164 LA MORALE
plus héroïques ; & quand il avance, que sans elle l'ame se-roit dans une paresseuse indolence, qui s'opposeroit à ton élévation.

Si la colère faisoit le caracté-
re de la valeur, si elle intiproit au Conquérant ces desirs ambi-
tieux, qui le rendent si avide de gloire ; si elle avoit porté A-
léxandre sur la muraille du bourg des Oxidraques ; si elle avoit
animé César dans ses grandes en-
treprises ; la valeur de ces Hé-
ros auroit été imparfaite & dé-
fectueuse, & la fortune auroit
donné du succès à leur téméri-
té, qui est le propre de la co-
lère.

C'est elle au contraire, selon Senéque, qui a fait perdre des batailles, qui a laissé surpren-
dre des Villes, & qui fit périr des Armées entières des Cim-
bres & des Teutons. Ces dé-
fautes

UNIVERSELLE. 165
faites furent si glorieuses, que pas un de ces peuples n'en porta les tristes nouvelles, & que sans la renommée elles auroient été enfévelies dans le silence ; C'est, dit Senéque, que ces Nations n'avoient point d'autre principe de vertu, que le trans-
port déréglé qui les agitait.

Peut-on, poursuit le même Philosophe, disputer aux Alle-
mans la valeur ? Y a-t-il quel-
que Peuple qui attaque avec plus d'impétuosité, & qui montre plus d'ardeur dans le combat ? Ils sont nourris dans la guerre, c'est toute leur occupation, ils sont infatigables, ils méprisent de se couvrir contre la rigueur du froid ; & néanmoins une lé-
gion composée d'Espagnols, ou de troupes Asiatiques, dont la plupart ne sont guère propres à la guerre, ne laissé pas de vain-
cre ces hommes furieux, par-
ce

166 LA MORALE
ce que la raison & la discipline
mène les uns au combat, & que
les autres n'y vont que par les
mouvements déréglez d'une co-
lère impétueuse.

La colère d'un Consul Ro-
main fit précipiter le combat
contre Annibal, & la fameuse
défaite des Cannes fut un triste
monument des effets de ses trans-
ports.

Si Fabius eût écouté les sen-
timens de la colère, l'Empire
Romain étoit perdu, & les Car-
thaginois donnoient des fers à
ces Maîtres du monde. La co-
lère précipitée & tumultueute de
ceux qui avoient eu le coman-
dement des Armées, les avoit
jeté dans une extrémité, dont
ils ne pouvoient sortir, que par
le desespoir, ou par la vertu de
Fabius; aussi ce sage Capitaine
répara par la prudence de sa
conduite les fautes de ses pré-
décessseurs;

UNIVERSELLE. 167
décessseurs; & comme il recon-
nutt que la colère avoit causé
tous les malheurs de ses ci-
toyens, il y trouva du remède
par le tempérament qu'il appor-
ta aux faillies funestes de cette
passion.

IV. REFLEXIO

CE n'est donc point la co-
lère, qui est l'ame des ac-
tions, que les siècles ont consa-
crées dans la mémoire des hom-
mes. Le transport qui les a fait
naître, vient d'une cause plus
illustre; c'est à la magnanimité,
que toute la gloire en est
dûe; c'est elle qui donne aux
Héros cette élévation, qui les
porte avec fierté dans les plus
affreux périls; c'est elle qui les
distingue par les emportemens
d'une belle fureur, qui fait trem-
bler

168 LA MORALE
bler les Armées entières ; c'est
elle enfin qui les fait agir avec
cette intrépidité qui les fait pa-
roître parmi l'horreur des coups,
comme s'ils étoient hors des at-
teintes de la mort.

La vertu n'a point besoin du
vice pour être excitée , & pour
être vaillant ou magnanime , il
ne faut point être colère. Se-
miramis apprend , lors qu'elle
se coëte , que Babilone est ré-
voltée , l'insolence de ses sujets
anima la fierté de son courage ;
elle jure dans l'instant de ne
point raccommoder ses cheveux ,
qu'après la punition des rebel-
les. Dira-t-on que la colère eût
plus de part à cette action , que
la valeur de cette Princesse , qui
s'étoit fait craindre par la gran-
deur de son courage.

Cette noble saillie , qui la fit
partir sur le champ , n'étoit
point un effet de la colère ; Se-
miramis

UNIVERSELLE. 169
miramis étoit toute née pour la
gloire , son grand cœur ne ref-
pairoit que les occasions de com-
battre , pour vaincre ? Quelle
allât contre ses sujets ou contre
ses ennemis , elle trouvoit tou-
jours une matière illustre à se si-
gnaler ; l'action est le propre
des ames extraordinaires , ainsi
dés qu'elle reçut la nouvelle d'u-
ne insolente révolte , une juste
indignation , aussi-bien que beau-
coup de politique , précipiterent
son départ ; l'art de régner veut
qu'il y ait autant de précaution
à punir des rebelles , qu'à com-
battre des ennemis redoutables.
Seroit-il possible que ce fût à la
colère , que l'on deût ces beaux
transports ? Et que ce ne fût
pas plutôt , contre l'opinion
d'Aristote , aux fiers mouvemens
d'une vertu héroïque ?

V. REFLEXION.

C'EST avec justice que Senéque dit, que la colère est ingénieuse à trouver des prétextes, pour justifier sa fureur. Ainsi Pison ayant condamné à la mort un soldat, qui étoit revenu sans son compagnon, parce qu'il sembloit qu'il avoit plutôt été tué par lui, que par les ennemis; la sentence alloit être exécutée, lors que celui, pour lequel on l'alloit faire mourir, parut tout d'un coup; de sorte que le Centenier, qui avoit l'ordre de l'exécution, fit remettre au bourreau son épée, qui étoit déjà toute prête de frapper le présumé coupable.

Pison voyant le Centenier & ces deux soldats revenir à lui, fut tellement irrité de cette action,

tion, quoi qu'elle n'eût rien que de juste, qu'il se jeta hors de son Tribunal, qu'il arracha les haches & les fesseaux au sergent, & qu'il mit en pièces ses propres habits, de la même manière que si l'on avoit violé, par quelque grand attentat, le respect qui étoit dû à la dignité de Consul: Vous mourrez tous trois, s'écria-t-il tout transporté de rage, vous, dit-il au premier, parce que vous avez été déjà condamné: Vous, en s'adressant à l'autre, parce que vous avez été la cause de la sentence qui a été donnée: Et vous Centenier, pour n'avoir pas obéi aux ordres de votre Empereur. Ainsi, ajoute Senéque, comme la colère ne veut point de maître, qu'elle ne suit que l'aveuglement de son transport & qu'elle ne craint rien tant que la vérité, lors qu'elle paroît pour

172 LA MORALE
combattre sa fureur : Pilon trouva un moyen de faire trois criminels de trois innocens , qu'il sacrifa à l'indignité de sa rage.

La colère deshonora Caton dans la dernière action de sa vie ; il ne put souffrir la victoire de César , & comme s'il n'eût pas été satisfait de la fureur , où le succès des armes de ce Romain l'avoit jetté , il s'irrita tellement contre soi-même , qu'après s'être donné un coup mortel , & qu'on eût mis un appareil à sa blessure , il arracha ce qu'avoient mis les Médecins , & se servit de ses mains pour rouvrir sa playe , afin d'obéir avec plus de promptitude aux mouvemens de sa colère , qui ne le quittèrent qu'avec la vie.

Mathias Corvin avoit été le rempart des Chrétiens contre les Turcs ,

UNIVERSELLE. 173
Turcs , il avoit remporté contre eux de sanglantes victoires : mais celui qui vainquit des Nations si guerrières , ne put vaincre les transports de la colère ; il s'y abandonna si furieusement un jour qu'on lui avoit pris des figues , qu'il en mourut dans l'instant.

VI. REFLEXION.

C'Est en vain que les Sectateurs d'Aristote , pour soutenir son opinion , voudront servir des exemples de colère que l'Ecriture sainte nous propose ; je sçai bien qu'elle dit , que Matathias n'eut pas plutôt vu un Juif , qui vint pour sacrifier sur l'Autel , que le Roi Antiochus avoit fait dresser , qu'il fut saisi d'une telle fureur de cette abomination , que ses reins mêmes ,

Ce ne fut point véritablement la colère qui anima ce Héros de la Foi, ce fut un zèle inspiré de Dieu; la colère est téméraire, & agit sans réflexion: mais l'action de ce Saint Macabée ne fut point de cette manière, il n'y a qu'à voir ce qu'il avoit dit auparavant à tout le peuple.

Si toutes les Nations du monde , s'écria-t-il , obéissoient à Antiochus dans l'impiété , qu'il exige contre celui qui est le seul Créateur du Ciel & de la terre ,

Matathias viola les Loix Divines & humaines, parce qu'elles défendent l'homicide : mais celui qui faisoit une abomination pareille à celle de ce Juif, devoit être la victime de ces mêmes Loix, & ce grand serviteur de Dieu étoit destiné du Ciel pour être le Sacrificateur.

Ainsi la colère ne fut point le motif de son action, qui fut faite après avoir invoqué Dieu dans son cœur, &c par conséquent elle fut prémeditée par le pur effet d'un zèle inébranlable pour la Loi.

La colère n'anima point Phinées, quand il tua cet Hébreu, qui péchoit avec une Midianite à la vue de Moïse & du Peu-

176 LA MORALE
ple ; elle ne faisoit point agir
Samuël , quand il faisoit descendre
le feu du Ciel sur ceux qui
lui étoient envoyez de la part
du Roi Ochosias ; elle ne don-
na point de la force à Judith ,
pour faire triompher les Israélites
par la mort d'Holofernes :
c'étoit un zèle pour la gloire du
Dieu des armées , c'étoit une
inspiration qui venoit du Ciel .



M A X I M E X.

*L'amour propre n'a qu'à l'instant
que l'homme eut péché.*

I. REFLEXION.

LA desobéissance d'Adam fut punie par la naissance funeste de l'amour propre , qui succéda à la perte de sa sagesse & de

UNIVERSELLE. 177
de son immortalité ; Dieu lui donna cet ennemi domestique , afin qu'il sentît incessamment la pesanteur du bras de celui qui l'anéantissoit , parce qu'il s'étoit voulu éléver avec insolence , & qu'il reconnut en même tems , que ce dangereux ennemi seroit invincible , s'il n'imploroit l'assistance de son Créateur .

Tous ces mouemens , dont nous venons de donner quelqu'idée , regardent l'amour propre , comme leur principe ; ils sont excellens , s'ils sont limitez par les préceptes , que la Religion nous enseigne ; ils sont criminels , s'ils passent les bornes qu'elle nous prescrit .

S'il y a quelques Philosophes qui soutiennent que l'homme peut devoir à ses propres forces le secret de tenir les passions dans un certain milieu , qui facilite la tranquillité de sa vie , & le

178 LA MORALE
repos de sa conscience : ils ont plus d'orgueil que de sincérité.

Ces faillies du tempérament ne peuvent être entièrement domptées, que par un secours furnaturel. La science de la terre peut promettre ces grands effets : mais l'expérience fait voir la fausseté de ses promesses ; il n'y a que la science du Ciel, qui puisse porter au bien ces mouvements impétueux de l'âme.



I. REFLEXION.

Sur le Plaisir.

LE plaisir, qui avoit été donné à l'homme dans son état d'innocence, n'avoit rien que de céleste : mais il fut éteint dès l'instant qu'Adam pé-

cha,

UNIVERSELLE. 179
cha, & comme sa faute fit naître en lui l'amour propre, le mouvement de plaisir qui y fut attaché, eut une nature bien dissemblable du premier, qui s'étoit évanoui, & qui s'étant soustrait de l'empire de l'amour propre, ne peut jamais renaître, que par le moyen de la grâce.

Il est donc certain, comme dit excellemment Maxime de Tyr, (ainsi que j'ai remarqué dans une de mes Réflexions sur la Morale d'Epicure) que le plaisir se forme avec l'amour propre ; la raison ne le produit point, il n'est pas l'ouvrage du temps, il est avant l'art, il est avant l'expérience ; ainsi les enfans âgés de deux mois & deux jours, sont capables du ris, qui est une marque extérieure du plaisir. Et Pline nous assure, que le fils du Consul Pollio, aussi-bien que Zoroastre ce sçavant

180 LA MORALE
vant Roi des Bactriens , se mi-
rent à rire peu d'heures après
leur naissance.

Cette volupté est l'ame de
tout ce que l'homme fait de
plus considérable & de plus hé-
roïque ; la science sans le plai-
sir n'auroit point de succès ; la
valeur n'auroit pas ces fiers mou-
vemens , qui lui donnent tant
d'élévation ; la prudence , sans
le plaisir qu'on trouve dans la
justesse de sa conduite , n'auroit
point réglé la vie des sages ; la
justice auroit été imparfaite ; la
force n'auroit point laissé à la
postérité tant de fameux exem-
ples de ses effets , & la ma-
gnanimité n'auroit été qu'un
nom.

C'est le plaisir , qui , felon
le même Maxime de Tyr , fit
entrer Diogène dans son ton-
neau ; il lui donna autant de sa-
tisfaction dans ce peu d'espace ,
que

UNIVERSELLE. 181
que Xerxes en avoit dans la
vaste étendue de Babylonne.

Le plaisir lui fit trouver dans
le pain d'orge , qu'il y man-
geoit , beaucoup plus de déli-
ces , que Smindiridés n'en pou-
voit goûter dans la magnifi-
cence des festins ; il y jouissoit
par ce même plaisir de la cha-
leur & de la beauté du Soleil
avec les mêmes agréments , que
Sardanapale , qui étoit revêtu de
pourpre , & qui habitoit de somp-
tueux Palais ; Le plaisir le char-
moit par l'œu , dont il apaisoit
sa soif avec autant de délice , que
Cambisés , à qui le fameux fleu-
ve Choâpe fournissoit la douceur
de ses eaux ; le plaisir lui mon-
tra , que son bâton avoit pour lui
autant d'utilité , qu'Alexandre
trouvoit de secours dans son épée ;
enfin le même plaisir le rendit
aussi satisfait de sa bourse , que
Cresus étoit charmé de ses trésors.

II. REFLEXION.

LE plaisir donne une seconde vie à l'homme , il l'arrache à la mort , il bannit l'humeur sombre de la mélancolie , il contribuë à sa santé , il ramène le calme dans son esprit , & contribuë à le faire vivre.

Mais comme dit excellentement Epicure , le plaisir doit être borné , il ne faut pas trop s'abandonner à ses transports , ses faillies sont dangereuses , parce qu'il est impossible qu'une chose , quoi qu'excellente de sa nature , puisse être bonne , lors qu'elle se porte à l'excès.

Ainsi le fameux Chilon , l'un des sept Sages de la Grece , dont les sentences ont été consacrées à la postérité , ne put résister aux mouvements de la joie ,

joye , ils furent si impétueux , que ce Sage ayant fçû , que son fils avoit vaincu aux jeux Olympiques) les principes de sa vie se déplacèrent tellement , qu'il la perdit par ce plaisir imprévu , qui charma ses sens avec tant de transport , qui n'y eut plus de retour à leurs fonctions. Crisppe fameux Stoïcien disciple de Zenon , que Seneque appelle le Chef de cette secte , n'admettoit point de passions dans son Sage , il vouloit qu'il fût insensible à tout , & que son ame fût toujours dans la même assiette : néanmoins voyant un asne , qui mangeoit des figues , qu'on lui avoit aportées , il y prit tant de plaisir , qu'il mourut sur le champ par un excés de rire , que la Philosophie ne put retenir.

La Philosophie a de beaux termes , elle scçait éléver ses connois-

184 LA MORALE
noisances, elle vante avec élo-
ge le succès de ses découvertes ;
elle prétend que les préceptes,
qu'elle donne à l'homme, ont
de quoi le faire triompher de la
foiblesse humaine : mais avouons
de bonne foi, que lors qu'il s'a-
git de voir la réussite de ses
médiations par la pratique, on
est forcé d'avouer que l'homme
est plein d'orgueil, qu'il se dé-
guise pour quelque tems, mais
qu'il fait bien voir dans l'occa-
sion qu'il est toujours homme.
Aussi Epictète, quoi que de la
secte des Stoiciens, a dit avec
beaucoup de sagesse, que la plus
grande partie des Philosophes ne
l'étoient que de parole, & non
point d'effet.

Chilon, dont on grava dans
le temple d'Appollon ces paro-
les : *Ne fais rien de trop*, définis-
soit par ces paroles, le bonheur
de la vie civile ; c'étoit donner
des

UNIVERSELLE. 185
des limites aux passions, c'étoit
réduire l'homme à suivre l'heu-
reux instinct de la nature, qui
est satisfaite de peu, & que ce
même homme veut toujours ac-
cabler, parce qu'il est infatia-
ble.

Il n'y a personne qui n'eût
crû que ce Philosophe étoit le
maître de tous ses mouvements,
qu'il s'étoit exercé à pratiquer
ce qu'il enseignoit aux autres,
& qu'ayant atteint par les con-
seils de la sagesse une situation
fixe, il étoit inébranlable à la
violence des passions : néanmoins
la victoire de son fils réveilla
l'amour propre ; l'amour propre
donna toute l'étendue, que de-
voit avoir celui que la nature
inspire, & ce tendre amour de
père fit naître dans ses sens ce
trouble charmant, qui leur in-
terdit pour toujours l'usage de
la vie.

Il faut donc dire avec sincérité , que la disposition de l'homme le rend incapable de soutenir l'orgueil de ses fausses idées ; il n'est rien moins que ce qu'il affecte de paroître , & les Stoiciens ces superbes extravagans , qui lui ont voulu ôter ses passions , ou pour parler selon leurs termes , les affections de l'ame , n'ont pas laissé de faire voir aux savans , qui les ont suivis , qu'après avoir parlé , sur ce sujet avec beaucoup de pompe & de magnificence , ils n'ont rien dit qui peut persuader un sentiment si éloigné du bontens & de l'expérience.

III. REFLEXION.

Sénèque qui a eu plus de vanité & plus d'éloquence qu'aucun de ces Philosophes n'a

pû

pû s'empêcher d'avouer que quelque précaution qu'eût son Sage , il ne pouvoit être exempt de ces émotions , qui venoient attaquer l'ame , & que s'il n'étoit pas assujetti aux passions , il en avoit tout au moins les ombres & toutes les apperances.

Ce Stoicien tombe d'accord que le Sage peut avoir de ces émotions , mais que ces émotions ne sont point des passions , parce qu'elles n'altèrent point sa tranquillité , de la même manière que s'il est blessé après la guérison de sa blessure , on y remarque toujours la cicatrice ; on peut tirer de cet exemple , que Sénèque prend de Zenon , le chef & le maître des Stoiciens , une forte conséquence : car le Sage est attaqué d'une passion , d'une émotion , d'une affection : sans disputer du nom de la chose , il a ce mouvement qui

188 LA MORALE
qui agit en lui , quoi qu'il le modére ; ce n'est pas moins quelque chose , qui donne une atteinte à l'ame , & l'ame souffre par cette attaque ; c'est donc une passion , mais avec cette différence , que le Sage en arrête la violence , & qu'un autre suit son penchant qui va toujours à l'excès.

La blessure étant guérie , de même que ce défaut de l'homme étant corrigé , il demeure une cicatrice , de même qu'il reste en nous les semences ou les traces de cette émotion ; il n'importe pour cela qu'elles soient dans le tempérament , ainsi que le croient les plus censez Philosophes , ou qu'elles viennent du dehors , selon les Stoiciens : ainsi quand Sénèque nous dit , que le mouvement , qui fait agir le Sage pour la vengeance de son père tué en sa présence , n'est ni

co-

UNIVERSELLE. 189
colére , ni piété , ni vengeance , ce qui feroit felon lui , une marque de foiblesse : mais que c'est seulement une certaine action tranquille , qui le détermine à ce devoir. En vérité il est ridicule , & comme dit fort bien saint Augustin , il pense de même que les autres Philosophes , mais il parle autrement , & avec plus de présomption. Peut-on voir devant ses yeux le meurtre de son Père , & conserver une indolence , telle que ce Romain nous la dépeint , la Philosophie n'a pas tant d'empressement sur la nature.

Il dit ensuite , que la plupart du tems un homme vaillant pâlit lors qu'il prend les armes pour aller au combat , que les genoux lui tremblent , quand on sonne la charge , & qu'un Général d'armée sent des battemens de cœur , avant que les deux

deux armées se joignent : Mais admirez la bizarrerie des définitions des Stoiciens. Senéque n'appelle pas cela des affections ; Car, dit-il, tout ce qui agit fortuitement sur l'ame, n'est pas une émotion, elle souffre plutôt les atteintes, qu'elle ne les fait naître, supposé même (selon sa manière de raisonner) que l'ame ne produisit pas ces mouvemens, & qu'elle les reçut de dehors. Est-elle moins attaquée ? Est-ce moins une émotion qu'elle a ? Il ne s'agit donc plus que de la modérer, & que ce lui qui devint pâle, ait plus ou moins de pâleur, qu'elle cesse, ou qu'elle dure davantage.

IV. REFLEXION.

JE montrerois par une infinité d'endroits de ce Philosophe, qu'il

qu'il s'est contrarié en beaucoup de ses écrits : c'est le propre d'un faux orgueil, qui veut combattre la vérité : mais comme je ne ne fais qu'ébaucher ici son opinion sur l'indolence prétenue de son Sage, je ne rapporterai plus que cet exemple suivant.

Je te fraperois, fait-il dire à Socrate, en parlant à son esclave, si je ne me fentois pas en colère ; & puis il ajoute, Socrate différa dans un tems, où il y eut moins de péril pour sa tranquillité, le châtiment de son esclave ; il ne s'appliqua dans cet instant qu'à se corriger lui-même. Qui pourra, continué Senéque, avoir une affection modérée, si Socrate n'a osé fier sa sagesse aux mouvemens de colère.

N'est-ce pas là une preuve certaine en faveur des passions, contre

192 LA MORALE
contre l'opinion de ce Stoicien, qui ne les reconnoît point dans son Sage? Qu'est-ce qui obligea Socrate de ne pas frapper son esclave? C'est l'émotion qu'il ressentit? Que cette émotion vienne du dehors, ou qu'elle naîte au dedans, Socrate n'en fut pas moins atteint; il avoit par le secours de la raison, & par les préceptes de la sagesse arrêté son tempérament, qui le portoit aux plaisirs dissolus; il le vainquit, lors qu'il s'oposa à sa colère, ainsi qu'il surmonte ce mouvement, ou qu'il s'y abandonne; l'âme n'est pas moins attaquée, & par conséquent l'homme sage a des passions, ce qu'il a de prérogative sur les autres c'est qu'il ne se laisse pas maîtriser à la violence de ses affections.

On ne dit donc pas qu'il soit facile de modérer les passions: c'est une victoire qui a un grand mé-

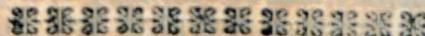
UNIVERSELLE. 193
mérite: mais de conclure, comme Senéque, que parce qu'il y a beaucoup de peine, & peu de succès à les dompter; il ne faut pas croire que le Sage en soit taqué, c'est faire un raisonnement, dont la conséquence est ridicule.

Socrate ne voulut pas punir son esclave, parce qu'il craignit de ne se posséder pas dans sa colère; il avoit donc reçû les mouvements de cette passion; le Sage, contre le sentiment de Senéque, est donc opoté aux passions: mais à l'exemple de cet illustre Grec, il n'est point emporté par la rapidité de leurs transports.



I

I.



I. REFLEXION.

Sur la douleur.

L'Amour propre donne la naissance à cette émotion, qui s'appelle douleur ; il la rend sensible à proportion, que lui-même est plus ou moins en nous ; il l'augmente, ou la diminue, selon qu'il la fait agir, il la fait craindre quelquefois, devant qu'elle nous afflige : mais il est certain que plus nous nous aimons, & plus notre douleur est grande.

Que l'homme est malheureux de s'aimer pour se persécuter ; il se fait une Idole de soi-même ; & comme le culte, qu'il rend à cette fausse Divinité, est abominable devant Dieu, & qu'il

qu'il est quelquefois dangereux dans la vie civile ; il reçoit le châtiment de sa profanation, & devient la victime de sa conduite imprudente.

N'est-ce pas quelque chose d'étonnant, que l'amour propre, qui ne devroit travailler qu'à notre félicité, s'aveugle de telle manière, qu'il est la cause de tous nos malheurs. On a regardé de tout tems la douleur comme l'horreur de la nature ; les hommes l'ont envisagée, comme le souverain mal ; les animaux la fuient dès le moment de leur naissance ; & quelques Philosophes l'ont entièrement défendue à leur Sage.

Rien n'est si précieux que la sagesse, qui nous donne la connoissance universelle des choses, autant que l'homme est capable de les pénétrer : mais rien n'est si ridicule, que de profaner cet-

te même connoissance par la bizarrerie de certains dogmes, que la raison & le bon sens démentent, qu'on ne prouve que par des paroles pompeuses, & qui combattent directement la nature; c'est ce qu'a fait la secte supébre des Stoiciens: ils ont arraché leur Sage de l'empire des passions, & en ont voulu faire un homme de bronze ou de marbre.

La douleur est l'ennemi, contre lequel ils se sont le plus armé; ils ont montré, que c'étoit une foiblesse de la reconnoître, & dans le tems qu'elle faisoit en eux de plus furieux ravages, ils ont crié victoire, quoi que la vérité leur montrât que ce triomphe étoit impossible, néanmoins ils ont mieux aimé passer pour des fous, que d'avouer, que la douleur étoit un mal, quoi que leur visage démentît leurs paroles.

II. REFLEXION.

VOulez-vous voir un exemple de l'extravagance Stoïcienne, regardez Posidonius, Pompée l'étant allé voir dans un tems que la goutte lui montraoit cruellement, qu'elle étoit un mal; ce fameux Romain lui marqua son déplaisir, de ne pouvoir profiter de la sagesse que tout le monde admiroit en lui: Quoi, dit ce Stoïcien, en parlant à la douleur, tu prétens m'empêcher d'entretenir un si grand homme; & tout d'un coup, animé de l'esprit de sa secte, il fit un effort, & s'étant un peu élevé sur son lit, il traita la question du souverain bien, & fit connoître, que la nature du souverain bien étoit l'honnêteté, & la vertu. Mais, comme la goutte

198 LA MORALE
goute n'avoit point d'égard pour la fierté Stoicienne, sa violence redoubla avec tant de fureur, que le pauvre Posidorus parut comme un homme qui étoit parmi les feux & les flammes : mais, pour soutenir son caractère, il s'ecria : C'est en vain douleur, que tu me fais souffrir tes plus cruelles atteintes, j'avoue qu'elles sont insuportables, mais néanmoins jamais je n'avouerai que tu sois un mal.

Je m'étonne, que ces Philosophes ayent pu se conserver ce nom illustre parmi une folie si particulière, avoir sur son visage les marques visibles de la douleur, être tourmenté par tout le corps, sentir enfin tous les effets du mal, & s'imaginer être un homme digne d'une grande réputation, parce qu'on dément les spectateurs de son extravagance, & que l'on s'imagine, qu'un

UNIVERSELLE. 199
qu'un sincère aveu feroit tort à une fierté ridicule. N'est-ce pas combattre le bon sens ?

Que l'usage des tems est différent ! Ce même homme, dont les plus simples femmes & les enfans se feroient moquez dans ce siècle, fut traité avec tant d'honneur par Pompée, qu'il fit baisser par respect, en entrant dans sa maison, les haches & les faiseaux, qu'on portoit devant lui.

Ces siècles étoient admirables pour les Philosophes ; Epictete fut si considéré pendant sa vie, qu'après sa mort sa lampe, qui n'étoit que de terre, fut vendue cinq cens vingt-cinq livres, tous les Sages de la Grece ne trouveroient pas à présent cette somme sur toutes leurs plus heureuses découvertes.

III. REFLEXION.

LA douleur du corps fait sentir ses atteintes à l'ame, & la douleur de l'ame partage avec le corps les attaques, qu'elle reçoit; c'est le sentiment de Senéque, qui néanmoins étoit Stoïcien. Cette communication vicieuse fait, que naturellement l'homme aime à se plaindre: car lors qu'il souffre, il se donne tout entier à sa douleur; s'il a l'esprit malade, il considère ce qui fait son affliction, il y refléchit sans cesse; s'il a quelque partie du corps offensée, il n'est jamais dans la même situation, il la regarde, il y porte la main, il est entièrement occupé de son mal, & dans cette atteinte la liaison étroite de l'ame & du corps fait qu'ils souffrent également tous deux.

Aristipe,

Aristipe, & les Cirenaïques ont voulu que les douleurs du corps fustent plus sensibles, que celles qui font impression sur l'ame. Mais Epicure & beaucoup d'autres soutiennent le contraire avec justice, comme le premier mettoit le souverain bien de la vie dans le plaisir des sens, il a dû conclure, que les douleurs du corps étoient le souverain mal: mais l'autre qui vouloit que la tranquillité de l'esprit fit le bonheur de l'homme, n'a pas manqué d'assurer, que ce qui étoit le calme à ce même esprit, faisoit l'infortune de ses jours.

Comparez toutes les maladies du corps avec celles de l'ame, vous en verrez la différence: examinez les tristes mouevens de la jaloufie: voyez à quel excés de fureur la haine nous porte: refléchislez aux transports

de l'amour: voyez enfin tout ce que l'ambition vous fait souffrir, & vous décidez sans hésiter pour Epicure.

Aussi ce Philosophe étant près de mourir, écrivit à un de ses amis, que rien n'aprochoit des douleurs dont la gravelle le tourmentoit; mais qu'il étoit au dessus de mes atteintes, quand il repassoit dans son esprit les belles découvertes, qu'il avoit fait dans la Philosophie. Cet aveu étoit sincère, & d'un homme raisonnnable: mais la manière de suporter son mal, par le secours du plaisir de l'esprit, étoit d'un véritable Sage.

IV. REFLEXION.

CE sentiment a toujours eu des approbateurs, les douleurs de l'ame sont beau-
coup

coup plus redoutables, que celles du corps. Y a-t-il une maladie, qui aproche de la douleur, que cause la perte de son honneur ou de son bien?

Y a-t-il rien de comparable à la pensée de la mort d'une femme, que l'on aime véritablement? Imaginez-vous un homme, que la sympathie a mis en commerce avec une beauté, qui ayant tous les charmes de son sexe, est assez heureusement née, pour n'en point avoir les défauts, ou pour les avoir tellement corrigéz, qu'il n'y en reste aucune trace. Ces deux cœurs, dont l'amour est sincère & pure, sont obligéz de se séparer: car l'étoile est toujours assez puissante, pour troubler les plus innocentes flâmes; & l'amour, qui soumet tout à son Empire, est quelquefois lui-même assujetti à la force d'un astre malin.

Cette séparation ne peut être que triste : mais ajoutez à ce jute chagrin, que cette séparation se fasse pour de longs voyages ; figurez vous même, que tout ce que cet homme aime au monde va confier sa vie au plus perfide des élémens. Que pensez-vous ce qu'il souffre à chaque instant ? Il est la nuit sans repos, & le jour le rend également à ses inquiétudes ; le vent ne pousse pas une haleine , qu'il n'en reçoive des alarmes ; il tremble , s'il est impétueux , quand même il seroit favorable ; mais s'il est contraire , si cet amant infortuné a quelque pressentiment d'un naufrage ; s'il ne reçoit point de nouvelles ; & si ce qu'il n'ose croire , n'est peut-être que trop certain. Y a-t-il une plume assez tendre pour exprimer son desespoir ?

Quel spectacle , quand on se repré-

repré sente un vaisseau , dont les flots ont écarté les débris ! Quelle effroyable idée que de reflé chir , que tout ce qui faisoit le charme de notre vie , est attaché à une planche , pour être bientôt la victime d'une vague irritée ! Quel coup de foudre , quand parmi tant d'agitations si cruelles , l'amour propre vient nous flater , mais avec justice , que la bouche de cette infortunée , malgré la fureur des flots , a crû nous parler en expirant , & que nous n'avons cessé d'être dans son cœur , qu'alors qu'il a cessé de respirer. Ce peintre , qui ne put faire un père assez affligé de sa fille , qu'on alloit sacrifier à ses yeux , le peignit avec un voile sur le visage. Imitons sa précaution , en gardant le silence sur cette affliction , dont nous voulons donner quelque idée : il y a plus de succès

V. REFLEXION

Il est certain qu'il est au dessus de l'expression : mais afin d'en sentir toute la violence, il ne faut pas faire comme ce Numa, qui, sachant la mort de celle qu'il aimoit éperdument, se tua sur le champ, ne croyant pas devoir pleurer autrement qu'avec des larmes de sang.

Le véritable caractère de la douleur, n'est pas de mourir, c'est chercher au contraire une fin à sa douleur, c'est se fâcher de souffrir, c'est ne pas vouloir persévéérer dans ses inquiétudes. Peut-on trop long temps pleurer ce qu'on aime, & ce que l'on veut toujours aimer? Il faut sans cesse méditer sur cette cruauté de la fortune, il faut nourrir

sa

sa douleur, il lui faut donner des forces, afin qu'elle augmente, il faut enfin mourir tous les jours sans néanmoins quitter la vie ; c'est selon Senéque, la conserver, comme une peine qu'on s'impose ; & c'est pour lors qu'il y a de la fermeté à vivre.

Laissez agir l'amour propre, c'est en lui que vous trouverez un fond intarissable de douleur ; il vous montrera que vous étiez aimé tendrement? Que cette réflexion vous deviendra une source féconde de tristesse ; il vous conseillera de lire ces lettres, que vous gardez si précieusement ; il vous persuadera, que vous en recevrez de la consolation, elles redoubleront au contraire votre desespoir. Peut-on y voir les tendres mouvements, que l'amour y a marqué de ses plus aimables caractères, sans avoir le cœur pénétré d'u-

ne

208 LA MORALE
ne véritable douleur; c'est à ce sujet qu'il faut que tout conspirer contre la dureté Stoïcienne; ces cruels Philosophes permettoient qu'on aimât: mais si l'on étoit privé de l'objet de sa tendresse, ils défendoient les pleurs & les larmes, ces innocentes expressions du cœur. Rendons justice à Sénèque, il n'est plus Stoïcien, quand il s'agit de supprimer ce mouvement de douleur, dont nous sommes comptables à ce que nous sentons, aussi-bien qu'à la mémoire de ce que nous avons aimé. Je sc̄ai bien, dit-il, qu'il se trouve quelques Philosophes, dont l'ame est assez dure, pour interdire au Sage les plaintes, que demande une tristesse raisonnable; il paroît assez par l'inhumanité de leurs sentimens, qu'ils ne se sont jamais rencontréz dans l'état cruel, où nous jette

UNIVERSELLE. 209
jette une juste douleur; la fortune sans doute, à cause de son déchaînement, leur auroit fait perdre une sagesse, qui a autant de rigueur que de vanité.

IV. REFLEXION.

LA douleur a donc ses utilitez, elle se prête aux tendres mouvemens de l'ame, pour compatiser au malheurs de ceux qui ont fait ses plus chers délices; elle arrête l'impétuosité des passions; sans elle la nature corrompuë de l'homme se porteroit à toutes sortes d'excès: mais comme ces mêmes excès sont toujours suivis du repentir, qu'aporte la douleur, ce n'est pas toujours la vertu, qui est l'ame des modérations, on ne la doit quelquefois qu'à la crainte de la douleur.

C'est

C'est à la douleur , que nous devons les exemples de fermeté & de patience , qui ont été l'admiration des siècles. Boëce a plus eu de réputation par la manière dont il a suporté ses disgraces que par les grands emplois , qu'il a exercé dans la République : c'est par elle , qu'on a vu le père apprendre la mort de son fils , sans verser des larmes , parce qu'il s'étoit sacrifié pour le salut de sa Patrie , qu'il préféroit à sa propre satisfaction ; & c'est par elle , qu'on a vu des Rois souffrir d'une manière héroïque la perte de leur diadème.

Senéque pretend qu'elle distingue l'homme , & qu'elle fait éclater sa vertu ; les Stoiciens , qui n'ont jamais voulu avouer , qu'elle fut un mal , en devoient tout au moins donner cette raison , ils auroient été moins ridicules. On peut dans le lit , dit

Sené-

Senéque , faire paroître autant de tranquillité & d'intrépidité , que dans l'horreur des coups ; la violence d'une maladie peut servir d'exercice à la force de notre esprit ; c'est un spectacle , qui mérite des éloges , de voir que la douleur soit impuissante , pour arracher aucune parole , ni aucun mouvement , qui démente le caractère de notre secte ; Qu'importe qu'il n'y ait point de témoin à cette action , ne devons-nous pas être satisfaits de notre témoignage ? Quel charme de s'applaudir pour lors , & d'être son propre Panégiriste.

Enfin la douleur est un bien considérable , lorsqu'elle se trouve dans le cœur du pécheur ; elle lui donne de l'aversion pour ses crimes & le ramène dans son devoir & dans le bon chemin ; il se repent d'avoir offensé

un

un Dieu infiniment bon ; sa langue, comme dit David, ne s'exprime que d'une manière triste & desolée ; tout ce qu'il dit, est plein de trouble & de desordre, il ne songe qu'à se convertir ; & faisant une pénitence proportionnée à ses offenses, cette douleur fait naître la joye où l'ame trouve son repos.

oooooooooooooooooooo*****

I. REFLEXION.

Sur le Desir.

EST-il rien de comparable à l'activité des desirs ? Le Soleil ne darde pas ses rayons avec plus de vitesse, que ces agents de l'ame se forment dans l'homme, & s'envoient : mais s'ils ont des ailes, c'est l'amour propre qui les donne.

Nous

Nous desirons, que parce que nous croyons trouver dans nos desirs de quoi nous flatter ; sans l'amour propre, il n'y auroit point de desirs ; c'est lui qui fait partir ce mouvement de l'ame, dans l'instant qu'elle est frapée par quelque objet qui lui plaît, ou lors qu'il se forme en elle l'idée d'une chose, dont, à ce qu'elle s'Imagine, la possession doit faire sa félicité.

Une beauté brille à nos yeux, le desir nous porte aussi-tôt vers elle, parce que l'amour propre nous y trace le plan de mille plaisirs ; le desir nous fait courir aux richesses, parce que l'amour propre nous aveugle assez pour les faire considérer comme le souverain bien de la vie ; le desir nous fait briguer la faveur du Prince, parce que l'amour propre envie cette situation comme

214 LA MORALE
me un poste qui nous distingue, & qui nous fait regarder comme de petits Souverains.

Le desir est le ressort qui fait agir l'homme, il ne peut rien faire, qu'il n'ait souhaité auparavant; Tertullien prétend, que celui qui souhaite, est dans l'indigence, & que par conséquent le desir est à l'avantage de la chose, qui fait l'empressement de notre volonté: mais qu'il y a de la honte pour celui qui souhaite.

En effet le desir fait parfaitement connoître la foiblesse de la nature humaine; elle n'est jamais satisfaite, comme dit Lurecrèce; elle veut avoir, & n'obtient pas plutôt ce qu'elle desire, qu'elle s'en dégoûte; plus elle est remplie, & plus elle est dans l'indigence. Alexandre, qui n'avoit nulle idée de la Chine, ni de l'Amérique, pleuroit de

UNIVERSELLE. 315
de regret de n'avoir conquis qu'un monde, parce que de certains Philosophes l'assurérent, qu'il y en avoit plusieurs, toute la terre ne fut pas capable de borner les desirs de trois Ro. mains.

II. REFLEXION.

Le desir est inseparable de l'homme, il donne à l'ame cette faille, qui la ravit hors de la matière, il la porte au Ciel, c'est à ce sujet, que Saint Augustin disoit à Dieu: *Donnez à mon cœur un desir ardent, pour vous chercher, pour vous trouver, & pour vous aimer, afin que je pleure mes péchez, & qu'après votre miséricorde je perseveré dans l'état de grace.*

Le desir fait prendre à l'ame l'essor par tout l'Univers; ainsi l'on

l'on pourroit, sans injustice l'appeller l'ame de l'ame. C'est lui qui est le lien de la société civile, quand par de communs desirs l'on contribue à son agrément; il fait aller dans le champ de la gloire; il nous pousse dans la vaste carrière des sciences; il fait naître l'émulation, qui donne du progrés à toutes les actions: mais la circonstance nécessaire à sa perfection est qu'il doit avoir de certaines limites.

Saint Thomas dit, que notre repos dépend de sçavoir borner nos desirs; Senéque a pensé la même chose, quand il a avancé qu'il ne falloit point mêler le vice avec cette faillie de l'ame: car il est certain que le desir est vicieux dès l'instant qu'il se laisse emporter à la rapidité, que lui donne l'amour propre, il va sans s'arrêter, & fait naufrage dans sa course.

Epicu-

Epicure a soutenu, que pour être heureux, il ne falloit point aller dans les deserts, ni fuir la société des hommes, qu'il suffissoit de borner ses desirs; écoutez les paroles de ce grand homme.

Le repos, dit-il, & la sûreté, que l'on trouve, en s'éloignant du commerce du monde, se peuvent également rencontrer en nous, si nous pouvons assujettir nos desirs, en leur ôtant les excés qui les rendent vicieux, & qui font notre infortune; & si nous les réglons selon l'instinct de la nature, qui ne demande que ce qui lui est nécessaire; elle déteste le superflu, & se satisfait des choses communes qu'on lui peut donner sans peine & sans dépense: mais si nous écoutons les desirs que fait naître l'opinion, lors qu'elle est trompée par de

K

tauf.

fausses aparences, notre convoitise est insatiable, rien ne la peut satisfaire ; quiconque suivra le sentiment de ce fameux Grec, fera dans cette vie le maître de sa félicité. La Religion nous enseigne la même chose ; & quand Dieu veut nous punir, il nous abandonne à ces mouvements dérèglement, qui nous entraînent de telle manière, qu'elle fait notre perte.

Menedeme Philosophe Platonien étoit persuadé de cette vérité si essentielle à notre repos : aussi ayant été le témoin des éloges, que quelqu'un donnoit au plaisir, de posséder ce qui avoit été l'objet de nos désirs, il lui répondit avec beaucoup de sagesse, qu'il étoit plus avantageux de ne rien souhaiter, que ce qui étoit nécessaire.

Il y a eu des Philosophes qui ont voulu dépouiller l'âme de ce

ce mouvement, qui la portoit à désirer ; il n'est pas difficile d'y reconnoître les Stoïciens, qui disoient, que l'homme ne peut jamais être heureux par la possession d'une chose, qui lui est étrangère, & qu'on lui peut ravir ; ainsi le bien que nous devons au désir, n'est point un bien véritable, & notre bonheur dépend d'interdire à l'âme toute sorte de désirs. Celui qui peut se mettre dans cette situation, peut, selon Sénèque, disputer avec les Dieux de la félicité.





MAXIME XI.

L'envie fit faire le premier meurtre du monde.

I. REFLEXION.

C'EST ici la première fois que la terre fut souillée du sang de l'homme ; c'est le premier exemple de l'empire , que la mort exerça sur lui ; c'est enfin le tanglant effet , que produisit l'amour propre ; il fit naître l'envie de Cain , parce qu'il vit que Dieu avoit eu pour agréable les prémices qu'Abel lui avoit offert de son troupeau : & cette même envie , selon Saint Augustin , n'est rien autre chose , que la douleur secrète que nous

nous avons de voir la prospérité des autres , ce qui ne part que de l'orgueil , dont nous sommes prévenus en faveur de nous-mêmes. N'est-ce pas là le véritable caractère de l'amour propre ?

L'envie a été regardée de tout tems , comme le plus dangereux de tous les crimes ; celui qui en est l'objet , n'en reçoit aucune inquiétude : mais l'autre qui souffre les atteintes de ce funeste mouvement de l'ame , traîne incessamment avec lui le bourreau qui le persécute.

L'envie agit sur l'homme , comme la rouille sur le fer ; elle fait en lui , ce que les naturalistes observent dans la naissance de la vipére , qui ne peut recevoir la vie , qu'en donnant la mort , il faut que pour naître elle se fasse un passage , en devorant les entrailles de sa propre mère.

L'envie a cela de plus cruel, qu'elle n'ose avouer ses peines; elle souffre, au contraire une furieuse gêne, pour les cacher; elle réunit dans celui qu'elle a gîte, tout le poison qui le tuë; elle ne connoît point le repos; les tourmens où elle est exposée, sont de toutes les manières; un supplice est toujours suivi d'un autre; elle regarde tout de travers, parce que tout lui déplaît; elle tremble, elle pâlit, elle tuë, elle s'irrite, &c, comme elle est la peste du genre humain, elle ne trouve jamais d'intervale aux funestes accès qui l'agitent, que dans les malheurs & dans les infortunes d'autrui.

L'envie est la plus forte ennemie de la vertu, son éclat l'effarouche & la blesse; ainsi Marcellus, que les Romains pouvoient compter parmi leurs plus

plus grands Capitaines, ne put empêcher que sa gloire ne brillât trop au yeux de ses envieux; il avoit autant de valeur que de science; il entendoit parfaitement bien la guerre; il alloit aux coups en soldat déterminé; il tua en duel le Roi Briomarus; & ayant donné trois furieuses batailles contre Annibal, il vainquit dans la dernière cet A- chile Carthaginois.

Ses envieux pousserent les Sirculains à former devant le Sénat des plaintes contre lui; son collègue ne vouloit point qu'elles fussent écoutées: mais, comme la faction de ses ennemis étoit forte, elles furent reçues. Marcellus en fut averti, il vint incontinent à son tribunal, il rendit la justice, & puis ensuite il s'alla mettre comme une personne privée, pour écouter l'accusation qu'on alloit former

224 LA MORALE

contre lui ; jamais ni l'insolence de ses accusateurs , ni l'injustice des envieux de sa gloire , n'altérerent sa tranquillité , ni ne changerent sa modération. Il répondit d'une manière digne de lui & de la vérité , aux plaintes qu'on avoit formé contre sa conduite ; il sortit ensuite , & attendit à la porte du Senat son jugement ; l'arrêt en fut rendu en sa faveur , parce que ce Consul n'avoit rien fait qui ne fût conforme à l'équité.

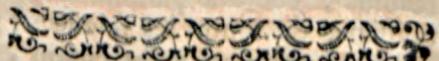
La vertu triomphe toujours malgré l'envie , & s'érige des trophées sur ses ruines ; aussi Marcellus , après avoir vaincu ses ennemis , le vainquit soi-même ; il pardonna aux Siracusiens une action qu'ils avoient été forcez de faire ; & comme son cœur avoit plus d'étendue , que l'Empire Romain , tout l'Univers admira en lui cette modération , dont

UNIVERSELLE. 225

dont les Siracusiens goûterent les effets , puis qu'il les traita depuis beaucoup mieux , qu'il n'avoit fait avant leur injuste procédé.

L'envie est cruelle , quand elle est irritée ; elle se déguise de toutes les manières , pour donner du succès à ses attentats ; elle fit périr Socrate sous le voile de la piété ; elle fit mourir Phocion , quoi qu'il n'eût point d'autre crime , que beaucoup de vertu. Averroës , & Avicenna , étant poussés par cette furie , se donnèrent tous deux la mort. Phidias , qui étoit l'admiration de son siècle , fut tellement persécuté par cette enragée , qu'il perdit la vie dans la prison. Enfin , Tibere ayant vu qu'un habile Architecte , par une industrie inconnue dans ce tems , avoit relevé une maison qui menaçoit de sa chute , le fit récompenser

compenser d'une somme d'argent, mais il lui commanda de sortir d'Italie; & comme ce même homme eut cassé tout exprès un verre, & qu'il l'eut racommencé sur le champ dans la pensée que l'Empereur étonné de ce beau secret, changeroit son arrêt, comme en effet il le fit: mais d'une manière beaucoup plus cruelle, car Tibere conçut tant d'envie de ton adresse, qu'il le fit mourir, au lieu de l'exiler.



MAXIME XII.

Le siècle d'or des anciens est fabuleux.

I. REFLEXION.

S'il est vrai ce que disent la plupart des Scavans, que la Philosophie ait été la première maîtresse des mortels pour établir la société civile, & que ce soit par son moyen, qu'ils se soient réunis ensemble, & qu'ils aient bâti des Villes pour y demeurer; on ne peut disconvenir que Cain n'ait possédé toutes les parties de cette directrice de l'esprit & des mœurs.

Adam, selon Joseph, & les Ra.

Rabins , eût une parfaite connoissance de toutes les sciences ; il la communiqua à ses enfans , & après leur avoir montré ce qui pouvoit former le lien de la société entre les hommes , il leur fit part de tout ce qu'il y avoit de plus curieux & de plus extraordinaire dans l'Astronomie ; & si les Egyptiens , & après eux les Caldéens , ont excellé dans cette science , il n'y a point de doute qu'ils en sont redevables aux Hébreux.

Il est donc certain que Cain étoit Philosophe , puis qu'il fut instruit par Adam , & qu'il fit d'ailleurs plusieurs réglemens , pour la conduite & pour la sûreté de la vie ; il fit le partage des terres , il bâtit une Ville , il inventa les poids & les mesures ; & comme l'Ecriture sainte lui donne le nom de laboureur , ce fut lui qui montra à

remuer la terre pour la rendre fertile.

Je scçai bien qu'il est accusé d'avoir été le premier tyran du monde ; qu'il devint puissant , parce qu'il se rendit redoutable ; qu'il amassa des richesses , parce qu'il dépouilloit par force ou par artifice ceux qui les possédoient : mais peut-être aussi que le dessein qu'il avoit de renfermer les hommes dans un même lieu , pour les faire vivre ensemble , l'obligea de tenir une parcellé conduite.

II. REFLÉXION.

LE Texte sacré , qui n'avance rien , dont on puisse douter , nous fait voir , que , quelque dessein qu'ait eu Cain , il n'étoit point selon l'esprit de Dieu , qui n'inspire jamais la

230 LA MORALE
violence, l'envie, ni l'orgueil, & qu'ainsi nous representant ce fils d'Adam, comme un homme d'iniquité, elle nous fait voir en même tems, que la science de la terre n'est pas celle du Ciel; Et que celle de Cain étoit bien différente de celle dont Abel étoit rempli.

Cain, qui paroît être le second homme du monde, & qui avoit hérité du péché d'Adam, fit donc sentir à ceux qu'il asservit, ou qu'il dépouilla les peines auxquelles ce même péché les avoit condamnez; c'est une preuve que les monumens de l'antiquité ne sont que des fables, & que le siècle d'or, qu'elle a tant vanté, n'a été qu'une pure chimère.

Quelles charmantes idées ne nous ont point laissé les plus anciens Auteurs, lors qu'ils ont parlé de ces premiers tems? On s'est

UNIVERSELLE 231
s'est imaginé, que la nature y conservoit toute sa première innocence, que la terre y étoit fertile, sans qu'on fouillât dans ses entrailles, que le lait y avoit plus de douceur, & les fruits plus de délicatesse qu'à présent, & que la vie s'y passoit d'une manière parfaitement heureuse, parce que les hommes n'y avoient point senti la violence des passions.

Quelle apparence de vérité peut-on donner à ce sentiment puis que Cain commença de s'établir par un crime, & qu'il ressentit toutes les agitations des mouvements impétueux de l'amour propre. L'envie fit qu'il donna la mort à son propre frère; l'avarice le força de dépouiller de leurs biens, les plus fiables; l'ambition le porta jusqu'à contraindre ceux qui vivoient parmi les tranquilles plaisirs de la

232 LA MORALE.
la campagne , de s'enfermer dans une ville , où il jetta les fondemens de sa tyrannie , & prépara dans la suite des tems , des fers à tout le genre humain.

Le siècle d'or est une fable , à qui les hommes ont donné de la réalité , parce qu'ils se font un plaisir de n'être jamais satisfaits de leur état , & d'imaginer des biens qui n'ont jamais été , que dans les écrits ; ils espèrent trouver par ce moyen quelque couleur à l'injustice de leurs plaintes ; ils portent envie aux siècles passés ; ils voudroient , pour être plus heureux , que leur naissance eût été différenciée dans le tems , qui est destiné à leur postérité , parce qu'ils sont mécontents du présent , de même que s'il n'y avoit pas toujours eu des malheureux , & d'autres que la fortune a em-
me

UNIVERSELLE. 233
me accablé par toute sorte de biens.

C'est une erreur de croire , que ces premiers tems ayent été plus heureux que nos siècles. Adam a goûté les prémisses du siècle d'or : mais ce fut pour si peu de tems , & sa desobéissance suivit de si près sa félicité , qu'il ne lui resta plus d'autre idée , que celle de son offense , & que toutes celles que ses descendants se sont formé de ces tems bien-heureux , dont on lui a fait de si belles descriptions , ont toujours été l'ouvrage d'une agréable imposture.

III. REFLEXION.

Accordons quelque chose à l'antiquité , & supposons que le siècle d'or ait fait autrefois le charme de la vie des

236 LA MORALE
qu'elle est son bourreau intérieur; qu'il se dépouille de cette ambition, qui le veut porter où il ne peut atteindre, ou qui ne l'y conduira que pour le précipiter d'une manière proportionnée à son élévation; qu'il rompe les fers où le tient l'I-dole, dont il est enchanté; qu'il cesse d'être agité par la vengeance & par la haine; qu'il ait tant de honte de ses débauches, qu'il les puisse quitter dans l'instant qu'il y pense.

Ne scçait-il pas, que les plus somptueux festins du siècle d'or, n'avoient point d'autres mets, que le lait, le miel, & les fruits? Que ne se fert-il de cette même nourriture, s'il veut jouir du même bonheur de ces premiers hommes. Ils passoient agréablement la vie avec des commoditez médiocres; ils jouissoient, selon le fameux Lu-

crece,

UNIVERSELLE 237
crece, des plaisirs sans que rien en altérât la douceur; les branches des arbres les défendoient de l'ardeur du Soleil; l'herbe tendre leur donnoit son gazon, & l'eau d'une claire fontaine, qu'ils puisoient avec la main, faisoit leurs délices. Quels sont les bizarres désirs des hommes? Ils souhaitent de voir renaitre ces premiers tems; & néanmoins tout ce qui en faisoit le charme, seroit à présent pour eux le dernier malheur.

On s'éloigne de tout ce qui peut faire naître le siècle d'or; on met la félicité dans l'excès, & l'on n'y peut jamais rencontrer que l'infortune; on est insatiable, c'est le moyen de chercher toujours, & de ne pouvoir être satisfait; on ne scçait point le secret de se borner, c'est la cause de toutes nos incertitudes; on ne veut point enfin imiter

ces

238 LA MORALE
ces grands hommes , qui nous
ont tracé le chemin à la tran-
quillité de la vie.

Epicure trouva le siècle d'or ,
parce qu'il fut devenir le maî-
tre de ses passions , & qu'il ne
donna jamais à la nature que le
nécessaire ; un demi-septier de
vin & du pain bis , suffissoient
pour apaiser sa soif & sa faim ,
un morceau de fromage de Cy-
tere faisoit l'extraordinaire de
son repas.

Dioclétien , qui n'avoit pu
rencontrer le siècle d'or sur le
Trône , le vit renaitre dans sa
petite maison de campagne , lors
qu'il y cultivoit lui-même son
jardin. Diogenes le goûta dans
son tonneau ; Bias en jouit par-
mi la perte de ses biens . Et
Stilpon le trouva sur les ruines
de sa patrie , & dans la décola-
tion de sa famille.

Si le siècle d'or a semblé re-
naître

UNIVERSELLE. 239

naître pour ces Payens , parce
qu'ils ont suivi les préceptes de
la sagesse humaine , il est sans
doute promis aux Chrétiens , s'ils
veulent s'abandonner à la Sa-
gesse divine ; elle a prononcé un
Oracle , qui nous ouvre le che-
min à la félicité : *Aimez Dieu ,*
dit-elle , de tout votre cœur , cet
amour est inseparable de sa crainte ;
aimez votre prochain avec une vé-
ritable dilection , cet amour vous
remplira de charité , & celui qui
dans son amour n'a point d'autre
objet que Dieu , & qui n'envisage
dans toutes ses actions , que le bien
de ses frères sera sans doute le maî-
tre de ses passions. Quiconque sait
dompson ces mouvements impétueux
de l'ame , peut assurément se van-
ter , qu'il jouit de toutes les dou-
ceurs du siècle d'or.

MA.



MAXIME XIII.

*L'harmonie de l'Univers prouve as-
sez, que l'invention de la Mu-
sique est due à Adams.*

I. REFLEXION.

Si les anciens nous ont don-
né de fausses idées du siècle
d'or, ils n'ont pas été plus sin-
cères dans ce qu'ils nous ont
laissé de l'invention des Sciences
& des Arts ; ils ont prétendu
qu'Apollon & Mercure étoient
les premiers Musiciens du mon-
de, quoi que néanmoins ils ne
fussent que les petits fils de
Nembrot, qui ne vint que long
tems après Jubal ; & il est cer-
tain, qu'encore que l'Ecriture
nous

nous marque, que ce Jubal fut
le premier maître de la Lire &
de l'Orgue, & que selon Joseph
il ait inventé la Musique pour
adoucir le travail du labeur, ce
n'est point une conséquence,
que cette invention de la Mu-
sique lui doive être attribuée,
il avoit reçû de ses pères la
connoissance de cet art char-
mant, de la même manière
qu'eux-mêmes l'avoient reçû
d'Adam.

Ce premier des mortels étoit,
selon Joseph, parfaitement ins-
truit de tout ce qui regardoit
la science des astres, & par con-
séquent, selon le sentiment des
plus fameux Philosophe de l'an-
tiquité, la Musique ne devoit
pas lui être connue, puis qu'ils
établissoient dans le Ciel & sur
la terre une certaine harmonie,
qui étoit le mobile, & l'ame de
tout ce qui se faisoit dans la va-
te

Cette opinion peut être éclaircie en rapportant un passage de Macrobe sur le songe de Scipion. Quelle est cette agréable & si grande harmonie, qui vient frapper mes oreilles. N'est-ce pas, dit l'Orateur Romain, ce son, qui procéde du mouvement, & de l'impulsion des globes célestes : quoi qu'ils se puissent par des intervalles distemblables, cette diversité, se faisant avec justesse lui donne cet agrément, dont le plaisir vient jusqu'à nous, & les tons aigus sont tellement ajustez avec les graves, qu'il y en ait une variété tout à fait musicale.

Il est impossible que ces grands mouvements se puissent faire sans bruit, & la nature veut que de deux corps, qui se touchent de chaque extrémité, il résulte de l'un un son aigu, & un grave de

de l'autre : c'est ce qui fait que le grand orbe du Ciel, étant plus impétueux dans sa course que le sublunaire, fait naître un son aigu, à la différence de ce dernier, qui n'en rend qu'un grave : car la terre, qui est le neuvième globe, est immobile, & arrêtée en bas dans le milieu du monde.

Les huit sphères, dont deux, sçavoir Mercure & Vénus ont la même force, selon quelques Astronomes, parce qu'elles font le même circuit, ne font naître que sept tons par des intervalles inégaux ; ce nombre est sans doute le nœud de toutes choses : aussi les plus sçavans hommes l'ont veulü imiter par l'invention des cordes, & par l'harmonie de la voix, pour s'ouvrir un moyen de pénétrer jusqu'à ce lieu de leur origine.

244 LA MORALE

Voyez le cours des sphères , & la manière dont elles se meuvent , lors qu'elles sont portées par le Ciel , en revenant de l'autre hémisphère ; il est indubitable que le même son , qui se forme dans l'agitation de ces corps d'une grandeur si prodigieuse , se doit trouver sur la terre : car il est impossible que ces globes dans leur circuit ne produisent pas un son , parce que l'air étant trapé par le coup qu'il reçoit de l'impulsion du globe , rend un bruit pareil à la violence qui lui a été faite , parce que c'est une nécessité , que la nature impose à deux corps , lors que leur extrémité se choque avec effort ; on ne peut pas disconvenir que ce son , de quelque manière qu'il se produise par l'impulsion que l'air a souffert , ou ne la porte à l'ouïe avec cette douceur qui la charmee ,

UNIVERSELLE. 245

me , ou ne lui paroisse tellement rude , qu'elle n'en soit blessée : car si vous observez une certaine justesse dans les coups que vous donnez , il en résultera une harmonie , dont tous les tons seront d'accord : mais si au contraire vous frappez sans règle & sans mesure , l'ouïe est offensée par un bruit important & désagréable , personne ne doute que tout ce qui se fait dans le Ciel n'est point l'effet du hazard , & que tout y est réglé par une justesse admirable , parce que Dieu préside à tous ces grands mouvements qui s'y font . On peut donc conclure d'une manière invincible , que les hommes doivent l'invention de la Musique au cours réglé des Planètes , parce qu'il faut de toute nécessité qu'il naîsse un son de tout ce qui est agité .

Pitagore né dans la Grèce ,
L 3 fut

fut le premier de tous les hommes, qui comprit, qu'il y avoit une certaine harmonic dans le mouvement des astres, à cause que la raison sembloit s'y accorder par le grand empreslement, qu'elle avoit pour la connoissance des choses célestes: mais il ne pouvoit pénétrer quelle en étoit la cause, & ne voyoit pas même de quelle manière on la pourroit découvrir: après s'être beaucoup fatigué dans la recherche d'une chose si difficile & si cachée, le hazard lui aprit heureusement, ce que toute la force de son esprit, & l'assiduité de ses méditations n'avoient pu trouver.

Un jour qu'il marchoit dans les rues, il fut tout d'un coup arrêté par le son des marteaux de plusieurs forgerons, qui battoient sur l'enclume du fer rouge, pour l'amollir, ils frapoient avec

avec un ordre si réglé, que les tons aigus & les tons graves s'accordoient tellement, que les uns & les autres par une cadence répétée se faisoit entendre à l'ouïe, & que quoi qu'ils partissent de plusieurs coups différents, il ne s'en formoit néanmoins qu'un même son, qui étoit d'accord par la justesse de la mesure.

Il ne douta plus alors, que l'occasion ne fut très favorable de toucher (ainsi que l'on dit communément) au doigt & à l'œil, ce qu'il n'avoit jamais fait qu'imaginer, sans le pouvoir réduire en pratique; il s'aprocha donc des forgerons, & s'appliquant avec beaucoup d'exactitude à leur travail, il remarqua quels tons chacun d'eux rendoit; & comme il crut qu'ils n'étoient simplement que l'effet de ceux qui frapoient avec plus

248 LA MORALE
ou moins de force , il les fit changer entr'eux de marteaux ; ce qui n'eut pas plutôt été fait , que les mêmes hommes ne firent plus les mêmes sons , qui partirent toujours des mêmes marteaux , ainsi qu'ils avoient fait précédamment. Aussi Pitagore ne s'embarassa plus qu'à examiner leurs poids , qu'il reconnut être tout à fait ingaux : de manière qu'il en fit faire de plus & de moins pesans , dont les coups ne rendoient point un son pareil à celui des premiers , ni d'une justesse si semblable , il ne douta donc plus que l'accord de la voix ne dépendit du poids : de sorte qu'ayant pris garde aux mesures , qui s'accommodant à la diversité du poids , faisoient un son égal ; il quitta les marteaux pour en faire l'expérience sur une lire , il y tendit des boyaux de brebis ou de bœuf , à qui

UNIVERSELLE. 249
qui il donna la diversité de poids , qu'il avoit reconnu dans les marteaux ; ils ne turent pas plutôt touchez , qu'il en résulta un accord tel que l'expérience des marteaux l'avoit fait espérer avec cette différence qu'il étoit accompagné d'une douceur extrême , parce que les cordes étoient harmonieuses de leur nature .
Pitagore étant donc le maître d'un secret si rare , s'appliqua à connoître les tons qui pourroient s'associer ensemble : de manière qu'ayant disposé ses boyaux selon cette observation des accens , il y mit de certaines cordes proche d'autres cordes , & les joignit les unes aux autres , afin que par une situation convenable elles rendissent un son , dont les proportions fissent l'harmonie , de telle sorte que , l'archet touchant une corde , une autre corde , quoi

qu'éloignée , lui répondit , par le rapport qu'il y auroit entr'elle , & celle qui auroit été frappée.

Comestor néanmoins assure , que cette expérience est fausse-ment attribuée à Pitagore , & qu'elle fut faite par Jubal , qui , voyant travailler son frère Tubalcain à la forge , connut par le son , que rendoient ces métaux qui étoient frapez , les tons & les accords , qui ont formé l'agrément de la Musique.

Platon a été de ce sentiment , aussi a-t-il avancé , pour en donner quelqu'idée , qu'il y auroit une Sirennne dans le mouvement de chaque astre , ce qui fait assez connoître cette harmonie , dont nous venons de parler dans le passage tiré de Macrobe : car Sirennne est un mot Grec , qui signifie , chanter à Dieu ; & la plu-

plûpart des Théologiens Payens assuroient , que la Musique , qui partoit de l'agitation des corps célestes , étoit comme un hommage qu'ils rendoient aux Dieux ; ils établirent par cette raison , que dans les prières publiques , & dans les sacrifices , on se serviroit des voix & des instrumens , dont le concert charmant apaiseroit la colère du Ciel . Mais je trouve bien de la bizarrerie dans cette opinion , car Platon vouloit que le Soleil , & la Lune fusstent des Dieux ; ainsi l'harmonie , qui se seroit formée de leur mouvement , n'auroit été que par leur propre agitation , & ne seroit point venue jusqu'à nous , parce que , comme dit Macrobe , elle est trop grande pour pouvoir être reçue par l'ouie de l'homme , dont le passage est trop étroit.

Je ne scâi pas si cette harmo-

nie avoit bien des charmes pour les Divinitez de Platon , mais elle auroit fort embarrasé celles d'Epicure , qui étant placées dans les intermondes , auroient perdu toute leur tranquillité , & auroient été troublées dans leur éternelle inaction. Il n'y a point d'indolence si déterminée , que les bruits harmonieux des mouvemens de ces globes inombra-bles n'eussent altérée.

II. REFLEXION.

IL y a des Philosophes qui font la Musique de trois espèces , la première est celle qui se forme de la cause réglée & impé-tueuse des globes , qui brillent dans la vaste étendue du Ciel. Quelle apparence , disent-ils , que des corps si spacieux gardent le silence , en fournissant leur

leur carrière avec tant de ra-pidité ? Le concert de leurs mouvemens , pour n'être pas entendu par les hommes , n'en est pas moins agréable , ni moins certain.

La seconde se voit facilement , selon Perse , si l'on veut réflé-cher sur soi , pour examiner les merveilles qu'une main toute-puissante & divine a renfermé dans l'homme : qui peut avoir uni cette force active de l'esprit , cette noble & immortelle facul-té de la raison , enfin cette par-tie spirituelle à cette partie pé-rissable du corps , qui les fait croître , & qui les soutiennent dans une si étroite alliance ; & si ce n'est un certain enchainement , & une certaine connexion de sons aigus , & de sons graves , qui par la juste proportion de leur assemblage ne font qu'une même harmonie. La troisième est

254 LA MORALE

est celle qui se rencontre dans les instrumens, dont la variété est admirable, & la mélodie charmante selon l'adresse de ceux qui les inventent, ou de ceux qui ont de la disposition à les toucher.

III. REFLEXION.

IL est certain que la Musique a été estimée par toutes les Nations. Dieu ordonna à Moïse de faire faire deux trompettes d'argent, il lui apprit les manières dont on se serviroit pour faire assemblier le peuple à la porte du Tabernacle, pour faire venir les Chefs des Tribus, afin que chacun reçût l'ordre qui lui seroit prescrit, soit pour la marche, pour le campement, ou pour le combat; mais il n'y avoit que les

fils

UNIVERSELL E. 255

fils d'Aaron, qui pussent faire cette fonction; c'est apparemment de là que parmi les Egyptiens les seuls Prêtres pouvoient s'adonner à la Musique.

Un Prophète dans l'ancien Testament demandoit un joueur de harpe, pour faire descendre l'Esprit de Dieu; les murailles de Jéricho tombèrent au son des trompettes, le Peuple de Dieu chanta des Hymnes à sa louange, & David remplit l'air de ses Cantiques, & fit entendre la douceur de sa harpe, pour rendre honneur à l'Arche.

Les Grecs ont toujours été persuadéz, qu'il y avoit beaucoup d'érudition dans les tons différens des cordes & des voix; ils ont même avancé que les esprits pouvoient se former excellentement, & que l'ame en recevoit une plus noble impression. Epaminondas, qui a été

re-

256 LA MORALE
regardé comme le plus grand Capitaine , & le plus sçavant homme de la Gréce , jouoit parfaitement bien de la lire ; & Cicéron remarque que Thémistocles fut traité d'ignorant , parce qu'il refusa dans un festin de toucher cet instrument , ce que Socrate même dans sa vieillesse ne méprisa pas d'apprendre.

Licurge , dont les Loix étaient de la dernière sévérité , ne bannit point la Musique de Lacédémone , au contraire , il voulut que les Citoyens de cette République célébrassent des fêtes , où la douceur de ses accents se fit entendre , & qu'ils allassent affronter leurs ennemis au bruit harmonieux des instruments.

Aléxandre le Grand fit tant d'estime d'Aristonicus habile Musicien , qu'après avoir été tué dans une bataille , il lui fut dressé.

UNIVERSELLE. 257
dresser une statuë. Athenée remarque qu'on eut tant de vénération pour Cléante , à cause de la douceur de sa voix , & de la manière delicate dont il sçavoit toucher les instrumens de Musique , que ceux de Thèbes honorèrent la mémoire , en lui faisant ériger une statuë , ce qu'ils n'avoient pas accordé aux fameux talens de la Poësie , que possédoit Pindare ; & ce qui paraît de plus extraordinaire , c'est que le vainqueur des Perses ayant entièrement ruiné cette Ville , un particulier cacha de l'or dans cette statuë , & étant retourné trente ans après , il l'y retrouva , sans que rien en eût été ôté , tant le respect qu'on avoit conservé pour la mémoire de Cléante , avoit été inviolable.

Les Bardes Poëtes & Philosophes Gaulois célébraient les

Hé.

Héros de leur Nation par des vers, qu'ils chantoient sur des instrumens de Musique. Caton avouë que ce fut d'eux que les Romains apprirent à chanter les faits d'armes de leurs grands hommes. Et Berose, comme beaucoup d'autres Auteurs, attribuë à Bardus, qui régnoit dans les Gaules l'an du monde 2086., l'invention de la Musique & des Rimes.

Les anciens Allemans, lors qu'ils alloient aux coups chantoient les louanges d'Hercule, & prétendoient connoître par la cadence & par la mesure de leurs chants, l'événement du combat; les Peuples de l'Amérique, lors qu'ils sont attaquéz par leurs ennemis, & qu'ils voyent la mort certaine, s'y préparent par l'accord mutuel de leur voix; enfin, toutes les Nations ont cultivé la Musique;

que; & l'Histoire remarque peu de gens qui l'ayent négligée, elle ne nomme qu'un seul Atheas Roi de Scithie, qui méprisa ce bel art: car après avoir entendu Ismenias qui guérissoit la goutte Sciatique par le charme de ses accens, il assura qu'il trouvoit beaucoup plus de plaisir dans le hennissement des chevaux. Ce goût dépravé n'étoit-il pas digne d'un homme de sa Nation.

IV. REFLEXION.

IL n'y a rien de si excellent que la Musique, elle nous donne une idée du concert admirable avec lequel tant de mouvemens différens se font dans le Ciel, elle nous fait comprendre par ses accords la sympathie qui unit tous les êtres différens de

260 LA MORALE
de la nature ; elle forme la juf-
teſſe de nos penſées , la beauté
de nos expreſſions , & la pro-
portion de nos mouvemens ; lors
qu'elle trappe l'ouie par les ré-
gles de ſon art , elle nous for-
ce agréablement de chanter , nô-
tre ame eſt toute autre par les
impulſions qu'elle reçoit de la
douceur de ſes tons ; & com-
me elle demande une extrême
application , ſon plaisir ne ſ'a-
quiert que par le travail.

Lors qu'elle ſe fert de ſa for-
ce & de la délicatelle , elle ſçait
donner au ſens cet extaſe qui
les ravit ; elle remplit tout nô-
tre eſprit , & fait que toutes nos
penſées deviennent pleines de de-
lices ; elle diſſipe une trafeſſe
criminelle : ainfî David delivroit
Saul du malin eſprit qui le poſ-
ſédoit. Quel miracle de voir
des fons commander au Démon !
Elle adoucit les mouvemens im-
pétueux

UNIVERSELLE. 261
pétueux de la colère. Ainfî ,
Clinias Philofophe Pitagoricien
ne fe ſentoit pas plûtôt tranſpor-
té de fureur , qu'il ſçavoit faire
renaître en lui la tranquillité
par la douceur de ſa flûte ; elle
donne un caractére traitable
à celui qui a du penchant à la
cruauté ; elle fait qu'un lâche ſe
porte quelquefois fans crainte
parmi l'horreur des coups ; elle
bannit cette langueur , qui tient
dans une funeſte létargie toutes
les faculterez de l'ame , & donne
le calme à celui dont l'eſprit eſt
agité.

C'eſt par elle , que les ſemen-
ces d'une paſſion criminelle ſont
arrachées du cœur , qu'on fe dé-
fait de l'ennui qui nous devore ,
& que la haine ſe change dans
une inclinaſion bien faite. Ad-
mirez l'excellence des remédes ,
dont la Muſique ſe fert contre
les paſſions , puis que c'eſt par
le

le charme des voluptez qu'elle
fçait dépouiller l'homme de ces
mouvementz impétueux de l'a-
me.

C'est par les attrats de cet art
que la fable nous dit ; qu'Or-
phée rendit les animaux traî-
bless à ses volontez , les trou-
peaux entiers cestèrent d'errer
dans les montagnes , & préfè-
rèrent les doux accens de sa li-
re à la fertilité de leurs pâtu-
rages ; les Tritons quittèrent les
plaines humides de la mer , pour
venir écouter la douceur de ses
accens ; Galatée est venue plus
d'une fois en terre ferme , pour
s'abandonner aux mêmes plaisirs :
les Ours ont laissé leurs forêts
solitaires & leurs cavernes , &
les Lions leurs affreux déserts ,
parce que leur naturel farouche
a été dompté par les tons fla-
teurs de la Musique ; les Elé-
phans , selon Pline , sont char-
més

mez du son de la trompette ; le
Cerf aime celui de la flûte ; les
Rossignols chantent avec plaisir
toutes sortes de concerts ; & les
Dauphins , si l'on croit Pindare ,
sont attirez par l'harmonie de
la voix , & par les instrumens.

Quand la fable nous apprend ,
qu'Amphion bâtit les murailles
de Thebes par les charmans at-
trats de sa lire , qui attiroit les
pierres , & les détachoit des ro-
chers , pour s'assembler , & se
joindre . N'est-ce pas nous don-
ner une mortalité , qui fait l'é-
loge de la Musique , puis qu'il
est facile d'y reconnoître , que
cette science eut le pouvoir d'a-
doucir le naturel farouche des
hommes , & qu'elle leur mon-
tra le secret de s'unir en socié-
té , de la même manière , que
les cordes de la lire faisoient
par leur union la justesse de leur
concert , & qu'il étoit injurieux

204 à des personnes, qui avoient eu la raison en partage d'être des-unis dans le tems que des choses insensibles & sans intelligence agissoient ensemble avec tant de conformité.

V. REFLEXION

Les anciens avoient cinq sortes de tons dans la Musique, qui avoient pris leurs noms de cinq Provinces différentes, le Dorien, le Phrigien, l'Ioniens, le Jastien, & le Lidien.

Le premier arrachoit tous les
sentimens d'impureté , qui y
pouvoient naître : la chasteté
étoit un effet de son harmonie ;
le second donnoit de l'ardeur
pour la guerre , il faisoit cher-
cher les combats , & la fureur
y trouvoit tout ce qu'elle sou-
haitoit d'emportement & d'ex-
cès ;

cés ; le troisième appaisoit les faillies dérégées de l'âme , & faisoit goûter à ceux qu'elle avoit calme , la douceur du sommeil ; le quatrième ouvroit l'esprit aux stupides , il détachoit les hommes des choses de la terre , & leur donnoit de l'empressement pour les biens du Ciel ; le dernier delivroit l'âme d'une certaine nonchalance incommodé , où le chagrin l'avoit plongée , & la tortifioit par la douceur de ses accens. Mais par quel malheur les hommes n'ont-ils pu conserver ces effets précieux de la Musique , qui avoit plus d'empire sur leur tempérament , que tous les préceptes de la Philosophie.

Le savant Cassiodore en donne la raison : C'est, dit-il, qu'ils en ont corrompu le principe ; c'est qu'ils en ont profané l'usage, pour la faire servir au dé-

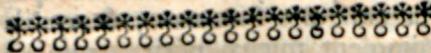
M *réglement*

règlement des passions , ils l'ont rendue l'esclave de l'infamie des plaisirs , ils ne l'ont employée que dans les débauches & dans les festins ; enfin , le charme de ses concerts , qui devoit régler les mœurs par la justesse de ses tons , n'a servi qu'à régler les démarches , & n'a plus eu d'autre fonction que celle qu'on lui a laissé dans les dances , à qui la corruption du siècle a donné tant de cours , aussi celle-là même , qui étoit un remède excellent pour guérir l'homme des maladies de l'âme , a perdu toute sa vertu , & n'est plus à présent qu'une sale & honteuse fiction.

C'est à cette dangereuse Musique , qu'il est très important de fermer les oreilles , il ne faut point imiter les hautonniers d'Ulysse , qui , malgré les impétuosités des flots qui les emportaient ,

toient , & malgré la rapidité du vent , qui souffloit dans leurs voiles , ne laissoient pas de vouloir aller frapper contre les écueils , parce qu'ils y étoient attirez par la voix des Sirenes , & qu'ils aimoient mieux périr , que de ne pas entendre la douceur de leurs concerts ; il faut donc faire comme Ulysse , c'est à dire , qu'on doit goûter les plaisirs de la Musique dans tout ce qui sert à la réforme des mœurs , & qu'on doit mesurer tout ce qu'on pense & tout ce qu'on fait par la proportion de ses tons. Si la licence du tems veut montrer d'autres delices dans cette harmonie , il faut fuir le péril de ses concerts ; si l'on se fait quelque violence pour n'y pas succomber , c'est une contrainte fatalitaire. Ulysse se lia au mats de son vaisseau , pour éviter les piéges des Sirenes : sa précaution

268 LA MORALE
nous doit servir d'exemple ; c'est
une extrême folie de chercher
les plaisirs qui nous font faire
naufrage.



MAXIME XIV.

*La vie champêtre est pleine
d'agrement.*

REFLEXION.

Abel demeura sous des ten-
tes au milieu de la campa-
gne , & ce fut lui qui trouva
ce que les Payens ont faussement
attribué à leurs Divinités

Ce qui fait bien voir que les
monumens de l'antiquité Payen-
ne n'ont aucune apparence de
vérité , & que Jupiter , ni Cé-
rés , n'apprirent point aux hom-
mes la manière de semer , de
scier ,

UNIVERSELLE. 269
scier , de fouler , ni de battre le
grain , & qu'ils ne vivoient
point de gland , ni de chair hu-
maine , ainsi qu'on l'a voulu
persuader à la postérité.

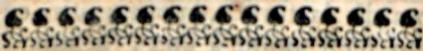
Ce Jabel n'imita point Caïn ;
il ne voulut point demeurer dans
une Ville , ni renfermer ceux
qui dépendoient de lui ; cette
manière de vie ne lui parut point
conforme aux loix de la nature ,
il ne comprit pas non plus que
l'on n'y pût trouver la tran-
quillité , qui fait la félicité de
l'homme ; aussi préféra-t-il les
douceurs de la campagne aux tu-
multes d'une Ville , & fit com-
me rehaître le même bonheur
dont Caïn avoit voulu priver
les mortels.

Les Scithes , selon Justin ,
semblent assez avoir suivi les tra-
ces de cet Hébreu , ils n'ont
point de maisons ni de demeu-
res fixes , ils s'occupent sans

270 LA MORALE
cessé à faire paître leur bétail ,
& mènent dans des chariots leurs
femmes & leurs enfans ; cette
vie champêtre fait , que sans a-
voir des loix , ils sont naturel-
lement justes. Le larcin est de
tous les crimes celui qu'ils pu-
nissent avec plus de sévérité ,
parce que s'il étoit souffert , com-
me rien n'est gardé , rien ne se-
roit en sûreté. L'or & l'argent
ne sont point le sujet de leurs
desirs , ainsi qu'au reste des mor-
tels ; le lait & le miel leur ser-
vent de nourriture ; leurs habil-
emens ne sont point de laine ,
mais de peaux de bêtes. Cette
continence , qui est devenuë
parmi eux , une excellente ha-
bitude , ne peut donner d'aug-
mentation à l'équité de ces peu-
ples , parce que la justice est in-
séparable de ceux qui n'ont point
d'empressement pour avoir le
bien d'autrui : car il est certain
que

UNIVERSELLE. 271
que l'envie des richesses se trou-
ve toujours où leur usage est en
régne ; qu'il seroit à souhaiter
que toutes les Nations eussent
une semblable modération , &
qu'elles n'employassent point tant
d'artifice , ou ne se servissent
pas de la force , pour ravir ce
qui n'est point à eux , la guer-
re n'auroit point , depuis tant
de siècles , desolé l'Univers par
le fer & par le feu , elle
n'auroit pas tué beaucoup plus
d'hommes , que le terme ordi-
naire qui leur est prescrit , pour
quitter la vie.
N'est-ce pas une chose digne
de surprise que la nature donne
aux Scithes , ce que les Grecs
n'ont pu trouver dans la con-
noissance de la Philosophie , ni
dans les préceptes de leurs Sa-
ges , & que si l'on compare les
mœurs des uns & des autres ,
ces barbares l'emportèrent de
M 4 beau.

272 LA MORALE
beaucoup sur des peuples civilis-
sez, tant il est certain, que l'i-
gnorance des vices a plus profi-
té aux Scithes, que la connois-
sance de la vertu n'a servi aux
Grecs.



MAXIME XV.

L'invention de la forge est dès les premiers tems du monde, il en est de même des ouvrages de fer & d'airain.

I. REFLEXION.

TUbalcaïn est celui à qui nous devons le secret de fondre les métaux, & d'y graver des figures. Le hazard con-
tribua à cette découverte; car, ayant brûlé des arbrisseaux & des ronces, qui croissoient dans les

UNIVERSELLE. 273
les pâtrages où étoit son bétail, l'ardeur du feu pénétra la terre & fit dissoudre dans ses veines les métaux qu'elle y renfermoit.

Ils coulèrent selon la route qu'ils se tracèrent par ses pores, alors Tubalcaïn leva les lames, qui s'étoient consolidées par la retraite du feu, & il reconnut que la forme des lieux, par où ces lames avoient passé, y étoit empreinte: de sorte qu'il rai-
sonna, que ces métaux étoient susceptibles des figures.

Joseph nous marque que Tu-
balcaïn surpassa tous ses frères en grandeur de corps, & qu'il fut très expert dans l'art militaire; en effet, il se rendit redoutable par sa force, & par les armes qu'il forgea de ces métaux.

Mais considérez en même tems, que l'ame de sa valeur, & le motif de ses intentions ne

furent que pour satisfaire au dérèglement de ses passions. Et ce même Auteur nous fait remarquer qu'il perdit tout le mérite de son industrie, parce qu'il ne s'en servit que pour s'enrichir des dépouilles des autres, afin que cette opulence le mit en état de passer sa vie parmi les plaisirs de la débauche.

II. REFLEXION.

Il est donc facile de voir, que dès Adam la manière de remuer la terre, de planter & de battre le bled, d'habiter dans une ville, comme Cain, & de vivre à la campagne comme Jabol, étoit déjà connue.

L'Astrologie avoit été enseignée par Adam; la Musique étoit découverte; & l'art de fondre les métaux, & d'y graver

des

des figures, avoit été trouvé; il falloit conserver aux mortels des inventions si précieuses, & parce qu'Adam avoit prédit qu'il y auroit deux destructions du genre humain: l'une par le feu, & l'autre par le deluge, ses descendants bâtirent deux colonnes, l'une de brique, qui seroit conservée malgré la fureur du feu, & l'autre de pierre, qui demeuroit malgré la violence de l'eau; ils y écrivirent tout ce qui avoit été inventé pour la commodité & pour l'usage des hommes, afin que les Arts & les Sciences ne pussent périr, & que la postérité par ce moyen pût jouir de leur utilité. Joseph, qui nous rapporte cette précaution des enfans d'Adam contre le deluge, ou contre l'incendie, assure, qu'on voyoit encore de son tems dans la Sirie la colonne de pierre qu'ils

M 6 avoient

avoient dressée , pour donner l'immortalité aux productions de leur esprit.

Je veux bien croire qu'il y eut dans cette précaution , pour la conservation des Arts & des Sciences , quelque vûe de l'utilité générale : mais il y avoit beaucoup plus de cet amour propre , qui est si fort attaché à l'homme , il veut forcer les loix de la nature , & comme par son péché il est assujetti à la mort , il ne songe qu'à rendre sa mémoire éternelle , ce dessein n'est point criminel , quand il n'y entre point de cet orgueil du premier des mortels , & lors qu'il est formé par relation à Dieu qui est le principe de la vie.



MA,



MAXIME XVI.

L'impureté , pour rendre l'homme plus malheureux , se joignit à l'orgueil , & à l'envie.

REFLEXION.

Adam avoit commencé de déplaire à Dieu par son orgueil , qui fit naître sa désobéissance ; Caïn par l'envie qu'il eut contre Abel répandit le sang innocent , & fut le premier homicide du monde : & la postérité de Seth s'étant alliée avec celle de Caïn , les enfans de Dieu furent ainsi mêlez avec les enfans des hommes.

Ce mélange odieux remplit toute la terre de corruption , & comme il avoit été fait pour obéir

278 LA MORALE
obéir à la convoitise , le cœur de l'homme , où Dieu régnoit , bannit ce principe , de toutes les vertus , pour y recevoir le pouvoir tyrannique du Démon.

Ce fut donc avec justice que Dieu abrégea la vie de l'homme ; le fils ne vécut plus si long temps que ses pères , & ce fut une marque de la colère du Ciel , qui récompense par de longues années ceux qui suivent ses préceptes , ainsi qu'il est promis à ceux qui rendent à leurs parens l'honneur qui est dû à leur caractère.

On peut trouver ici le sujet d'une excellente morale. N'y voit-on pas , que les plaisirs criminels de l'amour donnent la mort à l'homme ? Quiconque s'attache à la fureur de cette passion , travaille à finir sa course , il goûte des délices qui le tuent , il se trace un chemin

qu'il

UNIVERSELLE. 279
qu'il croit être de roses , & qui le conduit au tombeau. Ne sciait-il pas les suites de ce dangereux dérèglement ; le corps s'y affoiblit , il y trouve toutes sortes de maladies , & les facultez de l'ame s'y abrutissent , parce qu'elle devient alors l'esclave du corps , & que par leur alliance mutuelle elle est forcée d'obéir , elle qui est née pour lui commander.



MA



MAXIME XVII.

*Les péchez des hommes forcérənt
Dieu de les punir par un de-
luge universel.*

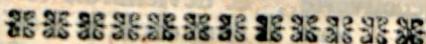
REFLEXION.

C'Est en vain que les Physiciens veulent attribuer la cause du deluge universel aux influences de certaines constellations humides, lors qu'elles sont jointes à des Signes pluvieux, il est naturellement impossible, que toute la terre soit tellement inondée par les eaux, qu'elles surmontent de quinze coudées les plus hautes montagnes, ainsi que le marque l'Ecriture Sainte.

Si

Si une partie de la terre, à ce que dit Aristote dans son second Livre des Météores, étoit toute cachée sous les flots de la mer; l'autre, sans doute, seroit découverte, & deviendroit sèche: mais si l'on consulte les Loix de la nature, elle ne peut être entièrement submergée, sans une cause supérieure & inconnue; aussi le Texte Sacré fait voir que pour punir les hommes, Dieu fit ouvrir les cata-ractes du Ciel, & qu'il couvrit la terre des eaux de la mer, qui furent les causes matérielles & secondes du deluge: mais il ne faut point chercher ailleurs, que dans la colère de cet Estre suprême la cause efficiente & première de cette inondation générale; il se peut bien faire que quelques Pays peuvent être abîmez par les eaux, ou embrazez par le feu, selon la conjonction des

282 LA MORALE
des Planètes, mais toute la terre entière ne s'çauroit être ravagée, si la main puissante de celui qui préside à tout, ne force les élémens de lui obéir.



MAXIME XVIII.

L'usage du vin est bon; c'est le sentiment de l'Oracle des Sages, mais il faut qu'il soit modéré, son excès est très dangereux.

I. REFLEXION.

IL n'y a rien de si violent que le vin, quand il est pris avec excès; il rompit les nœuds de l'amitié la plus solide par la fureur où il nous jette; il fait tremper les mains dans le sang que nous chérissions le plus; il découvre le secret, dont la révélation

UNIVERSELLE. 283
révélation donne la mort; il trouble l'esprit; il abrutit les facultez de l'ame, & rend le corps sujet à toutes sortes de maladies.

Aléxandre, qui s'abandonna aux charmes furieux du vin, devint de conquérant un homicide. Antoine, qui avoit de grandes qualitez, périt, pour s'être adonné au vice; & Loth força la nature dans le crime qu'il commit avec ses propres filles; aussi parmi les Egyptiens les Prêtres, qui étoient consacrés au Soleil dans la ville d'Heliopolis, n'osoient porter de vin dans le Temple. L'usage de cette liqueur étoit permis aux autres Sacrificateurs, mais avec beaucoup de retenuë; & il y avoit plusieurs cérémonies, où il leur étoit tout à fait interdit, & particulièrement lors qu'ils enseignoient les mystères de leur Théo-

Théologie, & les secrets de la Philosophie. Les Rois mêmes sçavoient quelle mesure de vin ils devoient boire ce qui leur étoit limité par les préceptes de leur Religion : car avant Psmeticus, ils ne goûtoient point de cette liqueur, & ne l'osfroient point aux Dieux, parce qu'ils prétendoient qu'elle leur étoit désagréable.

Solon vouloit qu'un Prince fut puni de mort, lors qu'il étoit surpris accablé de vin ; & Pittacus le condamnoit à une double amende. Saint Ambroise assure, qu'un homme ivre n'est plus cet homme raisonnabil, que Dieu a créé, & qu'il n'y a point de différence entre les cris qu'il jette, & les hennissemens d'un cheval.

Il y a pourtant des Nations, qui se sont fait une habitude de la débauche du vin ; & Plutar-

que

que observe, qu'elle étoit tellement en régne du tems d'Alexandre le grand, que dans un souper qu'il donna à ses Capitaines, il y proposa un prix à ceux qui boiroient davantage. Promachus fut le héros de cette débauche, & quatre brocs de vin qu'il vida, lui donnèrent la victoire avec la couronne d'or qu'il remporta, qui fut estimée dix-huit cens livres de notre monnoye ; il est vrai qu'il ne profita pas de sa récompense, car trois jours après il mourut de cet excés : sa mort fut suivie de celle de quarante-un de ceux qui lui avoient contesté la fausse gloire de cet infame combat.



II. REFLEXION.

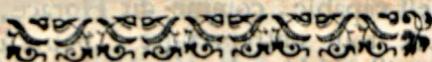
Je ne scaurois souffrir l'indulgence de Platon, qui permettoit l'excès du vin dans la fête de Bacchus, comme si ce vice pouvoit jamais avoir de spécieux prétexte. Je n'approuve point non plus, que Senéque ait avancé, qu'on pouvoit s'enyrer quelquefois pour noyer son chagrin. N'y a-t-il pas des occupations vertueuses capables de bannir la mélancolie; il avoit sans doute une fort méchante opinion de la Philosophie Stoïque, puis qu'il ne cherchoit pas dans ses préceptes des remèdes contre la tristesse.

Il est ridicule de dire qu'il y a de certaines habitudes tellement enracinées, qu'il est difficile de les arracher. L'homme

est

est capable, comme dit Horace, de tout entreprendre, pourvû qu'il ait la volonté; il faut de l'application, je l'avoué; il faut se faire violence, il est vrai: mais si l'on persévére à dompter son tempérament, si l'on examine la laideur du vice, qui nous entraîne à son penchant, si l'on réfléchit sur les maux dont il nous peut affliger, si nous considérons bien toutes les suites facheuses qui suivent les prétdus plaisirs que l'on y trouve, il est certain que nous triomphrons; & je connois des personnes qui ont aimé passionnément le vin, & qui néanmoins se sont défait d'une habitude qui est aussi brutale, qu'elle est dangereuse au corps, à l'amé, & à la société civile.





MAXIME XIX.

L'Orgueil n'a jamais été sans punition.

I. REFLEXION.

UN Poète profane nous donne une excellente idée du téméraire, qui voulut inspirer aux hommes le dessein d'élever une tour, dont la hauteur prodigieuse les pût dérober à la colère d'un Dieu irrité : Nous avons l'insolence, dit-il, d'osier attaquer la Divinité jusques dans le Ciel, qui est son Trône; & la multitude de nos crimes fait que nous ne lui donnons pas le temps de faire reposer son foudre; c'est le dessein qu'eut Nembrot,

ou

UNIVERSELLE. 289
ou Nabot, selon Joseph, il osa jettter les fondemens de cette tour, qu'il prétendoit pouvoir servir d'azile aux hommes pour l'impunité de leurs offenses : Mais y a-t-il de l'aparence que son opinion fût raisonnable, ce petit fils de Noé, qui avoit une tradition certaine du deluge, pouvoit-il douter de la puissance de Dieu ? Quelque élévation qu'eut l'insolent édifice qu'il entreprit, étoit-il à l'abri de la colère du Ciel; & si les eaux étoient impuissantes pour détruire ce monument de l'impiété de Nembrot, ce même Ciel manquoit-il de foudre pour le réduire en cendre ?

Il est donc plus vrai-semblable qu'il persuada aux hommes que cette tour les sauveroit de l'inondation des eaux, & que ceux qui donnoient dans les pièges qu'il tendoit à leur liberté, ne

N

voyoient

voyoient pas, que ce n'étoit en flet que pour les soumettre à son pouvoir tirannique : car supposé que la terre eût été abîmée par un nouveau deluge, cette tour étoit incapable de donner une retraite à tous les hommes. Mais comme dit fort bien l'Ecriture Sainte, Nembrot fut puissant & redoutable, il régna sur plusieurs Peuples au Pais de Sennaar, il traita avec la dernière cruauté ceux qu'il avoit assujettis ; aussi Moïse l'appelle fort & robuste, & Comestor prétend qu'il avoit dix coudées de haut.

Il fut le Saturne des Anciens & fonda Babilonne, la grandeur de cette Ville étoit autrefois si prodigieuse, qu'Aristote assure, qu'une partie de la Ville ayant été prise, l'autre n'en scavoit pas encore la nouvelle ; ses murailles étoient si larges, que six chariots y courroient sans le toucher ; elle

elle avoit cent portes d'airain, & des Jardins suspendus en l'air. Semiramis veuve de Ninus, aussi-bien que Nabucodonosor, la rendirent une des merveilles du monde.

Nembrot parmi les hommes fut le premier idolâtre, il quitta le culte du vrai Dieu, & força ses sujets d'adorer le feu. C'est, ce me semble, la raison pour laquelle cet élément fut consacré chez les Chaldéens, les Medes, les Assyriens, & les Peres.

II. REFLEXION.

C'Est en vain que l'amour propre de l'homme lui donne de l'orgueil, tout ce qu'il médite dans les sentimens de superbe, qu'il lui inspire, doit devenir le jouet du vent, lors que Dieu s'y oppose : sa témérité ne

lui attire que de la honte , & de la confusion ; aussi comme dit exceillement Saint Augustin , Nembrot excitoit ceux qu'il tenoit dans l'esclavage de bâtrir une tour , qui put s'oposer aux effets de la Puissance divine , c'étoit un dessein qui marquoit l'insolence de son orgueil. Ce fut donc avec justice que sa méchante intention fut punie , quoi qu'elle n'eût pas de succès. Sçavez-vous le genre de peine qui lui fut imposé ? Le pouvoir de ce-
lui qui commande , répond ce Père de l'Eglise , dépend de la langue , ce fut dans cette partie que sa présomption fut châtiee , afin que celui qui n'avoit pas voulu obéir à Dieu , ne fut point entendu des hommes , quoi qu'il voulut leur commander.

Cette conspiration , qui portoit ses attentats jusques contre le Maître de l'Univers , fut dissi-

pée par la confusion des Langues , parce que l'ouvrier , qui ne pouvoit entendre les expreſſions d'un autre ouvrier , se ſe-
paroit d'avec lui , & ne faifoit point de ſociété , qu'avec ceux , dont le diſcourſs lui étoit intel-
ligible. Cette diſtincſion des Langues fit la diſiſion des Na-
tions ; elles fe diſperſerent ſur la terre , ſelon qu'il plût à Dieu , qui fit ce grand miracle , pour faire craindre ſa puissance , & pour nous donner une parfaite idée , que les moyens dont il fe ſert pour la punition des cou-
pables , ſont quelquefois incom-
préhensibles aux hommes , quoi qu'ils ayent du rapport à leurs crimes.

Nembrot fonda donc l'Em-
pire des Babyloniens , & puis que nous trouvons l'occation de par-
ler de ces Peuples , diſons quel-
que chose de ce qu'ils avoient

294 LA MORALE
de plus considérable , ou pour
mieux dire de plus extraordi-
naire dans leurs mœurs.

III. REFLEXION.

IL est certain que la tirannie
est toujours précédée de l'im-
piété ; & celui qui a étouffé
dans ton cœur les sentimens que
la nature inspire touchant la
Divinité, est incapable d'y con-
server aucun mouvement d'ami-
tié pour les hommes ; il suit
aveuglement tout ce que lui
dicté son orgueil. C'est donc
sans s'étonner , qu'il faut regar-
der Nembrot attaquer la puis-
sance de Dieu , par cette tour
qu'il fit bâtir , & que l'on ne
doit point ensuite être surpris
s'il se rendit la terreur des hom-
mes , qu'il assujettit sous l'escla-
vage de sa tirannie.

La

UNIVERSELLE. 295

La première & la plus rigou-
reuse Loi qu'il leur imposa , fut
de leur défendre le culte d'un
Dieu invisible : mais que toute
la nature reconnoissoit dans la
production merveilleuse des ou-
vrages différens de l'Univers ,
& de ne reconnoître point d'autre
Divinité que le feu , qu'ils
devoient adorer , à cause , peut-
être , que cet élément furieux
avoit de la conformité avec la
violence de ses actions.

Cet ordre impie fit gémir
les plus sages du Peuple : mais
comme la corruption s'insinua
facilement , & que le dérégla-
ment des mœurs fait mépriser
les conseils de la raison , qui la
plupart du tems étant emportée
par la rapidité du tempérament ,
fait souvent naufrage , & s'ap-
plaudit jusques dans le précipi-
ce , presque tous les Babylo-
niens imitèrent l'impiété de leur

N 4

Prin.

Prince. Le vrai Dieu n'y fut plus adoré ; le Feu eut des Temples & des Autels, de sorte que sous la figure de cet élément le Démon triompha de l'erreur des hommes, & devint leur Dieu & leur ennemi tout ensemble.

Que cet Ange Apostat se servit utilement de la puissance de cette Divinité ! Ces Peuples aveuglez n'eurent pas plutôt adoré le Feu, que le feu de la concupiscence s'empara de leur cœur, & par un malheur extrême, ils crûrent être obligez d'obéir aux mouvemens de cette incendie, & cette obéissance qui les rendoit criminels, passa chez eux pour une suite des mystères de leur nouveau culte.

Ce fut alors qu'ils se plongèrent tout à fait dans les délices des sens, qu'ils s'abandonnèrent

à l'excès du vin, & qu'ils pratiquèrent dans leurs débauches tout ce qu'il y avoit de plus infame, & bien loin d'avoir cette furieuse jalousie qu'ont tous les Orientaux, ils permettoient aux étrangers toute sorte de commerce avec leurs femmes.

IV. REFLEXION.

JE ne sçai ce que l'on pourroit dire sur la coutume qu'ils avoient de prostituer pour déargent les plus belles de leurs filles, & d'employer ensuite cet argent à marier les autres, à qui la nature avoit refusé ce merveilleux avantage : mais n'y avoit-il pas en cela une furieuse injustice, de sacrifier ce qui méritoit l'attention d'un homme raisonné & plein de mérite ? Falloit-il que la beauté, qui est un petit miracle

dans le genre humain , fût punie de ses charmes? Et falloit-il qu'une fille trouvât la consolation de sa laideur dans l'outrage qui étoit fait à son propre sang?

Il se peut faire aussi que le dérèglement où vivoient ces Peuples , ne leur faisoit point regarder cette prostitution comme un affront , puis qu'ils permettoient la même chose à leurs femmes ; & qu'ainsi parmi cette licence criminelle des plaisirs , celles qui étoient sans beauté étoient entièrement méprisées , si l'argent , qui de tout tems a triomphé , n'eût réparé leur manque de mérite.

V. REFLEXION.

Polidore & Strabon disent qu'ils avoient une coutume , qui , ce me semble , n'étoit pas

pas si mauvaise : il n'y avoit personne parmi eux qui fit profession de la Médecine ; ils portoient seulement les malades dans un lieu public , où ceux qui avoient eu les mêmes maladies , étoient obligez par la Loi de les aller voir , & de leur enseigner les remèdes qui les avoient guéris. On ne dit point la raison de cette coutume , si c'étoit que l'ignorance régnât parmi ces Peuples , ou si les Médecins n'y avoient pas conservé leur profession dans son premier lustre : car il est certain que la Médecine est la connoissance du corps humain , aussi-bien que de la diversité des maladies qui l'affligent , des remèdes qui y sont propres , & de la vertu des simples , ou comme disent ses Panégiristes , un don du Ciel : aussi l'on a bâti des Temples à ceux qui y ont excellé , comme Apollon : car de

dire, selon les fables des Grecs, qu'il en fut l'Auteur; c'est contester la vérité, qui veut, qu'Adam, comme un véritable Philosophe, ait laissé à la postérité la connoissance des sciences, qui sont venues jusqu'à nous par des moyens differens.

Quelle estime n'a-t-on point fait dans l'Histoire de Chiron, de Machaona, de Podalirius, d'Hipocrate & de Galien. L'antiquité nous fait voir des Rois, qui ont fait gloire de professer cette science; ainsi que Sabor, & Giges chez les Médes, Saniel chez les Arabes, Mitrades chez les Perses & les Egyptiens, & Avicenne Prince de Cordoué; c'est ce qui fait que les fameux partisans de cet Art ont dit que la santé étoit dûe à la bonté de Dieu, que la nature en étoit l'instrument, mais que le Médecin étoit le Ministre de

de l'un & de l'autre; les Prêtres parmi les Egyptiens devoient sçavoir la Médecine, la Musique, & leur Théologie; il falloit que ces Peuples eussent de grands talents pour les Sciences, la Médecine, & la Musique, sont chacunes si vastes dans leurs connoissances, qu'il faudroit plus que la vie d'un homme, pour aquérir l'une des deux; cependant il falloit que les Egyptiens eussent de grandes idées de cet Art, puis qu'ils ne le vouloient confier qu'aux Ministres de leurs Dieux, qui devoient aussi sçavoir la Musique. N'étoit-ce pas pour faire comprendre que l'esprit de l'homme ne pouvoit rien de lui-même, s'il n'étoit inspiré par cette harmonie, qu'ils reconnoissent faire agir le Ciel & la Terre, & que la Médecine étant un don du Ciel, il falloit par leur moyen implorer des

302 LA MORALE
des Dieux le retour de sa santé.

Cependant, si les Médecins ont aquis une grande réputation dans les Siècles passés, ils ont beaucoup perdu de ce premier éclat, si l'on en croit leurs ennemis : ce que l'on rapporte de l'Empereur Adrien, est assez fort pour faire douter de leur sçavoir, ou pour en avoir une grande défiance : car ce Prince répétoit souvent, qu'une consultation de Médecins tuoit plus de Princes que la mort même.

Il faut en effet que ce grand Art soit bien déchû, il n'y a plus d'Esculape ; Hipocrate & Gallie ne sont plus que dans la mémoire des hommes, qui ont donné tel sens qu'ils ont voulu à leurs décisions & à leurs dogmes : de manière que la vie d'un malade dépend assez souvent de la bonne ou de la mauvaise interprétation de quelque pas-

UNIVERSELLE 303

passage, & peut-être aussi de l'entêtement de ceux qui consultent sur la maladie : car pour écouter trop les tentimens de l'amour propre, ils se plaisent beaucoup plus à soutenir en de beaux termes la diversité de leurs avis, qu'à dire quelque chose sur la véritable cause de ce qui tourmente le malade ; il est pourtant certain que la belle Latinité n'a jamais charmé la douleur, ni guéri le mal : néanmoins c'est l'usage de bien dire, il ne sera pas aboli dans notre Siècle : aussi ne tombe-t-on plus d'accord de ce que disoit Hippocrate dans une de ses Lettres, que la Médecine étoit un présent des Cieux, & que par cette raison il n'en avoit jamais voulu tirer aucun salaire.

Cela n'empêche pas qu'il n'y ait de fort habiles Médecins, dont la science & le mérite sont con-

304 LA MORALE
connus, & qui sans doute s'ap-
pliqueroient davantage, s'ils é-
toient secourus pour pousser leurs
découvertes, & c'est là où les
Rois & les Princes devroient
faire éclater leur magnificence,
ils s'occupent à bâtrir des Vil-
les pour rendre leur nom cé-
lèbre, ils en fortifient d'autres
pour se rendre formidables à leurs
voisins, ils font faire des che-
mins Royaux, ils font éllever
des Palais admirables, ils pro-
diguent l'or & l'argent, & né-
gligent ce qui regarde leur san-
té, qui est le principal de la
vie? Qu'ils se souviennent de
ce qui vient d'être dit plus haut
de l'Empereur Adrien, s'ils don-
noient le tiers de leur revenu,
ne seroit-il pas encore utilement
employé, puis que ce seroit
pour travailler à se garantir d'u-
ne mort précipitée: car il est
certain que pour faire des dé-
couvertes,

UNIVERSELLE. 305
couvertes, il faut du tems & de
la dépense, & si depuis Hi-
pocrate, & les fameux Méde-
cins qui ont paru, on s'étoit
appliqué à la connoissance des
simples, qui est sans doute une
des principales parties de la Mé-
decine, qu'on eût recherché la
cause des maladies, & qu'on eût
été éclairci pourquoi le même
mal n'est pas guéri par le mê-
me remede en diverses person-
nes: sans doute que l'on ne
verroit pas tant de morts préci-
pitées.



MA.



MAXIME XX.

Le succès du combat ne dépend pas toujours du nombre, ni de la valeur, il y faut de la conduite; le stratagème & le bonheur donnent souvent la victoire.

REFLEXION.

ABRHAM fut que Lothavoit été pris avec les Sodomites, qui avoient été défaitsen bataille par les Assyriens, il résolut de le tirer de l'esclavage, & il l'entreprit avec tant d'adresse, qu'ayant mis en déroute les ennemis, il delivra son neveu: ainsi, dit Joseph, ce n'est point la multitude, ni la force, qui font quelquefois vaincre,

UNIVERSELLE. 307
vaincre, Abraham n'avoit que trois cens de ses domestiques, & quelques esclaves, néanmoins il eut tout l'avantage du combat.

C'est une vérité, qui est confirmée dans toutes les Histoires; les Gaulois ne cédoient point en valeur aux Romains, ils savaient affronter la mort dans les combats. Quel spectacle affreux & merveilleux tout ensemble, que de voir ces fiers Peuples aller aux coups tous nuds & attaquer avec hardiesse des ennemis, qui étoient armez depuis les pieds jusqu'à la tête; César néanmoins les assujettit, parce qu'il se servit de l'adresse & de la ruse, qu'il sema de la division parmi eux, & qu'il employa leur valeur pour se détruire eux-mêmes. Si Vercingetorix eût eu autant d'éloquence que ce tiran des Romains, & qu'il eût été com-

308 LA MORALE
comme lui son propre Historien,
sa valeur & sa conduite , quoi
que malheureuse , n'auroit-elle
pas eu les éloges de la postérité.

Xerxes épouventa la Gréce a-
vec un million d'hommes , mais
il ne leur donna que de la peur ,
il n'exécuta rien de proportionné
à la multitude de ses soldats ,
sa retraite au contraire fut plei-
ne d'infamie. Darius fit mar-
cher sous ses enseignes toutes les
Nations différentes de ses Royau-
mes , & cependant Aléxandre
avec trente mille Macédoniens le
battit toujours & se rendit maître
de son Empire.

Si les Parthes vainquirent les
Romains , & si Surena triompha
de Crassus , le stratagème y eut
beaucoup de part , & la con-
duite précipitée de ce dernier ,
qui se rendit aux pressantes sol-
licitations de son fils , qui vou-
loit

UNIVERSELLE. 309
loit combattre , contribua autant
à la perte de l'Armée , que la ru-
se & la valeur du vaillant Su-
rena.

Ce Chef , qui sous une beau-
té charmante étoit plus fier &
plus redoutable , que le Dieu de
la guerre , voyant l'ardeur incon-
siderée de ses ennemis , leur ca-
cha adroitement le nombre de
ses soldats par des couvertures
& des peaux , qu'il leur fit met-
tre sur leurs armes , de crainte
que leur éclat ne trahît son des-
sein ; aussi les Romains ne con-
nurent leur erreur , que lors
qu'ils furent à la portée des flé-
ches , & dans un tems que cet-
te faute ne se pouvoit plus répa-
rer.





MAXIME XXI.

L'ingratitude a régné dès la naissance du monde : la téméraire Agar nous est un témoin de cette vérité.

I. REFLEXION.

Agar ayant été donnée à Abraham par sa propre femme, s'enorgueillit, parce qu'elle se sentit en état de donner à ce Patriarche une postérité; elle paya d'ingratitude sa bienfaitrice; aussi le même Abraham l'abandonna à la juste colère de Sara, & elle fut contrainte de s'ensuivre, pour ôter la punition de sa faute.

Cet exemple doit confondre

ces

ces monstres de nature, chez qui les bien-faits se perdent, ainsi que cette eau du tonneau des Danaïdes, les ingratis ont été détestez de tout tems: mais jamais, dit Senéque, les Loix ne les ont condamnez, si ce n'est dans la Macédoine.

Il est pourtant certain que selon Xenophon on punissoit sévèrement chez les Perses le crime d'ingratitude; les Egyptiens avoient fait des Loix contre les ingratis; les Athéniens les avoient imitez, & du tems de Claudio & de Néron, il avoit été ordonné, que celui qui auroit été ingrat envers le maître qui l'avoit affranchi, feroit tout de nouveau réduit à la servitude.

C'étoient néanmoins de belles chimères que ces Loix, jamais Peuples n'eurent plus d'ingratitude, que les Grecs, ni que les Romains; les uns firent périr

312 LA MORALE
rir les plus grands Capitaines de la Grèce , & les plus illustres Philosophes , Aristide , Phocion , Socrate , Miltiades , & Themistocles ; & les autres ne traiterent pas mieux , Coriolan , Camille , Marcellus , & les Gracques.

La reconnoissance est la mère de toutes les vertus , parce qu'elle fait naître la piété envers Dieu , qu'elle inspire de l'amour pour les parens , qu'elle fait naître le zèle que l'on a pour sa Patrie , qu'elle donne du respect pour ceux qui ont eu le soin de notre éducation , & qu'elle établit les beaux nœuds de l'amitié. Et l'ingratitude , selon Cicéron , & dans la pensée de tous les gens raisonnables , est la source de tous les vices.

L'homme ingrat est capable de perfidie , d'ambition , de haine , d'avarice , de cruauté , de
ven-

UNIVERSELLE. 313
vengeance , & d'envie. Imaginez-vous tout ce qu'il y a de plus criminel , il peut le penser ; & il l'exécute avec un plaisir extrême , pour aller à ses fins.

II. REFLEXION.

LA Macedoine nous fournit un étrange exemple de cette vérité , mais elle nous en fait voir un admirable dans la justice de Philippe.

Ce Prince avoit dans son Armée un soldat d'une valeur extraordinaire , & qui s'étoit signalé dans mille occasions périlleuses , plus il se rendoit fameux par ses actions , & plus Philippe , qui seavoit parfaitement bien l'art de former un homme au métier de la guerre , l'exposoit aux coups , pour augmenter sa
fier-

O

fierté & sa hardiesse , en le récompensant toujours à proportion de son mérite ; le même soldat s'étant sauvé du naufrage d'un vaisseau où il étoit , fut retiré presque mourant & tout nud par un Macédonien , à qui l'état pitoyable du soldat avoit donné de la compassion.

Cet homme généreux lui céda son lit , il s'appliqua à le soigner comme son propre fils , & il lui donna tout ce qui lui étoit nécessaire ; lors que le soldat fut remis de sa disgrâce , il prit congé de son hôte : mais en lui disant adieu , l'hôte répétoit souvent ces paroles à ce soldat pour lui servir de leçon : Je ne ferai point ingrat , & je donnerai des marques de ma reconnoissance , pourvû que je puisse me rendre auprès de mon Prince.

Ce soldat arriva enfin à la Cour de Philippe , il lui rendit

com•

compte de son infortune , mais il oublia de lui parler de l'humanité de son hôte. Le Prince plaignant son malheur , lui donna la hardiesse de lui demander , pour le consoler de sa disgrâce , l'héritage d'un certain Macédonien , qui n'auroit pas de l'horreur de cette action , puis que ce Macédonien étoit le même homme qui l'avoit traité avec tant de charité , & sans lequel il auroit perdu la vie.

Cette grâce lui fut accordée ; il s'alla mettre en possession du bien de celui qui l'avoit tiré des bras de la mort , & dépouilla avec la dernière inhumanité un homme , pour lequel il étoit obligé de se sacrifier ; la misère où ce malheureux se vit réduit , fit qu'il écrivit à Philippe la vérité de tout ce qui s'étoit passé à l'égard du soldat.

Ce sage Roi eut tant d'hor-

O 2

reur

316 LA MORALE
leur de l'ingratitude de ce cruel
procédé , qu'il remit le Macé-
donien dans tous ses biens , &
fit flétrir le soldat d'un fer
chaud.

III. REFLEXION.

Polibe nous marque que les
Tribuns forçoient les soldats
qui devoient la vie à leurs com-
pagnons , de leur mettre la cou-
ronne civique sur la tête , s'ils
ne le veuloyent pas faire de leur
bon gré ; ils étoient obligez de
leur porter le même honneur ,
qu'à ceux qui leur avoient don-
né la vie ; & Tite-Live rappor-
te dans son Histoire , que Quintus Terentius Culleo , qui avoit
été fait prisonnier par les Carta-
ginois , suivit avec un chapeau
sur sa tête le char de Scipion
l'Africain , & que par une ju-
te

UNIVERSELLE. 317
te reconnoissance il aimé & res-
pecta , tant qu'il vécut , celui
à qui il étoit redevable de la
liberté.

Senéque rapporte , que Rus-
sus , dont la famille étoit Pa-
tricienne , ayant souhaité dans
le transport de la débauche , que
jamais César ne revint de l'ex-
pédition qu'il avoit entreprise ,
fut le lendemain averti par son
esclave du péril où il s'étoit jet-
té : car , quoi que César ne fût
pas encore Empereur , le Trium-
virat dont il étoit honoré , lui
donnoit le même pouvoir.

Il étoit donc difficile que la
basseſſe des flateurs , qui ré-
gnoit alors , ne fût pas décou-
vrir à César cette malheureuse
imprécation : Croyez-moi , dit
ce fidèle esclave à son maître
dans l'embarras où il le voyoit ,
Prévenez les délateurs , allez
vous accuser vous-même , & re-

O 3 jettez

jetsez tout votre crime sur la violence du vin qui vous a fait parler avec tant d'indiscrétion.

Rufus suivit ce conseil, alla trouver César & lui protesta, que c'étoit avec un sens rassis & du meilleur de son cœur, qu'il souhaitoit que la même imprécation qu'il avoit faite contre lui retombât sur sa tête, & sur celle des siens.

Cet aveu lui fit accorder le pardon de sa faute, & il en fut quitte pour une amende fort légère; aussi pour donner des marques de reconnaissance à celui qui lui avoit sauvé la vie par la sagacité de son conseil, il l'as- franchit dès qu'il fut hors de péril; & César même fut tellement charmé de l'action de l'esclave, qu'il remit en sa faveur à Rufus l'argent, auquel il avoit été condamné.

IV. REFLEXION.

NEst-ce pas une honte aux hommes de voir que les animaux privez de raison, leur apprennent qu'il faut avoir de la reconnaissance des bien-faits; celle des chiens n'est-elle pas admirable, puis qu'on en a vu qui n'ont point abandonné leurs maîtres dans le péril, qu'ils les ont soulagez, qu'ils les ont nourris, & que les ayant accompagnez jusques dans le tombeau, ils n'ont pu survivre à leur perte.

Centraetus Galleta ayant tué Antiochus, se jeta sur son cheval, après s'être saisi de la bride: mais ce fidèle animal reconnoissant que c'étoit le meurtrier de son maître, prit sa course avec une telle furie, qu'il se

320 LA MORALE
précipita contre un rocher , &
aima mieux perdre la vie , que
de ne pas venger la mort d'An-
tiochus par celle de Galleta , qui
la perdit dans cet effort.

Cardan rapporte qu'en Egyp-
te , un des petits d'une vipère
privée , ayant tué le fils de la
maison où elle demeuroit , elle
en conçut une telle indignation ,
que ne sçachant apparemment
quel étoit le coupable , elle van-
gea cette mort par celle de tous
ses petits , & qu'ensuite elle s'en-
fuit & ne parut jamais.



MA.

UNIVERSELLE. 321



MAXIME XXII.

La sepulture est due à tous les hommes.

I. REFLEXION.

LA coutume de mettre les morts en terre est ancienne ; Abraham acheta d'Ephron un champ pour y déposer le cada-
vre de Sara ; c'est ce qui nous fait voir que cette coutume est établie dés la naissance du mon-
de , & que les premiers hom-
mes qui sçavoient que la terre avoit prêté sa poussière pour les former , devoit les reprendre après leur mort ; aussi Cicéron dit que Xenophon rapporte , que Cirus fut mis en terre , & qu'il étoit juste que la mère de

O 5 tous

340 LA MORALE
tous les mortels les reçût dans
son sein , & que cette coutume
étoit très ancienne.

Elle fut observée à l'égard de Numa , quand il eut quitté la vie , de même qu'envers tous ceux de la famille Cornelienne , dont Scilla fut le premier , qui ordonna que son corps fût brûlé , parce qu'apparemment il craignit d'être traité avec la même indignité qu'il avoit eu pour Marius , dont il fit jeter les os d'une façon tout à fait inhumaine.

Les Egyptiens méprisoient de bâtrir de somptueux édifices ; mais ils étoient magnifiques dans les tombeaux , qu'ils élevoient à la mémoire de ceux qui étoient morts , ils disoient qu'une simple maison suffissoit à l'homme , parce que sa vie étoit de peu de durée , mais que le sépulcre , qui renfermoit ses dépouilles pour

UNIVERSELLE. 341
pour l'éternité , devoit avoir quelque chose qui méritât la vénération de tous les Siècles.

Solon défendit par ses Loix d'employer plus de dix hommes pour la construction d'un sépulcre , & il ordonna que le mort seroit levé & enterré aux dépens du public , & que celui qui feroit son éloge , ne seroit point choisi par ses parens , mais seulement par les Magistrats.

Demetrius , pour s'opposer à la vanité des sépulcres , voulut qu'ils fussentachevez avant que le jour parût. L'on remarque néanmoins qu'il fut employé plus de tems à la construction de celui d'Isocrate , & que l'on y avoit gravé pour symbole un Bélier & une Sirene , & l'on admireroit sur la table du monument le rare ouvrage , qui representoit les Poëtes & les Maîtres que cet Orateur avoit eu ,

324 LA MORALE
& particulièrement le Philosophe Gorgias que l'on avoit mis proche de lui , regardant une sphère avec application.

Platon ne vouloit point que les sepulcres se fissent dans un champ fertile & qui pût servir. Il faut , ditoit-il , que le lieu qui doit recevoir un corps mort , ne soit propre qu'à cela , & que les vivans n'en reçoivent aucune incommodité : car ceux qui vivent , & beaucoup moins les morts , ne doivent point empêcher la terre de produire les effets de sa fécondité ; il ne vouloit pas non plus , que l'on employât plus de cinq jours , ni plus de cinq hommes au travail d'un monument , & il ordonoit que les pierres n'eussent pas d'autre grandeur , que celle qu'il falloit pour mettre quatre Vers héroïques à la louange du défunt.

Apj

UNIVERSELLE. 325

Appian remarque que la raison qui obligea les plus puissans de Rome de s'opposer à la Loi qui fut faite du tems de Coriolan pour la division des terres , c'est parce qu'ils crurent qu'il y avoit une espèce d'impiété , d'abandonner à des étrangers les monumens de leurs ancêtres , quoi que néanmoins Pomponius assure qu'il étoit toujours permis aux anciens possesseurs des terres , où étoient les tombeaux de leurs pères , d'y aller , quand la piété les y portoit.

C'est une marque que les sepulcres ont toujours été dans les champs ; & Vulpien rapporte , que l'Empereur Adrien condamna en une amende de 40. pièces d'or celui qui auroit fait bâtier un tombeau dans la Ville , que les Magistrats qui l'avoient souffert payeroient la même somme , & que ce lieu seroit ven-

du

Cependant , il semble que Trajan ait été le seul enterré dans la place publique de Rome. Plutarque dit , que cette grace fut accordée aux grands Capitaines & à leurs descendans : mais par la suite , sous le Consulat de Duellius , le Senat défendit que cela ne se fît plus à l'avenir : & néanmoins les Empereurs & les Vestales conservèrent toujours dans la Ville le droit de sépulture.

Les tombeaux des Rois de Perse étoient dans une montagne qui étoit du côté de l'Orient , & qui s'appelloit la Royle ; il y avoit dans son milieu des lieux qui étoient cavez pour les y mettre ; & sans y monter on y élevoit avec une machine les corps de ces Princes.

Les Egiptiens embaumoient les

UNIVERSELLE. 345
les corps , de ceux qui mourroient ; les Perse appliquoient sur eux de la cire qui étoit tellement vive , qu'ils se conservoient un grand espace de tems ; les Mages ne les entévelisloient point qu'ils n'eussent été déchirez des bêtes ; les Assyriens dressoient dans les marêts les tombeaux de leurs Rois , & d'autres mettoient dans des urnes les cendres de ceux qui avoient été brûlez. Ainsi l'Empereur Severe étant dans la grande Bretagne se fit apporter celle qui devoit renfermer le reste de ses dépouilles , & la prenant entre ses mains , il s'écria : Tu contiendras un homme que le monde entier n'a pu contenir.

Il y a des Nations qui ont tellement estimé la sepulture , qu'ils l'ont acheté des tyrans qui les ont assujettis ; il y en a d'autres , qui à la veille du combat se

se sont attachez au bras le nom de leurs ancêtres , afin qu'étant morts , ils fussent tôt ou tard reconnus , pour être mis dans les tombeaux de leurs pères ; & de tout tems les monumens des morts ont été sacrez , il y avoit une peine très sévère contre ceux qui avoient violé le bucher , ou rompu une colomne du sepulcre.

Les Atheniens condamnoient à la mort le Capitaine , qui n'avoit pas fait dresser à la mémoire d'un soldat qui avoit été tué pour la Patrie , un monument digne de sa valeur. A Sparte , le corps mort d'un homme étoit revêtu de pourpre , & couvert de feuilles d'olivier , & il n'étoit pas permis que les Vers , qui composoient son Epitaphe , marquassent son nom , s'il n'avoit perdu la vie contre les ennemis de l'Etat. Les Macédoniens

niens n'avoient pas de plus beaux droits pour récompenser la vertu des gens de guerre , que de leur faire de magnifiques funérailles après leur mort. Vulpian grand Jurisconsulte rapporte , que c'étoit une action infame de violer les tombeaux des morts ; & un autre a laissé par écrit , que celui qui avoit rompu un sepulcre pour en tirer le corps mort ou ses os , devoit être puni de mort , s'il étoit du simple peuple , & s'il étoit plus considérable , on le devoit bannir , ou le condamner à travailler aux mines. Enfin , la sepulture a été respectée jusques dans les ennemis même , ainsi que la Loi l'ordonnoit chez les Hébreux. De sorte que le sentiment de Cajus ne doit point être reçû quand il dit , que l'on ne doit point avoir d'égard pour les tombeaux des ennemis , & que

348 LA MORALE
que l'on peut se servir à d'autres usages des pierres qui composoient le monument.

II. REFLEXION.

Cependant, comme les coutumes sont bizarre, & que ce qui est établi chez de certains Peuples, est défendu parmi d'autres Nations ; il ne faut pas s'étonner, que les hommes aient eu des sentiments différens sur la sépulture, aussi y en a-t-il qui se sont moquéz du soin que l'on en prenoit, & qui ont soutenu qu'il étoit indifférent, que l'eau, le feu, ou la terre, fist la dissolution des parties d'un corps mort. Ceux d'Alba le laissoient parmi le fumier & l'ordure ; les Troglotides attachoient la cervelle du mort à ses pieds, lui mettoient une Corne de bouc

UNIVERSELLE. 349
à la tête, & le promenoient en tous lieux avec des risées & des moqueries, & puis l'enterroient dans le premier endroit qui se trouvoit ; les anciens Arabes avoient un tel mépris pour tous les honneurs qui se pratiquoient aux obsèques des morts, qu'ils jettoient à la voirie les corps des plus qualifiez d'entr'eux, & de leurs Souverains même ; & les Sabéens pousserent la chose si loin, qu'ils estimérent qu'il y avoit du crime d'avoir soin de la sépulture des morts.

Beaucoup de Philosophes se sont peu embarrassiez de leur sépulture ; & même Epicure qui scavoit parfaitement bien, que ces sortes de monumens avoient une extrême vanité, ne voulut point que son Sage s'y laissat séduire ; en effet, si l'on veut se détacher un peu des sentiments de l'amour propre, on

332 LA MORALE
verra que l'inquiétude de vouloir s'ériger un trophée après sa mort , est peu convenable à la foiblesse de l'homme , & qu'il est même inutile à son orgueil de vouloir revivre dans les masses de pierre , de bronze , ou de marbre.

Je ne loué pas la coutume de ces Peuples , dont je viens de parler ; je ne blâme pas non plus ceux qui élèvent des monumens en faveur de ce qu'ils ont aimé , mais je ne scaurois approuver la foiblesse de ceux qui ordonnent dans leurs testamens , que la postérité les connoisse par la structure d'un superbe mausolée.

Quelle est l'idée qu'ils ont pendant leur vie , de vouloir perpétuer leur mémoire par des choses qui doivent tout leur éclat à l'argent qui y est employé ; & supposé même que les inscriptions

tions

UNIVERSELLE. 333
tions qui sont à ces monumens apprisent tout ce qu'il y a de plus sublime & de plus grand ? Quel plaisir cela peut-il faire à un homme qui n'est plus ? Il faut vivre d'une manière , que l'on s'attire pendant la vie l'estime des honnêtes gens , il faut jouir de cette douce satisfaction : mais de s'imaginer qu'après la mort il y ait un charme de la braver par un Epitaphe ou un tombeau de marbre , c'est une chimère ridicule & plaine de vanité ; il faut laisser ce soin à nos amis , parce qu'étant vivans , ils jouissent du fruit de leur amitié , qu'ils s'applaudissent dans ce qu'ils ont érigé à la gloire de leur ami , & que dans le fond ce monument est autant à leur avantage , qu'en l'honneur de celui qui n'est plus , & qui ne peut plus prendre de part au blâme , ni aux éloges.

D'ail.

D'ailleurs, n'est-ce pas fon-
der l'immortalité de son nom
sur une chose peu stable, que
sur un monument, le temps est
l'écueil de tout, il anéantit le
marbre & le bronze. Le mau-
solée qu'Aléxandre érigea pour
célébrer l'amitié qu'il avoit por-
té à Ephestion, fut autant à sa
propre gloire qu'à celle de son
favori, mais enfin il n'est plus.
Les tombeaux des Césars ont
péri, & si les Héros & les grands
hommes n'avoient eu que la ma-
gnificence de leurs monumens
pour les Historiens de leurs ac-
tions, il y a long temps qu'elles
seroient entiévelies dans l'oubli ;
le tombeau de César ne nous a
point appris la beauté de son
esprit, la grandeur de ses des-
seins, ni sa valeur surprenante ;
& celui qui fut érigé dans Ba-
bilonie au vainqueur des Perses,
ne fait point voir jusqu'à quel

excès d'élévation son heureuse
témérité le porta.



MAXIME XXIII.

*Depuis le péché il y a toujours eu
de la subordination parmi les
hommes, les uns ont commandé,
& les autres ont obéi.*

I. REFLEXION.

LA Providence divine a voulu
par des secrets, qui nous
sont inconnus, que de certains
hommes fussent libres, & que
d'autres fussent dans la dépen-
dance ; aussi les plus sçavans
Jurisconsultes tombent d'accord
que la servitude n'est point na-
turelle, & qu'elle n'est établie
que par le droit des Nations.
Saint Ambroise dit, que la li-
berté

berté régnoit encore parmi les hommes avant l'invention du vin , & que personne n'avoit entrepris jusqu'alors d'assujettir celui que la nature avoit fait son égal , & que si l'excès de cette boisson n'avoit point dominé sur les hommes , il n'y auroit point eu d'etclavage.

Ce Docteur parle en cet endroit sur la malédiction , qui fut donnée par Noé à Cham , à cause de laquelle il devint l'esclave de ses frères : mais il est certain que la tyrannie des hommes & leur puissance , avoient commencé avant le deluge , & comme la servitude n'a point eu d'autre cause que la faiblesse des uns , & la force des autres ; c'est ce qui a fait que Cain , Tubalcain & Nembrot , au rapport de Joseph , forcèrent leurs semblables de vivre dans la servitude où ils les assujettirent.

Cc.

Cependant , cette funeste coutume ayant pris son cours , parce que les grands y trouvèrent de l'utilité , & qu'ils la conservèrent ; elle fut douce ou rigoureuse , selon le génie des Législateurs , ou selon le caractère des Maîtres. Abraham , qui avoit la justice pour le principe de toutes ses actions , considéra que la servitude étoit un effet du hazard & du malheur , dont néanmoins le péché étoit la source : mais que cette même servitude étoit aussi un secret de la Providence divine , qui avoit voulu que les uns , plutôt que les autres , sentissent la rigueur de cette disgrâce ; aussi l'Ecriture nous fait voir , qu'il avoit beaucoup d'égard pour ceux qui le servoient , & que même il fioit tous ses biens à leur conduite , & qu'il faisoit tant d'estime du plus ancien de ses domestiques ,

P

338 LA MORALE
mestiques , qu'il lui donna le
soin de marier son propre fils.

Il ne faut point objecter ici
contre la maxime qui y est
avancée , qu'il n'y avoit point
d'esclave en ce tems-là ; l'Ecri-
ture nous marque , que Loth
& toute sa famille furent em-
menez captifs , & l'on ne peut
pas douter que celui qui étoit
pris en guerre ne fut réduit à
servir son vainqueur ; elle nous
marque encore que les frères de
Joseph le vendirent aux Ismaé-
lites.

Platon semble avoir entré dans
le sentiment d'Abraham , lors
qu'il dit dans le sixième Livre
de ses Loix , qu'il faut avoir
beaucoup plus d'amitié pour les
esclaves , quand nous reconnois-
sons qu'ils se portent au bien ,
& qu'ils ont de la vertu , que
nous ne cherchirions nos frères &
nos propres enfans.

Cet

UNIVERSELLE. 339

Cependant , ces infortunatez
n'ont pas toujours trouvé par-
mi les hommes la même équi-
té ; il y en a qui se font per-
suadez , que leur vertu étoit très
imparfaite , & qu'il ne leur fa-
loit jamais rien fier qui fût de
conséquence ; c'étoit le senti-
ment d'Homère ; & Caton l'an-
cien sembla être tellement per-
suadé de cette opinion , qu'ayant
parmi ses esclaves le Gramma-
rien Chilon , qui avoit enseigné
à plusieurs jeunes hommes , il
ne voulut jamais qu'il fût le
maître de son fils , & il aimâ
mieux se donner cette peine ,
que de l'exposer à être repris
par un homme qui étoit dans
les fers. Admirez la bizarrerie
de la sagesse Romaine : Caton
ne voulut pas que son fils eût
un esclave pour maître , parce
qu'il étoit indigne , à ce qu'il
s'imaginoit , que le fils de Ca-

P 2

ton

340 LA MORALE
ton reçût des avis salutaires d'un homme qui avoit été réduit dans la servitude. Je suis ravi que Coelius Rodigenus nous rapporte dans ce trait historique quel étoit le génie de celui que les Romains regardoient comme un modèle achevé de sagesse.

J'ai souvent examiné le caractère des Romains, & jamais je n'y ai vu même parmi leurs plus éclatantes actions qu'une fausse vertu : cependant, ces Maîtres du monde écrivoient avec beaucoup de précaution, pour ne rien dire qui ne fut à leur avantage : mais la vérité paraît toujours. Le plus sage de leurs Citoyens méprisa de donner à son fils pour précepteur, Chilon. Quelle fut sa raison, l'esclavage de ce Grammaire ? Est-il rien de plus pitoyable ? Et si Caton avoit été un véritable Stoïcien, ainsi que sa ma-

nière

UNIVERSELLE. 341
nière de vivre le faisoit paroître. Ne scavoit-il pas que le Sage de sa tete regardoit le Prince comme l'Esclave, & l'Esclave comme le Prince, & qu'ainsi l'esclavage ou la liberté ne fassent pas la science ou le caractère de l'homme, & que Chilon, captif ou libre, étant un fort habile Grammaire, auroit donné à ton fils toutes les belles impressions que donne l'étude des lettres.

La perte de la liberté vient de l'injuste caprice des causes secondes, à qui Dieu laisse prendre un certain cours, mais ce n'est point un obstacle au mérite. On a vu parmi les sers briller la force de l'esprit, on y a vu les plus belles marques de la constance & de l'intrepidité ; enfin, la vertu y a reçû des éloges & des récompenses ; Joseph fut fait prisonnier à la prise de

342 LA MORALE
rusalem, sa captivité n'empêcha pas que l'Empereur Vespasien, ni les Princes ses fils, n'eussent une grande estime pour lui; si l'on avoit suivi la sévère Morale de Caton, ce sçavant Hébreu n'eût point eu dans Rome une statuë d'or.

Esope fut l'admiration de son siècle; un grand Roi reçut avec plaisir l'hommage qu'il lui rendit en lui présentant ses ouvrages, la postérité les a lus plus souvent qu'aucun autre Auteur, & le tems, qui fait quelquefois perdre aux plus belles choses leur réputation, a conservé celle de ses excellentes Moralitez.

Si Rufus avoit méprisé les salutaires conseils de son esclave, il auroit peut-être perdu la vie que Cesar lui donna; & ce même Caton, qui méprisa de donner Chilon pour précepteur à

son

UNIVERSELLE. 343
son fils, sans autre raison que celle d'un injuste esclavage, abaisla néanmoins assez sa fierté pour prendre en mariage à l'âge de quatrevingt ans la fille de Salonius, qui étoit son vassal.

II. REFLEXION.

EN vérité l'on ne peut assez réfléchir sur les différens sentiments des hommes, sans être tout à fait surpris, que sous le même Ciel, sur la même terre & dans un sujet, dont l'origine est égale, qui est pareillement composé de chair, de sang, d'os, de fibres, & de nerfs, il y ait néanmoins tant de diversité par la liaison différente des principes qui le forment.

Ce même Caton, dont nous venons de faire voir le caprice orgueilleux, poussa beaucoup

plus loin sa haine contre les esclaves , car lors qu'ils étoient invalides , ou vieux , il avoit de coutume de les chasser comme des bêtes , ou il les faisoit mettre en pièces , comme s'il n'eût pas été injuste de n'en plus avoir de soin , parce qu'ils étoient devenus inutiles .

Oserois-je ici demander aux Panégyristes de la vertu Romaine , quelle excuse ils pourroient trouver à l'inhumanité de ce Misanthrope ? Et pourquoi n'avoir pas de l'indulgence pour des esclaves quand ils ont traillé tout le tems de leur vie , puis que l'on a cet égard pour des chiens & pour des chevaux , & que même la sage République d'Athènes ordonna , que les mulots qui auroient été employez au bâtiment d'un certain Temple , fussent laisséz libres pour paître indifféremment partout ,

tout , sans travailler davantage ; & qu'un particulier s'étant mis de son bon gré à la conduite des chevaux qui étoient atteléz aux chariots pour aller à la forteresse de la Ville , il fut donné en sa faveur un decret qui portoit qu'il seroit nourri aux dépens du public .

Le célèbre Epicure vouloit , que la vertu fût considérée dans toutes sortes d'états , & que l'esclave , aussi-bien que le libre , fût admis dans l'Empire des lettres , pour y recevoir un applaudissement proportionné au progrés qu'il y feroit , aussi affranchit-il Mus qui avoit été l'heureux compagnon de ses études .



III. REFLEXION.

Apparemment que Caton a voit suivi, mais d'une manière différente, les mémoires de certains Peuples de la Totcane dont la cruauté étoit excitée par les charmes de la Musique: car par un genre nouveau de supplice ils faisoient fouetter leurs Esclaves au son des flûtes & des hautbois; & c'est en cet endroit que Plutarque nous marque, qu'il est un inhumain, de châtier les hommes pour se rassasier du plaisir d'en faire la punition.

S'il étoit indigne parmi les plus honnêtes gens du Paganisme, de maltraiter les esclaves, & de payer d'ingratitude & de cruauté les services qu'ils avoient rendus, il est honteux chez

UNIVERSELLE. 347
chez les Chrétiens de vivre avec ses domestiques de la même manière que s'ils n'avoient pas comme nous l'ame immortelle, & qu'ils ne fussent pas appelliez à la gloire de l'autre vie.

Un fameux Payen parle admirablement bien sur ce sujet: Seachez, dit-il, que vos serviteurs sont des hommes, qu'ils respirent le même air, & qu'ils ont la même maison que vous, qu'ils sont vos amis, mais des amis soumis & dépendans: sur tout considérez qu'un revers de fortune peut vous réduire dans le même état.

Quittez donc, dit ce Philosophe, un sourcil orgueilleux qui vous fait craindre, prenez le parti de vous faire aimer, c'est le grand secret d'être servi avec respect & avec affection; trouvez-vous que ce soit si peu de chose que l'amour d'un domes-
tique,

348 LA MORALE
tique, puis que Dieu même est
satisfait de celui des hommes.



MAXIME XXIV.

*Le serment est l'assurance que l'on
peut tirer de la parole des
hommes.*

REFLEXION.

IL y a eu de tout tems parmi les hommes de la déhance, les paroles n'ont point été capables de persuader la vérité de leurs promesses, il a fallu qu'elles aient été autorisées par le serment.

Abraham s'en servit le premier pour faire croire qu'il étoit véritable dans ce qu'il assurroit : car lors qu'il eut vaincu les

UNIVERSELLE. 349
les Assyriens, & que le Roi de Sodome lui eut dit de garder les dépouilles qui lui appartennoient par le droit de la guerre, pourvû qu'il lui rendit seulement les prisonniers qu'il avoit delivrez. *Je lève*, lui dit ce Patriarche, *la main devant le grand Dieu vivant, qui est le Maître du Ciel & de la Terre, que tout vous sera restitué* ; C'est apparemment de là qu'est venu la coutume de faire lever la main à ceux à qui on fait assurer quelque chose par serment.

La manière cependant n'a pas toujours été égale, quand Abraham exigea du plus ancien de ses domestiques, qu'il ne prendroit point à son fils une femme qui fût du País des Cananéens, il lui fit mettre la main sous sa cuisse, & quoi qu'il lui fist promettre par le Dieu du Ciel & de la Terre, qu'il fuiroit

350 LA MORALE
vroit tout ce qu'il lui ordonnaoit à cet égard ; il fit néanmoins voir quelle est la différence du maître & du serviteur ; que dans cette distinction Dieu y est toujours considéré comme le témoin de la promesse , mais que l'un lève la main vers le Ciel , parce qu'il ne relève que de celui qui y est , & que l'autre pour marque de sa dépendance , met simplement la sienne sous la cuisse de celui à qui il appartient.

Quand Jacob voulut traiter avec Esaü de son droit d'aînesse , comme il y a quelque chose d'indécent à celui que son incontinence porta jusqu'à vouloir perdre le droit de la prérogative : l'Ecriture fait voir que Dieu ne fut point appellé au serment qui se fit : *Jurez* , dit simplement Jacob à son frère , & Esaü jura , qu'il vendoit légitimement

UNIVERSELLE. 351
mément à son frère le privilege que la nature lui avoit donné.

Isaac ayant eu dispute avec Abimelech , il en fut recherché pour venir à quelque accommodement ; ce qu'étant résolu d'accepter , il leur fit un festin : mais le serment , à ce que remarque le Texte Sacré , ne fut fait que le lendemain , pour faire voir qu'il est d'une extrême conséquence de bien réfléchir auparavant que de s'engager à jurer , parce que la conscience & l'honneur sont intéressés dans l'observation de ce que l'on s'est réciproquement promis.

Après que Jacob & Laban eurent fait leur Traité , Jacob le ratifia par serment , & jura par la crainte de son père Isaac , qu'il l'exécuteroit , & puis ensuite , pour rendre Dieu témoin de sa promesse , il immola des victimes & appella ses frères pour

pour manger du pain avec lui, afin que cette confiance mutuelle fût le lien solide de leur amitié.

Les hommes avoient de coutume de jurer par tout ce qui leur étoit ou de plus redoutable, ou de plus sacré; ainsi Abraham jura par le Dieu vivant, Isaac par la crainte de son père, & Joseph étant l'Intendant, & le Ministre de Pharaon affirma par le salut de ce Prince, en parlant à ses frères, qui ne le connoissoient pas, qu'il les ferroit punir comme des espions, s'ils ne lui ramenoient le plus jeune d'entr'eux.

Ce même Joseph tout-puissant à la Cour du plus grand Roi qui fut pour lors sur la terre, est néanmoins traité par son père avec toute la différence qu'il y a entre un père & un fils, *Si vous voullez écouter ma voix,*

voix, lui dit Jacob, assurez moi que l'Egypte ne sera point ma sépulture. Je vous obéirai, lui répondit Joseph. Cependant, le vieillard ne fut point satisfait d'une simple promesse: *Mettez la main sous ma cuisse*, lui repliqua-t-il, & jurez que vous me renvoierez après ma mort dans le tombeau de mes Ancêtres. Joseph obéit, & jura. Vous voyez qu'il traita son fils, pour la forme du serment, de la même manière qu'Abraham avoit fait à l'égard de son serviteur; Joseph ne jura pas ainsi qu'il avoit fait plus haut, comme favori de Pharaon, par le salut de ce Prince, mais comme fils de Jacob, il mit la main sous sa cuisse qui étoit le serment ordinaire entr'eux, lors qu'il y avoit de la subordination.

Le serment étoit sacré, ce fut Dieu qui en montra l'exemple

354 LA MORALE
ple aux hommes , ainsi qu'il est
marqué dans le Deutéronome ,
Parce que Dieu vous a aimé , &
qu'il a gardé le serment qu'il avoit
fait à vos Pères , il vous a délivré
de la main puissante de vos enne-
mis , il vous a racheté de la servia-
tude , & vous a retiré de l'esclavi-
tage , où Pharaon vous vouloit re-
mettre .

Aussi Moïse fuyant avec son
Peuple , la fureur de ce Prince ,
endurci aux ordres de Dieu ,
emporta les os de Joseph , parce
qu'il avoit fait jurer aux Hraélites
qu'ils ne les laisseroient point en
Egypte ; Josué fit tenir le ser-
ment qui avoit été fait à la
courtisane Rahel ; & Saul qui
avoit juré , que celui qui pren-
droit quelque nourriture , avant
que le Soleil fût couché , seroit
maudit , voulut faire mourir son
propre fils , qui avoit goûté du
miel ,

UNIVERSELLE . 355
miel , sans sc̄ayoir le serment
du Prince , mais le Peuple n'y
voulut pas consentir , & le de-
livra .

Aussi le serment de Dieu é-
toit , *Je vis mot qui suis le Sei-
gneur* ; aussi Saul dit à Jonatas la
même chose , pour lui accorder
la vie de David , *Le Seigneur vit ,
David ne mourra point* .

Quand Abner eût été tué en
trahison , David dit devant tout
le Peuple , pour se purger de
ce crime , *Que Dieu me fasse la
même chose , & qu'il m'afflige plus
cruellement , si je mange du pain
avant la fin du jour* .

L'impie Jézabel fut la premié-
re qui oſa enfreindre le com-
mandement de Dieu , qui dé-
fendoit d'attester dans le serment
un autre nom que celui du Sei-
gneur ; car elle envoya dire à
Elie , qui avoit fait mourir les
faux Prophètes des Idoles : *Que
les*

les Dieux me perdent, dit la Reine, & qu'ils me fassent pis, si je ne venge leur mort par la perte de votre vie.

Chaque Nation avoit sa manière de jurer, les Romains juroient par Jupiter, & celui qui juroit, tenant une pierre en main, disoit à haute voix : *Si je songe à tromper, que celui qui me regarde conserve Rome & la Capitole, & qu'il me fasse ce que je fais à cette pierre ; & puis incon- tinent il la jettoit.*

Tite-Live dit, que pour la confirmation de quelque Traité, celui qui juroit prenoit un agneau de la main gauche, & un caillou de la droite, & puis en même tems il disoit : *S'il y a quelque pensée de surprise en moi, je prie Jupiter & tous les Dieux de me donner la mort, ainsi que je la donne à cet animal ; & ensuite de l'impréca- tion il brisoit la tête*

de l'agneau contre le caillou.

Les Grecs avoient de coutume, quand ils juroient, de prendre un fer rouge qu'ils jettroient en même tems dans la mer, en souhaitant, que ce que l'on promettoit d'observer, fût pour autant de tems, que ce même fer seroit caché sous les flots.

Les uns juroient par le salut & par la félicité du Prince, par sa vie, & par son diadème; cela se faisoit ordinairement aux pieds de sa statuë; & c'étoit un crime capital que d'enfreindre ce ferment, ou celui qui étoit fait par le nom du Prince. Un delateur ayant rapporté, que Rubrius avoit juré faux par le nom d'Auguste, les Consuls en écrivirent à Tibére; sa réponse fut admirable : Je ne prétens pas, leur manda-t-il, que les Romains reçoivent aucun mal,

par-

parce que mon père a été mis au nombre des Dieux ; celui qui a fait ce faux serment , dont il est accusé , a trompé Jupiter dans la personne d'Auguste , c'est aux Dieux qu'appartient le soin de venger les injures qui leur sont faites.

Les Rois de Perse juroient par le Soleil , les Dieux de la fable par le Stix ; Semiramis fit un serment de ne point rammoder ses cheveux , qu'elle n'eût puni la révolte de ses sujets ; enfin , chacun s'est formé une manière de jurer selon l'occasion , le hazard , & l'habitude.

Il semble que les Stoïciens se soient toujours plus à se distinguer du reste des hommes par leurs manières ridicules : les uns juroient par une espèce de choux , & les autres par des capres , ainsi que Zenon. N'étoit-ce pas une

une chose plaisante de voir cet homme que Senéque appelle , le Chef d'une secte intrépide & sainte , dire selon l'esprit des Stoïciens au milieu des douleurs de la goutte : Je jure par une Capre que la douleur n'est point un mal.



MAXIME XXV.

On a donné de tout tems , la liberté a toujours été le caractère de l'amour.

REFLEXION.

LE premier présent qui avoit été fait après la création du monde , fut celui qu'Eve donna à Adam dans le fruit qu'elle trouva si bon & si beau , elle

elle le voulut partager avec lui : mais ce funeste présent fut apparemment la cause que l'homme ne voulut plus rien prendre de la femme , parce qu'il étoit en droit de se dénier de ses présens , & qu'il établit la coutume , que le beau sexe au contraire recevroit les effets de sa libéralité , parce qu'il y auroit moins à craindre de ce qui viendroit de sa part .

Cette coutume s'étant donc introduite , elle ne fut pas d'abord dans ce degré de force qu'elle s'est aquis par la suite : car l'Ecriture fait voir qu'Abimelech ayant su que Sara , qu'il avoit ravie à cause de sa beauté , étoit femme d'Abraham , il la rendit à ce Patriarche , & dit à Sara : J'ai donné à votre frère mille pièces d'argent pour vous avoir un voile .

Ce Prince avoit été charmé
par

par la vuë de cette belle personne , qu'Abraham avoit dit n'être que sa sœur , il l'avoit pris pour sa femme , sans néanmoins avoir eu de commerce avec elle , quoi qu'il en fût passionnément amoureux , il l'a rendit sans se porter à aucune violence : mais comme il avoit conçû une véritable estime de son mérite , il eut peur que ce mérite n'excitât quelqu'un de faire ce qu'il avoit fait , & qu'elle ne trouvât pas un Amant si rai- fonnable que lui : de sorte que voulant lui faire présent d'un voile qui cachât sa beauté , il ne lui donna pas directement , mais il voulut par un procédé généreux , qu'elle le reçût de la main d'Abraham .

Quoi que cette manière de donner soit dans une espèce de bienséance , c'étoit toujours donner , cette coutume n'est pas tout

362 LA MORALE
a fait abolie dans notre siècle ,
& bien des gens suivent la po-
litique d'Abimelech.

Enfin , le tems fortifie tou-
tes choses , & l'usage de don-
ner sans beaucoup de mesure
devint en régne ; aussi le do-
mestique d'Abraham , qui est le
second exemple de liberalité que
nous ayons , n'attendit pas que
le frère de Rebeccæ vint pour
lui donner les pendans d'oreilles
& les bracelets d'or qu'il desti-
noit à sa sœur , il vit une jeu-
ne personne parfaitement belle ,
& il présuma alors qu'elle de-
voit être la femme d'Iaac.

C'est une chose admirable ,
pour réussir , que la liberalité ,
& sur tout avec le beau sexe ;
lors que ce domestique vit Re-
beccæ , il ne lui fit point les
éloges d'Abraham , il ne lui dit
point que c'étoit un puissant
Prince , qu'il avoit de l'or & de
l'ar-

UNIVERSELLE. 363
l'argent en abondance , qu'il a-
voit une grande quantité de trou-
peaux & de bétail , & qu'il avoit
triomphé de cinq Rois , il tira
seulement de pendans d'or qu'il
attacha à ses oreilles ; cet habi-
le serviteur étoit bien convain-
cu qu'il n'y avoit point d'élo-
quence qui persuadât avec tant
d'avantage que les présens.

Lucrèce qui nous dépeint à
sa manière la formation du mon-
de , assure que les premiers ha-
bitans de la terre , quoi que
très sauvages , ne laissoient pas
dans les bois & dans les forêts ,
de vouloir plaire par les présens
qu'ils faisoient à celles dont ils
attaquoient le cœur , comme la
nature n'avoit point encore été
aidée par l'art , ils cueilloient
sur les arbres les fruits qu'elle
leur presentoit d'une main libé-
rale ; des poires & des pommes
étoient les galanteries de ces pre-

364 LA MORALE

micrs tems , & elles avoient la même force qu'ont à présent l'or & les pierreries.

Quoi que l'usage de donner au beau sexe ne nous paroisse que long tems après la création de toutes les choses , il faut néanmoins être persuadé que l'on a donné dès l'instant que l'on a aimé , & que l'amour étant aussi ancien que le monde , les presens ont été de tout tems. Un cœur sensible & une humeur avare sont incompatibles , on ne cherche qu'à s'unir à l'objet de son amour , & cette union si charmante , ne peut se faire avec plaisir que par la protusion de tout ce que l'on possède ; qui-conque donne le nom de sage conduite , à l'avare retenué de celui qui ne donne rien , n'a jamais connu le véritable caractère de la passion.

Puis que nous sommes dans le

UNIVERSELLE. 365

le siècle d'Abraham , & que son fils Ismaël , aussi-bien que lui , fut Prince des Arabes ; il me semble que pour diversifier les sujets , que traite cette Morale , on peut parler ici de l'Arabie , & des mœurs de ses anciens habitans.

L'Arabie est une des plus grandes parties de l'Asie , si l'on croit les Poëtes , elle tire son nom d'Arab Babylonien fils d'Apollon : mais si l'on rend le témoignage qui est dû à la vérité , elle est ainsi appellée d'un terme Hébreu , qui signifie se cacher.

Il y a la deserte , la pierreuse , & l'heureuse ; les habitans de la première , sont nommez par Pline & par Strabon , Sarrazins , Nomades , & Scenites ; ils n'ont point de demeures fixes , & campent sous des tentes : la seconde porte le nom de

366 LA MORALE
la Capitale, que l'Ecriture appelle, *la Pierre du Desert*, à présent, *Michau*, on y voit la célèbre montagne de Sinaï, où la Loi fut donnée, il y a maintenant un Convent de Moines Maronites qui suivent la manière de vivre des Grecs : la troisième a mérité ce nom par l'abondance des choses rares qu'elle porte, comme la mirre, le nard, le baume, la cassé, la canelle, il y a une très grande quantité d'encens dans le seul País des Sabéens : mais tous n'ont pas également le droit de le ramasser, il n'appartient qu'à de certaines familles, il y a cette circonstance, qu'il ne faut point auparavant avoir eu de commerce avec sa femme, & ne s'être point trouvé aux funérailles des morts, il y a beaucoup de pierres précieuses & de perles, & l'on assure qu'à cause des herbes

UNIVERSELLE 367
bes odoriférantes qui y croissent, c'est ce seul lieu où naît le Phœnix : voici ce que dit Tacite de cet oiseau merveilleux.

Sous le Consulat de Fabius, & de Vitellius, il vint après une longue suite de siècles un Phœnix en Egypte : cet oiseau miraculeux fut un beau sujet pour servir de matière aux savans du País, aussi-bien qu'à ceux d'entre les Grecs, qui s'étoient attachés à la connoissance des choses naturelles : de sorte qu'il ne sera point inutile de rapporter les sentimens des uns & des autres sur ce qui paroît certain ou douteux.

Cet oiseau admirable est sacré au Soleil, & sa figure & les couleurs de son plumage sont tout à fait différens de la forme & de la couleur des autres oiseaux ; on parle divertement du tems de la vie, l'opinion

nion commune veut qu'elle ne se termine qu'à cinq cens ans : mais il y en a qui assurent qu'elle va jusqu'à mil quatre cens soixante.

Il est unique sur la terre, & ceux de son espèce qui commencèrent à se montrer, les premiers parurent sous le règne de Sesostris, puis ensuite sous celui d'Amasis, & enfin, sous l'Empire de Ptolomée, qui étoit le troisième ; depuis que les Macédoniens avoient usurpé le Sceptre de l'Egypte, ils volèrent tout droit vers la ville d'Héliopolis, qui est dédiée au Soleil, & l'on remarqua qu'ils étoient accompagnez d'un grand concours de toute sortes d'oiseaux, que la nouveauté de leur plumage, & de leur figure attiroit de tous côtés ; mais comme il n'y avoit pas moins de deux cens cinquante ans depuis Ptolomée

Iomée jusqu'à Tibére ; beaucoup de gens crurent que ce Phœnix n'étoit qu'une imagination, qu'il n'étoit point venu de l'Arabie, & que tout ce qui avoit été dit de cet oiseau par les anciens, n'étoit qu'une fausseté.

Quand il a vécu le terme que la nature lui a prescrit, & qu'il voit que sa fin approche, il se fait un nid dans le lieu de sa naissance & il y reçoit la mort, par ce qu'il y donne la vie, car il répand une certaine force vitale, qui renferme en soi la réparation de son espèce, d'où naît un autre Phœnix ; aussi, comme pour marque de reconnaissance, celui qu'il produit n'est pas plutôt avancé en âge, qu'il songe à faire les funérailles de son père ; mais il ne fait rien que par précaution.

Il prend donc une sorte de pierre qui est excellente & ra-

re , il la porte pendant un long espace de chemin , pour faire l'eflai de ses forces , & dés l'instant qu'il se sent en état de soutenir ce fardeau , & qu'il n'y succombe point en volant , il se charge du corps mort de son père qu'il porte sur l'Autel du Soleil , où il lui dresse un bûcher .

Les Arabes tirent leur nom ainsi qu'il a été dit plus haut d'un terme Hébreu , qui veut dire se cacher , & dresser des pièges , il leur a été justement donné , parce qu'ils sont naturellement portez au vol , & à surprendre les passans ; ils ont toujours méprisé l'agriculture , pour suivre entièrement le métier de la guerre , c'est ce qui fit que l'Empereur Héraclius se servit d'eux contre les Perses : mais comme on les frustra de la paye qui leur avoit été promise ,

se , cette injustice les anima & les poussa à la révolte .

Leur témérité fut si vivement soutenué de leur valeur , qu'ils conquirent l'Egypte , la Perse , Antioche , & Jérusalem ; cette rapidité avec laquelle ils vainquirent tout ce qui s'opposait la force de leurs armes , ne f e pas pour un tems , car l'Asia qu'ils subjuguèrent , demeura pendant près de six siècles sous leur puissance , & l'Europe ne fut pas exempte de leurs rava ges , puis qu'ils posséderent long tems les Espagnes . Voici quelques-unes de leurs coutumes .





MAXIME XXVI.

*La vieillesse doit être respectée,
il lui faut donner le
commandement.*

L. REFLEXION.

LE respect qui est dû à la vieillesse est de droit divin, de droit naturel, & de droit positif; Dieu l'a enseigné dans l'Ecriture, la nature l'a comme gravé en nous, & les Loix l'ont établi. La vieillesse étoit très considérée parmi les Hébreux, qui étoient les premiers Peuples du monde, & comme les Arabes descendoient d'eux, ils ont conservé cette coutume.

Il est certain que cet âge a été dans une haute estime parmi les Grecs; & Platon disoit qu'un jeune homme qui frappoit un vieillard, étoit l'opprobre des hommes, qu'il s'attiroit la haine des Dieux, & que quand même il en auroit été maltraité, il devoit souffrir cette injure avec patience; ceux de Sparte avoient pour les vieillards la dernière déférence; aussi Litandre répétoit souvent qu'il n'y avoit point de lieu dans la vaste étendue de la terre, où il fût plus avantageux de vieillir que dans cette Ville-là; c'est apparemment, comme dit Homère, parce qu'il n'y a que les vieillards qui soient capables d'apprendre aux jeunes gens l'art de bien parler, & de bien faire.

Les Romains aussi avoient beaucoup de respect pour la vieillesse, & comme l'Oracle

de Delphes avoit appellé le Conseil des Rois de Lacédémone , les Anciens ; de même ils avoient nommé Senat l'Assemblée de leurs plus considérables vieillards , qu'ils appelloient Péres Conscripts. Plutarque rapporte , que Tarquin ayant été chassé de Rome , & Publicola , ayant été créez Consuls , il fit élire pour son Collègue Lucretius père de l'intortunée Lucréce , auquel il céda la place d'honneur , à cause de son âge avancé , & voulut que les sérments portassent devant lui les haches & les faiseaux d'armes ; prérogative qui fut toujours conservée aux vieillards.

II. REFLEXION.

LA coutume , dit Plutarque , veut que les Rois , pour marquer

que de leur autorité portent le diadème & le sceptre , ainsi la nature donne aux vieillards les cheveux blancs , & la barbe blanche , pour faire voir qu'ils doivent commander ; en effet , cet âge avancé est l'âge virile de l'ame , il fait sa grandeur , il donne la fermeté de l'esprit , il n'a plus ces emportemens de la jeunesse , s'il a des passions elles sont paisibles , l'expérience l'a rendu capable de donner des conseils salutaires , & c'est de lui qu'il faut apprendre l'art heureux de les exécuter , il est enfin délivré du plus grand des malheurs , puis que les approches de la mort ne lui donnent point d'allarme , & redoublent au contraire son intrépidité.

Un vieillard de cette manière doit être ainsi formé dès sa jeunesse , ses belles habitudes ne naissent point tout d'un coup , &

& dès que ce feu de la jeunesse est éteint, il faut en préparer les semences pour les faire éclorner dans leur saison, aussi Cirus dit dans Xenophon, que pour être dans un âge fort avancé, il ne s'en étoit jamais apperçû, parce qu'il avoit toujours vécu selon les préceptes de la vertu, qui conservoit la vigueur du corps & de l'esprit. Lucius Metellus ayant été fait souverain Pontife, après qu'il eut quitté le Consulat, s'applaudissoit de ce que sa vieillesse étoit si heureuse qu'elle ne lui faisoit point regretter ses premières années, & Gorgias Leontin qui avoit le corps, l'esprit, & la mémoire dans la même force d'un jeune homme, quoi qu'il eût cent quatr'vingt ans, étoit l'admiration de son siècle : Scavez-vous, disoit ce Philosophe à tous ceux qui le regardoient

doient avec étonnement, la cause de cette heureuse disposition où vous me voyez, c'est que je me suis toujours privé de tout ce qui s'appelle plaisir.

Un vieillard mérite de commander, mais il faut qu'outre son âge il ait ce qui fait la beauté & l'excellence du commandement, il faut qu'il soit en droit par sa vie passée, de se faire respecter des jeunes gens, ainsi que César Auguste, qui disoit à ceux de son tems qui murmuroient contre lui, parce qu'il vouloit réprimer leur dérèglement. Ecoutez à présent un vieillard, que les vieillards mêmes ont écouté, quand il étoit jeune : cette manière de se faire obeir est grande, elle imposse, il est impossible de ne s'y pas rendre.

Il est beau de parler avec éloquence, mais il est encore plus

plus illustre à un vieillard, lors qu'il joint, à ce qu'il dit, l'exemple des actions glorieuses de sa vie, c'est ce qui forma Aristides sous Clisennes, Ernion sous Aristides, Phocion sous Chabrias, Caton sous Fabius Maximus, Pompée sous Scilla, & Polibe sous Philopoëmène.

Qui auroit disputé à Agesilaus, dit Xenophon, l'avantage du commandement, parce qu'il étoit vieux, puis que jamais jeune n'a eu un si beau feu qu'a-voit sa vieillesse, il étoit formidable aux plus jeunes guerriers à qui il faisoit éprouver sa valeur, il n'y avoit point de jeune homme qui allât aux coups avec plus de hardiesse que ce fier Prince; on n'en voyoit point qui retint mieux que lui les Alliez dans leur devoir, il approchoit du tombeau, & tout mourant qu'il étoit, il imprimoit

moit en tous lieux le respect & la crainte: enfin, jamais mort n'a donné tant de joye aux ennemis que la sienne en fit naître, & depuis les premiers fondemens de la République, on n'a point regretté la perte d'aucun jeune homme, comme on fit celle de ce grand Capitaine, quoi qu'il fût dans une extrême vieillesse.

Voila les vieillards qui méritent d'être élevéz au dessus des autres: car celui qui a vécu parmi la mollesse des plaisirs, & dans le dérèglement des passions, & qui conserve encore, tout près d'expirer, les idées de ce qu'il ne peut plus pratiquer, est indigne de posséder aucune charge, parce qu'il est toujours agité, & qu'il n'est pas assez maître de soi-même pour se pouvoir conduire. Ne seroit-il donc pas très dangereux dans un état

état de donner à un tel homme une situation élevée ? C'est exposer aux yeux de la jeunesse un modèle vicioux ; que Caton fait une belle leçon à la vieillesse pour la corriger ? N'a-t-elle pas, dit ce Romain, assez de disformité en elle-même, sans qu'elle se rende encore plus affreuse par une vie déréglée.

Ainsi cette maxime des Arabes, & des autres Peuples, qui veulent que les vieillards ayent toute l'autorité, est un peu trop vaste, il y faut quelque tempérament, il n'y a rien qui soit moins capable de conduire un Etat qu'un vieillard corrompu, il vaudroit beaucoup mieux qu'il fût entre les mains d'un jeune homme, il y a toujours quelque espérance, que par la suite il changera ses mauvaises mœurs, tout au moins il a de la force pour exécuter ce qu'il en-

entreprend, & sa témérité a quelquefois plus de succès que l'action languissante d'un vieillard, qui n'a plus d'autre feu que celui de sa colère, ou de sa passion ; il n'est donc pas juste qu'ils commandent, que quand ils sont du caractère de ceux dont on vient de faire les éloges.



MAXIME XXVII.

Les biens y étoient communs, aussi bien que les femmes, mais cette communauté n'étoit que dans la même famille.

I. REFLEXION.

IL semble que Platon ait pris des Arabes cette communauté de

de biens qu'il vouloit introduire dans sa République, & je trouve que ces Peuples avoient plus de raison que ce Philosophe, puis qu'ils ne la recevoient que dans chaque famille ; en effet, pour faire que tout un Peuple n'ait rien en particulier, & qu'il jouisse sans trouble en commun de tout ce qu'il y a dans l'Etat, il faudroit avoir auparavant réformé le tempérament différent des hommes, pour leur donner à tous l'uniformité d'humeur, il seroit absolument nécessaire d'imiter ce que fit Licurge dans Sparte, & que l'usage de l'or, de l'argent & des pierreries, y fut défendu, que toutes les superfluitez en fussent bannies, qu'il n'y eût point d'autres richesses que celles de la nature, que la première Loi de l'Etat fût la continence & la sobriété, & qu'il se trouvât des hom·

hommes assez heureusement formez, pour l'observer exactement.

Toutes ces circonstances se pourroient trouver difficilement, il est impossible que les hommes soient unis de sentiment, il y en a de prodiges, d'avares, de soumis, de rebelles, & c'est un mal qui a toujours été perpétué depuis la chute d'Adam, ainsi quelque Loi qui fut établie pour la communauté des biens, il y auroit toujours quelque infracteur. Sparte ne conserva pas long tems les Loix de Licurge, peu à peu elle en diminua la force, & quoi que l'usage de l'or & de l'argent y eussent été détendus, quand Agis voulut remettre sur pied l'ancienne rigueur des Loix, il offrit de rendre en commun trois cens soixante mille écus qu'il avoit en argent comptant.

Ce

Ce n'est donc qu'une idée que cette communauté de biens, la pratique en est impossible, elle se peut néanmoins plutôt observer dans une famille que dans tout un Etat; cependant, dans une famille, & dans un Etat, c'est une coutume qui ne peut avoir du succès que dans ses commencemens, il est certain qu'elle est abolie par la suite du tems: car l'homme est naturellement avide du commandement; cette vanité le porte à chercher tout ce qui peut le mettre au deslus des autres, & le plus puissant nerf de cette grandeur où il aspire, dépend du bien; on travaille donc pour en aquérir, ce qui ne se peut faire sans détruire insensiblement cette communauté de bien.

Enfin, dans la naissance du monde tout étoit à Adam, parce qu'il étoit le seul homme qui

qui fût sur la terre: mais dès l'instant qu'il eut Cain & Abel, il n'y eut plus de communauté de biens, chacun posséda ce qu'il avoit en propre; Cain offrit les premices de ses fruits, & Abel les premiers nez de son troupeau.

Abraham & Loth se séparèrent, parce que l'abondance & le grand nombre de bétail qu'ils avoient chacun en leur particulier faisoit naître des contestations entre leurs pasteurs; les biens ont donc été partagez dès les premiers tems: mais le partage, qui dans les commencemens n'avoit rien de facheux, devint enfin cruel par son inégalité; car les uns furent dans l'abondance, pendant que les autres se virent dans la disette, & cette injustice a toujours pris de nouvelles forces.

II. REFLEXION.

SI les Arabes vouloient que les femmes fussent communes, ce n'étoit que dans la même famille; Platon a enhérité sur cette coutume: car il vouloit qu'elles fussent généralement à tous, & Licurge se moquoit de la délicatesse de ces Peuples, dont la jalouzie leur faisoit regarder comme un crime, si leurs femmes avoient eu quelque commerce avec d'autres.

Ce Législateur qui vouloit, qu'un particulier ne s'attachât qu'au bien public, ne regardoit pas les enfans qui sortoient des mariages, comme appartenans à leurs pères & à leurs mères, mais à l'Etat; ainsi lors qu'un homme d'un âge avancé avoit une belle femme, il étoit telle-
ment

ment rempli de l'amour de la Patrie, qu'il se faisoit un plaisir de la donner à quelque jeune homme, afin qu'il en vint des enfans proportionnez à ce beau couple, & que Sparte en fût plus florissante par le nombre & par la force des hommes; il faisoit encore plus, car il trouvoit de la gloire de s'avouer le père de l'enfant qui naisloit de ce commerce.

Il est bien vrai qu'il n'y a rien d'impossible à la prévention & à la coutume, cette action est criminelle presque en tous lieux, elle fait naître les plus sanglans desordres, elle détruit les familles, & dans Lacedémone une temme étoit louée de ce qui lui auroit fait perdre la vie dans un autre País.

La maniére dont les Arabes se servoient pour jouir des femmes étoit assez particulière, il

falloit qu'elles fussent de la même famille : car l'homme étoit puni de mort , s'il étoit convaincu d'avoir eu quelque commerce avec une étrangère ; cette Loi paroît encore avoir été prise des Hébreux , qui ne s'allioient qu'avec celles de leur Peuple : car Phinées tua celui qui étoit avec une Madianite , & Esdras fit quitter aux Israélites les étrangères qu'ils avoient prises pour femmes pendant leur captivité.

Celui donc qui voulloit jouir de la femme qui étoit commune , entroit dans la chambre & laisloit à la porte sa canne : c'étoit un signal de ce qui se passoit , & c'étoit une règle si inviolable , que personne ne la troubloit ; comme la vieillesse étoit parmi eux beaucoup respectée , cette même femme passoit la nuit avec le plus âgé.

Cc.

Cela n'auroit pas été du goût des Lacédémoniens , non plus que de la plupart des femmes , car il est ridicule d'unir une charmante jeunesse avec un vieillard , qui n'a pour tout agrément que ses infirmités. Mais examinez toutes les Loix du monde , vous verrez que dans leur établissement les femmes n'y ont jamais été appellées , le Législateur n'y a jamais regardé que son sexe , & il a fait des statuts , dont la délicatesse ou l'injustice l'a fait par la suite repentir plus d'une fois ; & pour moi je croi , que ce qui fit que les femmes souffrissent dans Sparte la défense de l'or , de l'argent , & des piergeries , c'est qu'elles se consolèrent de la rigueur de cette Loi par la douceur de celle qui leur permettoit de s'unir avec un homme , dont la jeunesse & la for-

R 3

ce

390 LA MORALE
ce étoient capables de les ren-
dre fécondes pour le bien de la
République.



MAXIME XXVIII.

*Le Prince ne paroîtra point en pu-
blic, il sera lapidé s'il sort.*

I. REFLEXION.

Les Rois ont toujours été l'ob-
jet de la vénération des Peu-
ples, & particulièrement chez
les Orientaux, où leurs Sujets
les ont traitez avec les mêmes
honneurs, qu'ils rendoient aux
Dieux; cependant, comme la
dignité Royale est sacrée, on
n'a point vu qu'aucune Nation
ait assujettie au supplice, pour
avoir violé une Loi assez bizarre.

L'His.

UNIVERSELLE. 391

L'Histoire ne parle que des
seuls Arabes, qui, pour conser-
ver un plus grand respect en-
vers leurs Princes, leur ont dé-
fendu, sous peine d'être lapi-
dez, de sortir de leurs Palais,
parce qu'ils ont crû que c'étoit
avilir leur grandeur que de se
faire voir à leurs Peuples; voi-
la sans doute une étrange ma-
nière de respecter la Majesté
des Rois.

Quelle pouvoit être la raison
des premiers Législateurs Ara-
bes? Ils n'avoient point tiré
cette Loi des Juifs, quoi qu'ils
fussent descendus d'eux; les
Princes de cette Nation n'ont
jamais été forcez de vivre dans
l'esclavage de la clôture, ils n'é-
toient pas non plus assez instruits
dans les commencemens, pour
réfléchir que les Rois étoient
l'ame de l'Etat, & l'image de
Dieu, & que, comme l'ame

R 4

étoit

392 LA MORALE
étoit invisible , quoi qu'elle fist agir les corps par les mouve- ments qu'elle lui donnoit , & que Dieu ne parût que par les effets de sa puissance , ainsi ceux qui avoient été préposez à la conduite des Nations , devoient imiter la maniere dont l'ame se communiquoit au corps , & dont Dieu faisoit mouvoir tout l'Uni- vers.

II. REFLEXION.

Il y auroit , ce me semble , plus d'apparence de donner un autre tour à l'établissement de cette coutume : car comme les Arabes n'avoient pas jetté les fondemens de leur Monarchie sur l'équité , & que la violence & l'injustice en avoient été la baze , il est plus facile de croire que ceux qui avoient eu par- mi

UNIVERSELLE. 393
mi eux l'autorité suprême , s'y étoient élevé de la même ma- nière dont ces Peuples s'étoient servis pour assujettir les plus foibles. Tout le faisant donc a- veuglement , selon qu'il plaitoit au Prince , il se rendoit redou- table , & domptoit cette Nation barbare ; qu'un Gouvernement modéré n'auroit pu contenir. Ainsi les premiers Rois Arabes , visitant souvent les terres de leur domination , ils y faisoient toutes sortes de violences , ou per- mettoient à leurs troupes & à leurs Officiers d'y commettre de grands excès ; ce qui auroit peut- être été cause que dans une As- semblée générale ils auroient fait passer pour Loi , d'empêcher le Prince de sortir de son Palais.

Cela paroît d'autant plus vrai- semblable , que cette peine im- posée au Prince qui sort , est téméraire , & viole les droits du

diadème , & si l'amour & le respect avoient été l'ame de cette Loi , il ne seroit jamais entré dans l'esprit des peuples , de proposer un genre de mort cruel contre un Roi , qu'ils auroient véritablement aimé .

Les Perses au contraire regardoient comme une grace particulière lors que leurs Rois paroisoient en public , ils en étoient tous remplis de joye , les rues étoient préparées , on faisoit exhale en tous lieux mille odeurs différentes , & leur voix faisoit retentir l'air de cris & de déclamations .

III. REFLEXION.

CEpendant , on pourroit faire une question , s'il est plus avantageux au Prince de suivre cette coutume , que de se montrer en public ; il y a , ce me semble , des raisons pour soutenir l'un & l'autre sentiment : premièrement il faut considérer le génie de la Nation , ses mœurs & ce qui a passé chez elle pour une espèce de Loi , que le tems a assermie ; de sorte qu'un Peuple qui croit que

que la grandeur de son Prince dépend de la maniére fière avec laquelle il traite ses sujets , auroit peut-être du mépris pour lui , s'il se communiquoit facilement ; ainsi chez les Turcs tout se fait avec violence , les commandemens du Souverain , justes ou injustes , y servent de Loi , & cette servitude , qui est fortifiée par l'habitude , conserve l'harmonie de l'Etat ; un gouvernement plus doux , pourroit peut-être la troubler , l'habitude prévaut sur tout , quiconque la veut changer altére toute l'économie qui est établie : de sorte que si les Peuples à qui le Prince donne un libre accès auprès de sa Personne , se voyoient tout d'un coup privés de sa vue , & si les grands du Royaume n'étoient plus reçus à le voir , cela diminueroit l'amour & le respect , & l'on se plairdroit . Si le Prince agissoit par fierté , ils cherchoient les occasions de secouer le joug d'une domination superbe , & si c'étoit par mollesse , le mépris leur inspiroit la révolte .

Cette coutume de ne se point laisser voir a été quelquefois préjudiciable

ciable au Prince & à l'Etat ; ainsi les Mages chez les Perses , profitant de ce que les Rois n'étoient pas visibles , tuèrent Smergis , à qui le Sceptre appartenloit après la mort de Cambisés , & mirent sur le Trône Oropastes , qui étoit un d'eux ; le Peuple fut long tems abusé , & l'auroit toujours été , parce qu'il ne voyoit point leur Prince : Mais Ostanes puissant Seigneur parmi les Perses , se doutant de quelque surprise , fit demander à sa fille , qui étoit parmi les femmes du Roi , si le fils de Cirus étoit celui qui régnoit ; & comme elle ne put l'éclaircir sur ce qu'il lui demandoit , il lui fit dire de prendre garde si le Prince avoit des oreilles , car Oropastes les avoit eu coupées par l'ordre du Roi mort , à cause qu'il ressembloit tout à fait à Smergis de visage & de taille ; ses conjectures ne furent point vaines , puis qu'il fut que celui qu'ils avoient pour Roi étoit sans oreilles , & qu'ainsi ce ne pouvoit être qu'Oropastes : de manière qu'il fit connoître la vérité aux Grands du Royaume , qui conspirerent contre les usurpateurs ,

pateurs , & leur arrachèrent l'Empire.

Cette coutume fut beaucoup plus avantageuse aux Assyriens , car Ninus étant mort , il laissa un fils fort jeune , & par conséquent incapable de régner. La fière Sémiramis qui étoit sa mère , n'osa pas lui fier l'Empire , mais elle ne voulut pas non plus régner ouvertement , dans la crainte que tant de Nations diverses & si aguerries , refusassent d'obéir à une femme ; elle profita donc de l'usage de la Loi , qui rendoit aux sujets le Palais du Prince inaccessible ; elle prit la Thiarre , & s'habilla comme devoit être vêtu le fils de Ninus , quoi qu'elle ne fût que la femme du feu Roi ; cette tromperie fut heureuse à la Syrie , car comme Semiramis avoit la prudence des plus grands hommes , & la valeur des plus fameux Héros elle triompha toujours , & remplit tout l'Univers du bruit de son nom.

IV. REFLEXION.

Il est néanmoins plus avantageux au Prince de se montrer à ses sujets , que

398 LA MORALE

que de ne se pas faire voir par un faste orgueilleux ; le grand Agesilaux, dit Xenophon, n'avoit jamais plus de joye, que quand il paroisoit en public, ce qu'il faisoit à toutes sortes d'occasions. Il n'appartient qu'à celui, dont la vie est digne de reproche, de chercher les ténèbres, la vertu aime la lumière, & se plaît de servir aux hommes d'un beau spectacle.

L'objet sans doute émeut la puissance ; un Prince est l'image de Dieu, il est l'effet visible de sa puissance ; les sujets sont charmés de voir celui qui, par la douceur de son Régne, fait la félicité publique ; les Grands se plaisent de jouir pendant la douceur de la Paix du Héros qu'ils ont vu à leur tête dans les périls de la Guerre ; c'est un spectacle illustre qu'un Roi, dont l'air majestueux répond à la grandeur de son ame, dont les commandemens sont toujours selon la justice, dont les graces se répandent sur des dignes sujets, dont la vigilance ne peut être surprise, dont le discernement est infaillible, & qui sait tenir la balance dans un tel équilibre, que l'amour du Prince envers les sujets, & que l'amour

UNIVERSELLE. 399

mour des sujets pour le Prince, font renaitre le Siècle d'or dans ses Etats.

C'est le charme que goûtent sans cesse ceux qui vivent sous les Loix de notre sage Monarque, car il est le Prince dont nous venons de donner l'idée ; il se montre à ses sujets, parce qu'il sait qu'il est aussi absolu dans leur cœur, qu'il est souverain dans son Empire ; il donne de l'admiration par l'air auguste de Sa Majesté, toutes les voix se réunissent pour faire l'éloge de la grandeur de son ame, & si la dignité Royale le fait regarder avec vénération, sa bonté & sa justice lui attirent l'applaudissement & l'amour de tous ses Peuples.



MAXIME XXIX.

Si le Prêtre sort il sera lapidé, il n'appartient qu'à lui de juger les différents de la Nation.

REFLEXION.

Celui qui donna le commencement à la première Loi de cette Maxime,

me, ne fut point assurément un de ces barbares Arabes, ou s'il en fut, il faut avouer qu'il eut, selon le sentiment d'Epicure, toutes les dispositions, qui forment le Philosophe & le Légitiateur. Le Prêtre doit avoir une sagesse parfaite pour s'aquiter de ses fonctions, & il faut qu'il soit sans cesse occupé à la contemplation, pour réduire en pratique ce qu'il a médité.

Ce Légitiateur connoissoit sans doute toute l'étendue des devoirs du sacerdoce, & il comprit fort bien que la retraite étoit le seul moyen de donner aux Ministres de la Religion l'intelligence qui leur étoit nécessaire, aussi par la sévérité de la Loi qui éroit établie, il les renferma dans les lieux, qui étoient destinés pour leur demeure, afin que par cette clôture ils fussent entièrement attachés à tout ce qui regardoit le culte, dont ils étoient les Ministres.

C'étoit un secret admirable pour s'opoler au dérèglement des passions, qui sont très difficilement domptées parmi le tumulte du monde; c'étoit pour leur faire perdre l'envie de dominer sur les Peuples; c'étoit enfin pour leur

leur ôter les occasions de devenir vicieux, parce qu'ils étoient proposéz pour servir d'exemple.

II. REFLEXION.

JE ne scçai si la Loi, qui leur donnoit le droit d'exercer la justice, étoit aussi raisonnable: car n'est-ce pas être dans l'embarras du monde, que d'être Juge? N'est-ce pas être exposé aux sollicitations & à la tentation de la corruption? N'est-ce pas avoir un grand commerce avec les hommes? Et ne peut-on pas y perdre son innocence & son intégrité?

Cependant, les Prophètes chez les Hébreux ont jugé les Peuples, les Sarronides ont fait la même chose chez les anciens Gaulois, & il y a eu beaucoup de Nations, qui ont déférè cet emploi aux Ministres de leur Religion, c'est qu'ils se persuadoient à l'occasion, que la justice ne pouvoit être mieux administrée, que par les Interprètes de la volonté des Dieux. Il se peut faire aussi, que comme il n'y

avoit

voit que les Prêtres qui s'appliquaissent aux Sciences, ils étoient seuls capables de terminer les différens des particuliers, peut être aussi qu'ils étoient les dépositaires des Loix, ou qu'enfin parce qu'ils passoient pour être sans prévention, sans ambition, sans intérêts, les Peuples se rapportoient entièrement à eux pour être jugez sur les contestations qui arrivoient; d'ailleurs la vie de ces Prêtres répondoit à leurs paroles, & ils n'envisageoient rien autre chose que de tenir les Peuples dans la concorde, & de les rendre soumis au Prince & zélez pour leur Religion.

Comme les Arabes venoient des Chananéens descendus de Cham qui fut maudit par son Père Noé, ils ont toujours été dans l'ignorance de la véritable Religion, & ils ont les premiers inventé toute cette foule de Dicux, à qui le Paganisme a dressé des Temples. Arrian néanmoins veut qu'ils n'ayent point eu d'autres Divinités, que le Ciel, & le Père Libere, ils suivent à présent le Mahométisme.

Si

Si cette Nation dans l'établissement de sa Monarchie eut beaucoup de mépris pour les Sciences, lors qu'elle fut parvenue au degré de grandeur, où sa valeur l'éleva, elle perdit insensiblement la première ignorance, & s'adonna aux Sciences comme à la Philosophie, & à la Médecine, parce que beaucoup d'eux traduisirent en leur Langue les plus scavans Livres, & qu'ainsi ils devinrent communs à ceux qui s'y voulaient appliquer. Averroës & Avicennæ ont été de cette Nation.

F I N.



T A B L E
D E S M A X I M E S
E T R E F L E X I O N S
C O N T E N U E S E N
C E L I V R E.

MAXIME PREMIERE.

LE monde est l'ouvrage de la main toute puissante de Dieu ; les Philosophes ont erré dans les principes qu'ils ont donné à ce grand Tout, ces principes ne sont que les causes secondes de la volonté Divine. Pa. 7

M A X . I I . L'homme est l'ouvrage de Dieu, il ne peut être un assemblage fortuit. 12

M A X . I I I . Dieu prit l'homme & le mit dans un lieu de plaisir afin qu'il y travaillât & qu'il le gardât. 15

M A X . I V . L'imposition des noms n'est

T A B L E.

n'est point un effet de la sagesse d'Adam. 20

M A X . V . Dieu fit la première Loi du monde lors qu'il exigea d'Adam, qu'il ne mangeât point du fruit, qui avoit en soi la science du bien & du mal. 26

M A X . V I . Dieu forma la femme de la côte qu'il avoit ôtée à Adam, parce que l'homme n'étoit point né pour être seul. 30

M A X . V I I . L'homme abandonna son père & sa mère, pour s'attacher à sa femme, qui doit occuper sans partage toute sa ten-
dresse & tout son amour. 47

M A X . V I I I . L'or est très bon, si l'on en fait un bon usage. 75

M A X . I X . La curiosité, l'orgueil, & la convoitise, sont dangereux. 82

I. R E F L E X I O N . Sur la cause des passions. 86

R E F L E X . Quelle est la véritable passion de l'homme. 91

I. R E F L E X . L'Amour. 93

I.

T A B L E.

- I. REFLEX. Sur la jalouſie. 102
 I. REFLEX. Sur la haine. 113
 I. REFLEX. Sur l'Espérance. 125
 I. REFLEX. Sur le Desespoir. 134
 I. REFLEX. Sur la Hardiesſe. 147
 I. REFLEX. Sur la Crainte. 153
 I. REFLEX. Sur la Coltre. 157
 MAX. X. L'amour propre n'aquit dès
 l'infant quel l'homme eut péché. 176
 I. REFLEX. Sur le Plaſir. 178
 I. REFLEX. Sur la douleur. 194
 I. REFLEX. Sur le Desir. 212
 MAX. XI. L'envie fit faire le pre-
 mier meurtre du monde. 220
 MAX. XII. Le ſiecle d'or des an-
 ciens eſt fabuleux. 227
 MAX. XIII. L'harmonie de l'Uni-
 vers prouve assez, que l'invention de
 la Musique eſt due à Adam. 240
 MAX. XIV. La vie champêtre
 eſt pleine d'agrément. 268
 MAX. XV. L'invention de la for-
 ge eſt dès les premiers tems du
 monde, il en eſt de même des
 ouvrages de fer & d'airain. 272

MA

T A B L E.

- MAX. XVI. L'impureté pour ren-
 dre l'homme plus malheureux fe joi-
 gnit à l'orgueil, & à l'envie. 277
 MAX. XVII. Les péchez des
 hommes forcerent Dieu de les pu-
 nir par un deluge universel. 280
 MAX. XVIII. L'usage du vin
 eſt bon, c'eſt le ſentiment de l'O-
 racle des Sages, mais il faut
 qu'il foit modéré, ſon excès eſt
 très dangereux. 282
 MAX. XIX. L'Orgueil n'a ja-
 mais été sans punition. 288
 MAX. XX. Le ſuccès du combat ne
 dépend pas toujours du nombre, ni
 de la valeur, il y faut de la condui-
 te; le ſtratagème & le bonheur don-
 nent ſouvent la victoire. 306
 MAX. XXI. L'ingratitude a ré-
 gné dès la naissance du monde: la
 téméraire Agar nous eſt un té-
 moin de cette vérité. 310
 MAX. XXII. La ſepulture eſt
 due à tous les hommes. 339
 MAX. XXIII. Depuis le péché il

Y

T A B L E .

y a toujours eu de la subordination
parmi les hommes , les uns ont com-
mandé , & les autres ont obéi . 353

MAX . XXIV . Le serment est
l'assurance que l'on peut tirer de
la parole des hommes . 348

MAX . XXV . On a donné de
tout temps , la libéralité a toujours
été le caractère de l'amour . 359

MAX . XXVI . La vieillesse doit
être respectée , il lui faut donner
le commandement . 372

MAX . XXVII . Les biens y
étoient communs aussi bien que les
français , mais cette communauté
n'étoit que dans la même fami-
lie . 381

MAX . XXVIII . Le Prince ne
paroira point en public , il sera
lapidé s'il sort . 390

MAX . XXIX . Si le Prêtre sort
il sera lapidé , il n'appartient
qu'à lui de juger les différens de
la Nation . 399

Fin de la Table .



